
Mémoire de fin d'études: "Territoires résiliants - Cohabiter demain au sein des vivants".

Auteur : Paulus, Thomas

Promoteur(s) : Barcelloni Corte, Martina; Pigeon, Virginie

Faculté : Faculté d'Architecture

Diplôme : Master en architecture, à finalité spécialisée en art de bâtir et urbanisme

Année académique : 2023-2024

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/21168>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Pe/anser les {co}existences

Comment cohabiter demain au sein des vivants ?

Travail de fin d'études présenté par Thomas Paulus en vue de l'obtention du
grade de Master en Architecture

**Sous la direction de Martina Barcelloni Corte, promotrice et de Virginie
Pigeon, copromotrice.**

Année académique 2023-2024

Pe/anser les {co}existences

Comment cohabiter demain au sein des vivants ?

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement ma promotrice, Martina Barcellona Corte, pour son soutien, ses nombreux conseils, ses ressources inépuisables ainsi que l'accompagnement sans faille dont elle a fait preuve, ainsi que ma copromotrice, Virginie Pigeon, pour ses éclaircissements bien utiles et ses conseils avisés.

Je remercie d'avance les lecteurs de ce travail de fin d'études, Guillaume Vanneste, Gregory Mahy ainsi que spécialement Justine Contor pour ses ressources d'une grande richesse.

Je remercie également toutes les personnes que j'ai interviewées, Serge Nekrassoff, Maxim Phillipps, Nicolas et Vinciane Goor, Eddy Poncelet, Guillaume Quodbach, Justine Dewilde, ainsi que toutes les personnes avec qui j'ai pu discuter, partager ce TFE-Projet, toutes ces personnes qui m'ont apporté leur expertise ou leurs éclaircissements.

Enfin, je remercie tous les membres de ma famille, mes amis et mes proches pour leur soutien, leurs idées, leurs conseils et leur relecture très précieuse. Je porte une attention particulière à ma maman, qui, malgré elle, m'illustre au quotidien la fragilité de la vie, et me sert de source d'inspiration et de motivation.

Table des matières

Université de Liège, Faculté d'Architecture	1
Acte 1 Ce que nous avons en mains	9
1.1 Là où tourne le monde qui ne tourne plus	11
1.2 Être architecte aujourd'hui - territoire, coexistences, vivants	13
1.3 Nature vs culture, où est le problème ?	16
1.4 Des repères dans un travail en plusieurs actes	18
Acte 2 Vers de nouveaux paradigmes	21
2.1 Une distinction qui dérange	23
2.2 Descola - Exploration d'ontologies	25
2.2.1 D'où vient la question de la nature ?	25
2.2.2 Les quatre paradigmes	29
Animisme	29
Totémisme	33
Analogisme	36
Naturalisme	39
2.3 D'animisme en naturalisme, quelles implications spatiale ?	43
2.3.1 Quatre variations autour de paysages	43
La forêt jardin Achuar	43
Le jardin potager Melpa	51
La nature japonaise	57
Le bocage	64
2.3.2 Le territoire comme source de relations	69
Acte 3 Le bassin versant de la Vesdre · Un projet de coexistence	79
3.1. Bassin versant de la Vesdre : en quoi les inondations provoquent-elles le projet ?	81
3.1.1 Lieu d'inondation, lieu des possibles	81
3.1.2. Les composantes d'un paysage fragmenté	84

3.2 East Belgium Park - Un projet de coexistences	97
3.2.1 Composition du parc d'activité économique et de ses occupants	97
La strip - un territoire dédié à la voiture	98
Le backstrip - de la strip vers l'extérieur	101
3.2.2 Emergence d'un projet de transformation d'un territoire	109
Acte 4 Qu'en tirer ?	115
Bibliographie	117

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Baudelaire - Correspondance

Acte 1

Ce que nous avons en mains

1.1 Là où tourne le monde qui ne tourne plus

Commençons. Les deux tiers des insectes, des mammifères sauvages et des arbres ont disparu. Ceci respectivement en quelques années, quelques décennies, et quelques millénaires. Les gros chiffres semblent marquer et faire sensation, alors accordons nous ici le bénéfice de les utiliser, mais à bon escient bien sûr. Ces chiffres, dont l'importance demeure incertaine, permettent pourtant de rendre compte d'un phénomène en cours, dans un ordre d'idée plus que probablement proche du réel. L'effondrement n'est pas pour demain, mais il est là, il se déroule tous les jours.¹ Encore que, ne parler que des vivants reviendrait à n'associer cette crise qu'à une perte massive de la vie. Alors que les événements actuels ne sont ni d'un ordre climatique, ni écologique, ni même social. Il se compose plutôt en une catastrophe civilisationnelle majeure (Barrau, 2023). Celle-ci résulte, bien sûr, en un effondrement sans commune mesure de la vie, mais aussi en une perte de sens, plus grave encore celle-là, car étant à la fois le fruit et nourrissant la première crise. Une harmonie, un jardin des rêves, une joyeuse coexistence, voilà un état dans lequel notre monde n'est plus, ou n'est pas. Il n'y a pas de mots suffisamment forts pour rendre compte dans nos esprits de l'importance de la situation actuelle. La crise n'est en rien pour « nos enfants », mais elle est en bonne partie déjà derrière nous, et tout autant autour de nous que devant nous. Il y a donc une part d'irréparable, d'inarrêtable, d'immuable et finalement, d'espoir.

D'aucuns annoncent même qu'« un tournant historique est à l'œuvre ! ». C'est par ces mots² que nous sommes accueilli dans une des émissions explorant et proposant le mouvement ainsi que la transition, celle de « Le Tournant » par Arnaud Ruysen. En réalité, il ne semble pas seulement y avoir un tournant, mais bien deux tournants. D'abord, il y a celui des faits, puis celui des actions. Il y a ce qui se passe, et ce qui s'est passé, c'est-à-dire la crise multisystémique ainsi que la perte de sens qui sont bien actuelles. Ensuite, il y a l'autre tournant, qui peut être associé aux possibles à venir. Ce deuxième tournant fait figure de mouvement, de changement ou de « transition écologique » comme certains aiment à la nommer. Ce terme galvaudé permet de simplifier à outrance la lecture de la situation notamment par les politiques auprès d'une population moins savante en toute méconnaissance de cause. Etienne Klein parle justement de cette méconnaissance de cause, qui permet selon lui d'agir, non pas de façon scientifiquement rationnelle, mais d'une manière sensible apportant des réponses bien plus adéquates à la situation qui nous occupe.³ Les experts ne sont, d'après lui, pas d'un grand recours face à une crise multisystémique puisque, par essence, ceux-ci sont expert dans une discipline précise. La vision d'ensemble est donc oubliée au profit d'une division abusive des caractéristiques du problème, dans le but de résoudre chacun de ses microproblèmes individuellement (Clément, 2020). Six des neuf limites planétaires sont dépassées, clame le GIEC (2023). Ces limites n'illustrent en réalité que des facettes différentes d'un même problème, face auquel une action locale, spécifique n'est pas d'un grand recours si elle n'est faite que dans un seul domaine réflexif. Les transformations des paysages sont radicales et sont à la fois cause et conséquence des crises en cours, qui non seulement ne changent pas de direction, mais en

¹ Barrau, A. (2023). Formule issue et reformulée de l'ouvrage *L'hypothèse K*.

² Ruysen, A. (s.d.). *Déclat - Le tournant*, RTBF. Mot prononcé par Emmanuel Macron, repris dans le générique de l'émission.

³ Klein, E. (2023). Faut-il savoir pour décider ? Intervention à l'Institut de la sociodynamique.

plus, ces crises s'accroissent, s'aggravent (Barrau, 2023). Dans ce sens, le territoire joue un rôle central. Il est à la fois soumis à des catastrophes de grande ampleur telles les tsunamis ou les feux de forêt, et il est la ressource à l'accélération de l'asservissement de la terre.

Face à ce constat misérable se dessinent pourtant de multiples chemins. De nombreux exemples émergent et illustrent la possibilité de changement, Rob Hopkins ne fait que le confirmer (Hopkins, 2020). Le discours des diplômés d'AgroParisTech aussi. Il n'y a, selon eux, aucune fierté à pratiquer un métier de soumission de la terre au bon vouloir d'une économie bien étrangère au monde.⁴ La nécessité d'agir est pressante, elle devient prégnante. Alors ne gâchons pas notre chance, agissons en tant qu'artiste, en tant que poète, en tant que constructeur, penseur et panseur de la vie, en tant qu'architecte conscient, mais pas seul. Ce combat, qui n'est pour une fois ni pour un drapeau, ni pour une idéologie, ni même contre une race, se fait pour la Vie. Certes, derrière cette idée se cache la vie de l'humain, à préserver de façon peut être un peu égoïste, mais se dessine aussi la vie de tant d'entités, animaux, végétaux, rivières, qui n'ont rien demandé, mais qui en pâtissent. La terre, elle, ne l'oublions pas, nous survivra quoi qu'il arrive, alors ne « sauvons pas la terre ». Composons une symphonie de la vie.⁵ Celle-ci ne nous rappelle que quotidiennement sa fragilité, sa fragile beauté.

⁴ Discours d'étudiants à la remise des diplômes d'AgroParisTech (2022)

⁵ Latour, B. (2021). Bruno Latour parle de composition plutôt que d'écologie dans son dernier entretien à Arte en 2021 (3/13).

1.2 Être architecte aujourd'hui - territoire, coexistences, vivants

La création de l'espace, voici comment était décrite l'architecture dès l'instant où nous rentrions en école d'architecture, il y a cinq ans de cela. Le mot d'ordre était que le rôle qui allait nous incomber à présent était celui de concevoir de l'espace, sous-entendu, on ne conçoit pas par le plein, mais par le vide. Les murs permettent certes de construire un volume, mais c'est en réfléchissant le volume par lui-même, par ce qu'il est que l'on peut développer adéquatement l'espace tant revendiqué. Cette définition ne semble pas restreinte en soi, mais il est important d'y ajouter une suite. Lorsque l'architecture est définie comme la « construction de l'espace », il y a ce sous-entendu qu'il s'agit d'un espace bâti. L'enseignement apporté dès l'arrivée en première année souligne alors l'intérêt de construire, certes, mais de construire du vide afin de mieux développer du plein autour. Le bâtiment en tant que réalisation finale est l'objet de toute la réflexion. La découverte des nombreux styles architecturaux, et l'histoire qui y est liée se concentrent sur la position des murs, les méthodes de construction de ceux-ci et par après les évolutions vers des colonnes, ouvrant l'espace, mais le créant toujours.

L'architecture comme élément scientifique transpire dans cette concentration de l'attention portée sur les éléments techniques. Le bâtiment, fort de ses espaces, devient un objet technique construit autour de structures et de multiples forces. Chaque élément constitutif de la construction doit être connu. De même que les techniques doivent être maîtrisées, ceci notamment dans un but de contrôle des chantiers, d'utilisation de la technique la plus adéquate, la plus « performante » économiquement et structurellement, celle qui permet à l'architecte d'atteindre au mieux l'esthétisme voulu. L'usage de la technique en architecture serait donc, du moins en partie, un objet permettant d'atteindre son but. Une utilisation rationnelle d'éléments techniques comme détentrice du fort pouvoir de l'architecture une fois construite, voilà en partie l'idée sous-jacente. Cette connaissance des matériaux de l'architecture s'est aventurée dans des terrains à priori éloignés de la discipline première, en s'interrogeant sur la constitution des sols et la formation des roches depuis l'origine de la terre, ainsi que la nature de chaque matériau, jusqu'à sa forme moléculaire. Ce qui devait permettre encore une fois d'utiliser celui-ci dans la meilleure situation qui soit, permettant l'émergence de l'espace voulu comme imaginé, de respecter « l'idée première » de l'architecte, celle de créer un espace, mais pas n'importe lequel, ni n'importe comment.

Il est en outre nécessaire de prendre en compte les endroits où l'étude de l'architecture s'éloigne de ces enseignements techno-scientifiques. L'état de l'art ne serait pas complet sinon, si seulement les cours étudiant de manière poussée l'aspect matériel de l'architecture étaient évoqués. Par ces derniers, il faut entendre les différents apprentissages au niveau de la structure et des matériaux, qui permettent essentiellement de bâtir, de construire l'architecture, de faire de celle-ci un objet purement matériel. À l'opposé de ces savoirs sur l'objet construit sont dispensés des enseignements s'intéressant à la pratique artistique et créatrice. La possibilité de création sur la base du presque rien ainsi que la réflexion sur l'idée première permis de faire ressortir des sensibilités diverses. Parfois, ces pratiques artistiques se sont révélées en voyageant à côté de la création de l'espace (qui est pourtant l'idée première de l'architecture selon certains). Les sensibilités ont permis d'entrer dans le développement de lieux, dans toute leur complexité. D'autres disciplines ont permis le dézoom, l'observation de l'architecture comme un objet large, ce qui complétait une autre

définition de l'architecture qui était usuellement véhiculée durant le cursus. Celle-ci stipulait que l'architecture est « l'art de travailler de la petite cuillère au bâtiment tout entier ». Oui, mais au-delà du bâtiment, que se passe-t-il ? C'est à cette question que répondait des cours de territoires sortant immédiatement la discipline de son objet purement construit, de la réalisation unique de l'espace. Émergeait dans ces cours l'idée que l'architecte n'allait plus que de ce spectre de petite cuillère au bâtiment. Elle allait au-delà, jusqu'aux ensembles bâtis, c'est à dire, jusqu'au territoire urbain (et rural) comme un sujet à part entière. Cependant, deux observations peuvent émerger de cette présence de la grande échelle. En observant un objet aussi large qu'un environnement entier, on peut soit y voir la construction d'une multitude d'espaces, soit sautent aux yeux les relations entre ces multiples lieux. Il n'y a donc plus uniquement une composition spatiale réduite, mais bien une grande échelle qui autant défini l'action dans le petit, et qui autant est tributaire de ce qui se passe à l'échelle du bâti individuel.

Le revers de cette approche pourrait être que, en observant le global, les bâtiments individuels sont mieux considérés, ce qui constitue pour rappel la « vraie architecture » selon certains. La vue de l'écran permet de voir l'objet « magnifique » à l'intérieur, et de travailler sur tout ce qu'il y a autour afin de rendre le bâti dans sa splendeur. En somme, l'idée serait véhiculée selon laquelle l'espace public travaillé avec soin ne servirait que la mise en valeur de certaines constructions. Le travail de certains architectes, ceux de l'espace extérieur, servirait le travail d'architectes plus grands, ceux qui opèrent sur le construit véritable. Pourtant on se rend bien compte qu'un espace urbain ne devient magnifique que lorsque ces espaces publics, c'est-à-dire l'aménagement du vide, se sont faits avec soin. Ce qui amène au contraire de ce message de valorisation d'un objet architectural. Il ressort que l'approche territoriale permet aussi de faire transparaître ce qu'elle est vraiment, c'est-à-dire une vue de l'architecture comme une complexe coexistence d'objets d'échelles différentes au sein d'un paysage. L'objet de la réflexion, et du projet n'est plus seulement le bâti, mais bien tout l'environnement, qu'il soit urbain, rural, industriel, ou même anthropisé ou non. Il y a une certaine logique à transposer la réflexion vers ce type de grand objet puisqu'auparavant l'architecte, ou plus simplement la construction érigeait des édifices qui, les uns dans les autres, transforment radicalement le territoire et le paysage. C'est le cas notamment des nombreuses industries sidérurgiques liégeoises qui ont dessiné un landscape bien particulier, et qui résulte pourtant de la somme d'innombrables actions individuelles de constructions plus ou moins grandes.

Mais si on regarde encore plus loin, comment l'architecte peut-il s'intéresser à un objet aussi large que les vivants, les biomes ou les écosystèmes ? L'architecture, dans sa pratique traditionnelle s'évertuait à penser l'objet par l'objet et pour l'objet. Rares étaient les cas où l'espace extérieur était pensé puisque quoi qu'il en coûte, le bâtiment magnifique devait refléter la volonté de l'architecte et du client. Par la suite, l'environnement immédiat ainsi que l'utilisateur se sont intégrés dans la réflexion architecturale. Le Corbusier, avec son Modulor bien connu, illustre l'idée de réaliser une architecture pour quelqu'un, en l'occurrence pour un homme aux dimensions idéales, certes, mais cet homme existe dans le projet. Mais il s'agit toujours bien de l'humain. Les autres vivants ne sont eux, au mieux, qu'intégrés à l'extérieur du bâtiment, voire au pire, même pas pensés. Pourtant, au regard des différents tournants actuels, du sortir de ce que beaucoup, dont Latour (2021), nomme l'anthropocène, et du retour dans une poésie de l'existence pour reprendre l'idée de Barrau, il y a une évidente nécessité à se projeter au-delà. L'humain ne peut plus être le seul sujet de préoccupation d'un projet d'architecture. L'ensemble des vivants et leurs connexions, encore largement incomprises, sont à imaginer et à envisager. L'objet d'une étude d'un territoire

dans un certain degré de complexité est bien là, celui de faire le monde avec le monde et pour le monde. Le changement de paradigme est palpable au regard de la construction bien ancienne d'un objet seul. Il est cependant à noter qu'il ne s'agit ici que d'une tentative d'une lecture partielle d'un territoire. En effet, les nombreuses littératures portant sur le sujet l'évoquent, les coexistences interspécifiques sont d'un degré de complexité très élevé.⁶ Tenter de les comprendre toutes serait vain, puisqu'aussitôt l'ensemble compris apparaîtrait de nouveaux ensembles encore inconnus aujourd'hui. Ce serait comme tenter d'explorer les espèces des fonds marins, mais à chaque descente en profondeur, de nouvelles espèces apparaissent, ne laissant entrevoir qu'une fine couche de la complexité. Il y a donc un caractère sélectif à l'idée d'étude du territoire, tout en réalisant une sélection la plus adéquate possible au regard du sujet et des acteurs en présence. Laissons le reste émerger comme aime à l'inviter Gilles Clément. La nature aléatoire des événements provoquera un surgissement, ceci même en n'ayant pas considéré chacun de ces cas possibles d'émergences.

L'architecte se positionne bien là, à l'intersection de chemins aux nombreuses ramifications. Il intervient, crée, suggère et amène à l'émergence, à l'émerveillement. En se positionnant précisément là où on ne l'attend pas, c'est-à-dire dans une pratique relativement ignorée de l'architecture, les possibilités de faire n'en sont que plus grandes, tout comme le sont celles de réinventer. Mais il ne faut pas oublier que ce possible tient en grande partie grâce au partage des compétences avec de très nombreuses autres disciplines. Plutôt que d'assembler des pièces créant l'espace, ils assemblent les rouages d'une machine incomprise hors de laquelle va surgir ce qui peut, la vie notamment.



Fig. 1 : Paulus, T. (2023, décembre 31). Le Pays de Herve vu depuis le « Belgian Couch », situé sur les hauteurs de Eupen. Le paysage est un objet d'étude et de projet à part entière, illustré ici dans sa complexité et avec ses multiples couches.

⁶ Bernard, F. (2023). *La vie secrète des arbres*.

1.3 Nature vs culture, où est le problème ?

Face à la transformation absolument radicale du monde, faisons un postulat, pas complètement choisi au hasard, celui de considérer que la distinction entre la nature et la culture, qui induit le rapport entre l'homme et l'environnement (Descola, 2022), est une cause de ces transformations mondiales. Le rapport entre la nature et la culture illustre une posture qui est présente notamment en Europe occidentale et qui conduit une relation aux vivants, et de manière plus générale aux entités du monde. Cette posture, dont l'origine est développée plus en avant (cf partie 2.2), conduit deux positions, celle de l'humain et celle du non-humain. Suite à cette dialectique, le premier est placé en supériorité face à l'autre sphère, celle de la « nature », qui est d'un rang inférieur. L'action de la première sphère peut donc dans cette logique être soumise sur la seconde sphère sans aucune conséquence. Aurélien Barrau explique qu'il y a là un problème de posture fondamental quant à la lecture du monde. Il est en pratique impossible d'avoir une ressource infinie.⁷ Ce qui rend fautive la lecture nature/culture où l'un est supérieur à l'autre, puisque l'asservissement ne peut donc pas durer.

Des phénomènes majeurs signalent aux humains que leur position n'est pas tenable. Les inondations récentes dévastant l'est de la Belgique ainsi que l'ouest de l'Allemagne⁸ amènent à reconsidérer cette position. Pourtant, qu'il s'agisse d'inondations, de séismes ou d'éruptions volcaniques, ces phénomènes font partie du registre du compris, de l'acceptable et du rationalisable. Il est aisé de comprendre les rouages sous-jacents provoquant de tels événements, d'expliquer et de donner une perception claire de ce qui se passe, presque de les prédire. Joëlle Zask (2022) évoque l'incompris, le dépassable dans son analyse des mégafeux. Ceux-ci dépassent l'entendement, tant en termes de dégâts occasionnés, de superficies touchées ou de comportements complètement incompréhensibles. La récurrence et les conséquences écologiques sont telles qu'il est impossible de comparer ces événements avec le passé ni même de les associer au terme de « catastrophes », n'illustrant pas suffisamment l'importance de la situation. La nature, soumise et comprise, se trouve bien embarrassée face à ces phénomènes. La culture de prévision et de prévention vole en éclat. Y a-t-il encore un sens à vouloir classer ces événements ?

Les nombreux habitants touchés tant par les inondations de la vallée de la Vesdre que par les récents mégafeux tentent, eux, une acceptation, mais pas toujours une compréhension. Le naturel les dépasse à présent, laissant la place à l'incompris, à l'imprévisible, à la possibilité d'émergence d'événements parfois salvateurs, parfois dévastateurs. Il y a une limite apparente à la nature et la culture, celle de ne pas expliquer tout, celle d'être coincé dans son propre espace. Sortir de cet espace permet, sans aucun doute, aux populations concernées de construire une meilleure acceptation, et d'établir une culture du risque sans culture de la peur. Hopkins explique, lui, que l'imagination est aussi largement bridée par cette construction mentale. L'homme est doué pour imaginer toutes sortes de scénarios de catastrophes ou d'évolution technoévolutionniste élaborées. Pourtant, l'imagination manque cruellement lorsqu'elle est requise afin de construire un monde s'extrayant des crises actuelles.⁹ La sortie de la pensée de la nature et de la culture

⁷ Barrau, A. (2023).

⁸ Juillet 2021 : 50.000 habitations sont touchées et 39 personnes perdent la vie en Belgique suite aux inondations touchant plusieurs régions.

<https://www.rtbf.be/article/inondations-en-wallonie-le-parlement-mene-l-enquete-philippe-walkowiak-10835219>

⁹ Hopkins, R. (2020).

permettrait alors, selon ces auteurs, de repenser fondamentalement notre rapport au monde et de ce fait, la façon dont nous construisons ce monde. Au regard de ces constats, il est nécessaire de se distancer de cette dialectique nature/culture, la posture vis-à-vis du monde n'en sera qu'améliorée.



Fig. 2 : Lampertz, A. (2021, octobre 18). Superposition dans la vallée de la Meuse. Cette photo d'une vallée hautement anthropisée permet de voir différentes couches d'activités humaines : l'industrie, le résidentiel, les axes de transports matérialisés par l'autoroute et le canal, et les zones tampons couvertes d'arbres sur les versants, dont l'occupation est la plus difficile.

1.4 Des repères dans un travail en plusieurs actes

Le voyage au cœur de ce travail de recherche a pour but d'explorer, de tenter, de faire demi-tour et d'avancer dans une direction sensible, essayons même poétique. Ceci n'enlève rien à la rigueur imposée du travail, nécessitant de nombreuses sources, dont la principale est Philippe Descola avec ses ouvrages *Par delà Nature et Culture* (2022) ainsi que *La Nature Domestique* (1986). C'est avec cet auteur que démarre le travail, dont le développement des ontologies fait figure de phare. L'autre acte de ce travail, le projet, se base lui sur le principe de « research by design », nourrissant l'outil de recherche par le dessin et vice-versa. La construction de ce projet se développe aussi grâce aux recherches effectuées dans le premier acte du travail.

Un bassin versant comme outil de projet

Le paysage devient un outil d'enjeux majeurs. Il est objet de beaucoup de réflexions, notamment car c'est sur lui que se marquent le plus les crises multisystémiques actuelles, parce que c'est lui qui est l'objet de catastrophes majeures (telles les inondations, mais pas que), et c'est grâce à lui que nous subvenons à nos besoins. Au regard de ce constat positionnant le territoire comme objet d'étude au cœur des préoccupations, l'étude présente se concentre sur deux éléments particuliers. Le premier est un territoire caractéristique, présentant des enjeux de transformations rapides et importantes. Le bassin versant de la Vesdre, qui a subi des inondations dévastatrices en juillet 2021, répond idéalement à ces caractéristiques. Les enjeux de transformation y touchant tant la vallée que les plateaux, chaque partie du territoire y nécessite une attention de transformation.

Une posture problématique, et ailleurs ?

Le second élément caractéristique de ce travail est le volet théorique. Celui-ci propose d'envisager d'autres façons d'être vis-à-vis des vivants ainsi que du territoire. En effet, les problèmes actuels sont plus de l'ordre de la posture entretenue vis-à-vis du monde. Il s'avère nécessaire de questionner celle posture et d'explorer dans quelle mesure la relation aux vivants est similaire ou dissemblable ailleurs dans le monde, et d'analyser en quoi elle peut être transformée dans le territoire servant de cas d'étude. Les schèmes théoriques qui vont permettre d'analyser cette posture sont issus des études de Philippe Descola, qui propose quatre ontologies. Celles-ci définissent un type de rapport aux vivants et plus largement à toutes les entités de ce monde, ainsi que les liens émergeant entre le territoire et ses occupants. Dans ces schèmes de pensées émerge le système présent en Europe occidentale ainsi qu'une ontologie alternative, se présentant comme inclusif et suggérant un équilibre fort avec les entités du monde. Cette ontologie choisie, l'animisme, se décompose ensuite en trois territoires, permettant d'y comprendre les implications spatiales d'un tel système de pensée. Mais avant l'analyse des schèmes de pensées, la construction de ces ontologies est approchée. Les processus situés dans l'histoire conduisant aux constructions des systèmes de pensées sont décortiqués dans cette partie préalable à l'étude des schèmes à proprement parler. De cette façon, les schèmes de pensées feront écho à une construction historique, les mettant en perspective en même temps que les liens à l'évolution des territoires.

Concernant ces territoires justement, ils sont décomposés en deux sous-ensembles. Le premier sert d'inspiration, tandis que le second permet la situation. Le Japon, le territoire Melpa en Nouvelle-Guinée et le territoire Achuar en Amazonie illustrent le schème inspirant,

l'animisme. Le bocage, quant à lui, lie ces premiers territoires au bassin versant de la Vesdre, et permet la création de liens paysagers et ontologiques entre des lieux aux systèmes de pensées divergents. À la suite de la déconstruction de ces territoires, sont mises en avant une série de caractéristiques inspirantes pour un monde de demain.

Le crayon déployant ses coexistences

Le second acte, celui du projet, reprend ces caractéristiques et les développe au travers d'un cas d'étude situé dans une zone limitée. Même si le bassin versant dans son entièreté sert de prétexte à la construction de projets, le travail actuel se déploie sur une zone plus restreinte. En l'occurrence, il se situe au sein de l'East Belgium Park, parc d'activité économique jouxtant Eupen, sur les plateaux supérieurs à la Vesdre. Cette zone de projet est l'objet d'une analyse sensible permettant d'en faire ressortir les coexistences actuelles. Les conclusions qui émergent de cet état actuel du parc sont mises en relation avec les enjeux développés au travers de l'analyse des territoires types. Elles permettent l'identification d'une direction claire d'établissement d'un projet. Dans le processus de « research by design », le dessin est mobilisé comme un outil de recherche et d'analyse. Ce médium permet une déconstruction mettant en avant les modes de relations de plusieurs usagers avec la zone de projet. Le révélateur de l'état actuel du territoire est donc le dessin, ce qui met en exergue la nécessité de changer l'organisation du lieu, afin de répondre notamment aux nombreux enjeux issus des inondations, mais aussi à ceux émergeant plus largement des crises actuelles. Le processus de dessin comme outil de recherche intervient à nouveau dans l'établissement d'un projet de coexistences, tentant de répondre à ces enjeux. Un processus d'itérations multiples est développé afin de comparer plusieurs propositions de projets et d'en faire ressortir les points forts. Une direction pour un projet unique est alors définie hors de ces points forts. Au final, un plan global transformant la zone de projet dans son ensemble est établi, faisant figure de schéma stratégique et de projet.

Un travail composé

Les deux processus de travail des deux actes, la recherche et le projet, se sont déroulés en parallèle, mais dans des conditions différentes. La partie recherche a été effectuée en autonomie autour de l'analyse de références théoriques. D'un autre côté, la partie projet et les processus de dessins de recherches ont été réalisés en atelier au sein d'un groupe de trois personnes. Ce projet se déroule dans le cadre d'un travail plus global sur le parc d'activité économique, où plusieurs groupes ont étudié la zone de projet avec de multiples approches. Le travail se trouve au croisement de plusieurs disciplines, permettant une compréhension plus fine de chaque usager du lieu. C'est pourquoi de nombreuses interviews ont été réalisées. L'issue de ce travail se situant donc à l'intersection de plusieurs disciplines et de plusieurs approches, mêlant étude théorique, perception du territoire par ses occupants et dessins sensibles. Il en ressort un résultat tant conceptuel que projeté dans le territoire, présentant les volets théorique et pratique.

Acte 2
Vers de nouveaux paradigmes

2.1 Une distinction qui dérange

Le monde occidental actuel repose sur un postulat majeur, celui d'une différenciation claire entre deux sphères, celles de la nature et de la culture. Cette distinction ne fait pourtant pas consensus. De nombreux auteurs évoquent le danger d'une telle division et l'aspect délétère que cela produit sur l'humain ainsi que sur la planète. Aurélien Barrau, dans *L'hypothèse K* développe l'idée d'un rapport entre prosaïque/poétique qui est une image de la distinction nature/culture. Le poétique constitue la chose en tant que telle, l'objet réel. Tandis que le prosaïque est l'idée autour de la chose, la communication autour de celle-ci, ce qui crée une distance, un intermédiaire entre l'objet et l'humain. Il s'agit en réalité de la même distance qui sépare l'humain de son environnement, la culture de la nature. En exposant cette lecture, Barrau suggère en réalité de réconcilier la chose et son idée, de réintégrer le prosaïque dans la poésie et de réenchanter le monde de l'humain. Il abonde également dans ce sens en expliquant que l'écologie, qui est mise au centre de nombreux débats actuels, se positionne encore dans ces lectures dialectiques. Étymologiquement, l'écologie signifie la gestion du logis, donc l'économie de la maison (Barrau, 2023). Il y a là une lecture contradictoire avec l'idée d'une opposition radicale entre écologie et économie, où le premier permettrait l'accession à un monde nouveau et le second illustrerait un pilier de l'actuel. Cette opposition semble ici voler en éclat, l'écologie et l'économie étant liées par essence. Il propose en outre de se rassembler autour d'un but plus élémentaire, celui de l'amour de la vie, comme alternative à « l'écologie ». Il nomme alors cela « zoophilie », qui étymologiquement en grec signifie amour (*phyllie*) de la vie (*zoe*, la vie dans sa forme la plus large). Ce terme pourtant ne sonne pas très bien, mais apparaît tout de même comme un mot adapté aux enjeux de transformation actuels.¹⁰

L'idée du moderne, qui est celui qui croit en la nature et la culture, qui défend la possibilité de se placer entre objectivité et subjectivité, de considérer des faits prétendument irréfutables, immuables, aujourd'hui n'est plus. Latour ajoute même que cette idée n'a en réalité jamais été.¹¹ Les années 1980 ont connu le summum de la machine du développement organisée sous l'effigie du « modernisme ». Il y avait là une exagération exponentielle du déni, de l'extraction, de la transformation. Cependant, le covid a apporté un survol, une mise à l'arrêt qui a fait apparaître la faiblesse de la possibilité d'une pause et d'un autre monde. Face à cette transformation radicale, qui est nommée anthropocène, Latour suggère de porter le mot Gaïa¹². Ce dernier permet de rendre compte de la fine couche, la zone critique, où l'humain se développe et où toute vie s'épanouit. Ce concept de Gaïa inventé par Lovelock (1979) illustre les intrications fines de toutes les entités du monde dans la création de celui-ci. La zone habitable de la terre ne l'est pas de facto, elle n'est pas non plus en équilibre. Ce qui est le cœur de la recherche de Lovelock, mais la couche d'habitabilité de la terre est une construction de chacun permettant à chacun d'aboutir à un monde façonné et répondant à ses propres conditions de vie. L'humain posait auparavant une transformation négligeable sur terre. Les paysages éventrés ne transformaient pas encore les conditions d'habitabilité de la terre dans leur ensemble. Mais face au récent changement de paradigme, la transformation apparaît comme totale, puisque l'action de l'homme a un impact sur tout, même sur les conditions de vie des vivants. Là où le monde

¹⁰ Barrau, A. (2023). Intervention à l'Université de Genève.

¹¹ Latour, B. (2021). *Le dernier entretien*. Arte (2/13).

¹² Latour, B. (2021). *Le dernier entretien*. Arte (3/13).

paraissait auparavant comme un lieu de tous les possibles, infini, terme issu en partie de l'infinie du divin (Descola, 2022), le monde à présent se révèle comme étant une zone minuscule, une fine couche, dans laquelle des bouleversements sont en cours.¹³

Latour propose, dans cette situation d'atterrir, de revenir dans le sol et le concret. Plus que d'écologiser, il invite à composer. À l'image d'une partition de musique, l'idée est de créer un monde habitable et enviable. Il n'y a aucune « modernisation » à apporter dans cet ordre d'idée, puisque le moderne est fini et il laisse place à autre chose. Gilles Clément, au travers de son essai *L'effaceur* invite lui à réinventer le langage.¹⁴ Les mots désuets doivent, non pas, être purement et simplement effacés, mais réinventés, réenchantés. Ils doivent se réapproprier un nouveau sens. Le premier mot à subir cette transformation est justement le mot « nature », dont l'omniprésence actuelle dans le prosaïque révèle son absence dans la poésie du monde, dans le monde en tant que tel. Barrau, pour sa part, invite carrément à trahir. Non pas à trahir de façon abrupte et bête, ce qui ne rendrait qu'une mince utilité à la situation actuelle, mais bien trahir dans les attentes.¹⁵ Les enseignements reçus sont à contourner, à réinventer et finalement, invitent à se positionner à côté, pour trahir l'attendu. « Soyons là où on ne nous attend pas », a-t-il dit lors de sa dernière intervention en avril 2024 à l'Université de Liège. Rendons-nous coupables de ne pas jouer à un jeu dont les dés sont pipés. La distinction nature/culture, de par ses nombreuses critiques, amène au moins, reconnaissons-le, à la réflexion ainsi qu'à la création, à l'émergence, ce qui est en soi déjà une réussite, même en demi-teinte, il est vrai.

¹³ Ibid.

¹⁴ Clément, G. (2020).

¹⁵ Barrau, A. (2023).

2.2 Descola - Exploration d'ontologies

2.2.1 D'où vient la question de la nature ?

Au fil des siècles, l'homme a continuellement tenté de comprendre sa place. Il relativisait cette place d'abord par rapport aux autres êtres de son espèce puis par rapport à ce qui lui est extérieur. L'animal, le végétal, la maladie, le minéral, l'univers et finalement les présences comme les esprits font partie des éléments avec lesquels il a tenté de se situer, d'y comprendre sa position. Différentes approches ont progressivement émergé, en des endroits divergents du monde. Ces approches se sont ensuite complexifiées sous la forme de schèmes de pensées, organisant la réflexion et donnant leur autonomie aux éléments constitutifs des mondes. Le but de cette démarche, qui s'est étalée sur une longue durée, était de donner une signification aux expériences de la vie, un contenu aux figures du réel. Les humains tentaient par là d'analyser les cadrages des vivants, de les comprendre et de les percevoir vis-à-vis du monde et dans leurs liens aux humains. L'idée de nature qui est prédominante en Occident provient de cette approche au monde. La nature a été établie petit à petit lorsque l'humain s'est rendu compte de l'existence des entités du monde et du fonctionnement de celles-ci. L'hydrologie est d'abord issue d'une perception et de nombreuses expériences quant au fonctionnement des rivières qui ont permis de décréter que le paysage de l'eau fonctionnait d'une telle manière, ce qui lui a donné son indépendance ontologique par rapport au reste. Par addition s'est alors construite une série d'idées, dont celles de la nature comme évoqué, mais aussi, dans d'autres civilisations, celles des physicalités, consistant en l'aspect physique des vivants, terme qui va être expliqué dans le cadre de l'animisme. Petit à petit, s'est donc construite une image du monde aboutissant à différentes perceptions de celui-ci actuellement.¹⁶ Descola catégorise ces perceptions en quatre ontologies, issue d'un processus de déconstruction du monde similaire.

Le paysage

La première entité à prendre son autonomie est celle du paysage. Celui-ci est actuellement bien connu, comme étant une visualisation de l'expérience et de l'organisation spatiale d'un territoire. Auparavant, cette perception n'existait pas. La perspective, comme dessin de l'espace, a permis une rationalisation de l'espace phénoménal de la perception en un espace mathématique, le ressenti devient mesurable et transposable. Il s'agissait là d'une rationalisation du monde extérieur bouleversant la manière dont est perçu ce monde. Le paysage devient alors mesures, nombres et en entrant dans la perspective, il passe du phénomène au noumène. C'est-à-dire qu'il passe de la poésie, donc la chose en tant que telle, au prosaïque, donc la mesure, l'élément autour de la chose. Le paysage n'existant plus pour lui-même, en tant que tel, mais existant au travers d'une mesure. Cette transformation mit en place une distance entre l'homme et le monde. L'homme est rendu autonome dans son rôle et est établi comme un sujet extérieur. Il est un sujet qui a la maîtrise de l'organisation de l'extériorité qui vient d'être acquise. Le seul maître de cette autonomie et de la place qu'occupe l'humain est lui-même. Le lieu peint grâce à la perspective est mis en exergue seulement pour lui-même, mais même si le paysage reste fidèle à la réalité, l'homme est (quasi) effacé de la peinture. La perspective linéaire crée un face à face entre le sujet et la nature, entre l'humain et le paysage puisque les deux sont distincts, distants et non plus

¹⁶ Descola, P. (2022).



Fig. 3 : Savery, R. (1609). *Mountain Landscape with a castle*. Museo Nacional Thyssen-Bornemisza, Madrid, Espagne. La peinture, dont Savery est un des instigateurs, permet de mettre en valeur l'expression magnifique du paysage.

unifiés. Le paysage gagne à nouveau en autonomie lorsque Galilée, en 1632, construit une observation objective de la nature. Il détermine les deux principaux systèmes du monde et les rend autonomes, notamment grâce à l'invention du microscope et du télescope. La nature, en émergence, se construit socialement, idéologiquement et pratiquement. Elle gagne en autonomie.¹⁷

La physique

Philippe Descola (2022) décrit ensuite l'autonomie de la physique. En Grèce apparaît le terme de *phusis* qui permet d'abord de désigner la nature d'un être. D'abord restreint à la description des végétaux, qui se développent par eux-mêmes, le terme s'élargit ensuite afin de perspectiver l'ensemble des vivants, de décrire leur nature. Les premiers philosophes antiques souhaitent donner une explication à des phénomènes tels que la foudre, l'arc-en-ciel, le tremblement de terre, etc., en réaction aux préceptes religieux dominant la pensée. Ils déclarent alors que ces phénomènes se font par eux-mêmes, qu'ils sont issus de causes physiques. Aristote systémise alors le terme de *phusis* qui devient indissociable de celui de *nomos* pour décrire la multiplicité du monde qui est soumis à des lois connaissables, des lois du même titre que les règles soumises aux citoyens. Ceci stipule que dans l'étendue du monde, plusieurs types d'êtres se distinguent. Il y a ceux qui sont par nature, qui émergent par eux-mêmes en quelque sorte, ils sont donc par *phusei*. Et puis il y a les autres êtres qui,

¹⁷ Ibid.

eux, sont par d'autres causes, extérieures à la nature. Par la suite, le philosophe grec donne une première définition au mot nature, en décrivant comment peuvent être ces fameux êtres étant par nature. Il s'agit là du principe qui permet à un être de se réaliser par lui-même, de trouver en lui l'aptitude de son mouvement, de son développement et de son repos. L'être devient dès lors défini selon ses caractéristiques propres, qui le différencie des autres. Il est caractérisé par son degré de développement de ses organes essentiels, là où sa vie prend place. Une première hiérarchie des vivants se distingue ici. La nature, dérivée de la *phusis*, la physique, répond finalement à ses finalités propres, elle est par elle-même.

Le divin

Lorsque la *phusis* apparaît, l'homme est compris dans cet ensemble de choses capable d'être par elles-mêmes. Il fait partie de la « nature », sous-entendu, des entités qui sont par nature propres. Le christianisme opère alors une opération de purification, distinguant l'homme du reste une seconde fois. À partir de l'intervention de cette religion, l'homme est extrait de la nature et s'en distingue. L'intervention divine est justifiée, car elle permet de tirer l'univers du néant et du chaos. L'homme, qui est extrait de tout autre vivant, se trouve une place entre les entités de ce monde, qui commencent à être rassemblées en « nature », et Dieu, tout puissant. Le rôle de l'homme est de jouer les interprètes entre un Dieu omniscient et le monde indépendant de la nature humaine. Après le Moyen-Âge, apparaît la nature moderne qui se base sur des éléments préétablis dont la transcendance divine, la singularité de l'homme et l'extériorité du monde. La nature étant singularisée vis-à-vis d'un homme presque tout puissant (à peine inférieur à Dieu), la création divine fait apparaître une nouvelle distribution des places contentant l'humain.¹⁸

La nature

C'est dans la cosmologie moderne que naît l'idée de nature comme elle se présente actuellement. D'après Merleau-Ponty, c'est même ce changement d'idée de la nature qui a permis l'émergence des techniques modernes, suite à la révolution scientifique du XVIIe siècle. Les rouages de fonctionnement de la machine Monde ne permettaient plus d'intégrer de manière aussi tangible l'idée de la création divine dans l'élaboration du monde. La nature et la nature humaine se fixent alors comme deux pôles permettant de s'extraire de la création au sens du processus divin. Les deux pôles laissent également les places de chacun se renforcer, ce qui amène à l'idée du progrès. Cette dualité entre nature et nature humaine permet de rassembler dans un système économe toutes les entités du monde. Au-delà de ça, elle offre la possibilité de condenser en deux sphères toutes les émergences et les ajustements ininterrompus qui donne lieu dans un foisonnement sans cesse renouvelé aux multiplicités d'être constituant les entités de ce monde. L'inéligibilité et le contrôle des non-humains sont concentrés chez ceux qui savent et qui agissent. Dans les savants et les acteurs n'entrent pas tous les individus du peuple, mais seulement ceux qui seraient aujourd'hui considérés en Occident comme des experts, ceux qui sont scientifiques, ingénieur, ceux qui asservissent la nature, en somme, ceux qui détiennent le savoir. La nature est fixée. Elle était déjà extérieure à l'homme, maintenant elle se place sous son contrôle.

La culture

Il y a une nécessité, celle de rassembler tout ce qui est dans l'homme, tout ce qui constitue ses réalisations et qui le démarque de la nature et en tire un sens. La culture permet

¹⁸ Ibid.

de répondre à cet objectif et s'impose rapidement comme une idée spécifique à l'homme, ou plus précisément à un groupe d'hommes en particulier. La culture devient l'apanage d'une nation, qui s'illustre et se distingue par ses différents traits culturels. Cette idée illustre, dans les sociétés ordonnées, un degré d'asservissement de la nature, qui est largement mise en avant par les institutions culturelles, plutôt que de celle d'une véritable émergence en l'esprit humain. En outre, la culture, qui était un concept national particulier, se généralise dans l'éthologie et permet de décrire la nature humaine au sens large. La culture est rattachée au premier cas, celui d'une nation, tandis que le second, celui de culture au singulier, comme un terme englobant, est largement induit par la construction de la nature et souligne la distinction entre les deux. Les cultures singulières des nations n'ont de sens qu'en rapport à elles-mêmes tandis que la culture n'en a qu'en rapport à la nature. Les bases sont posées, les deux balises fixées, les flots de distinction coulent à présent entre les deux bornes, bien séparées, permettant l'une d'asservir l'autre, c'est d'ailleurs bien là l'origine de la culture.

Le dualisme

Il y a le plus souvent dans les vivants une nécessité de trouver à exister comme organisme dans des milieux qu'ils n'ont façonné qu'en partie. La considération de soi se place contre l'espace du milieu, le monde, la nature. Le dualisme, alors émergent, encombre l'anthropologie des fruits des concepts autonomisés précédemment cités, comme le paysage, la physique, etc., dans cet environnement où se sont créés les deux pôles. Chacun d'eux illustrant la division du monde en des types de réalisations en interdépendance concentrée en deux endroits. Les interactions entre ces deux endroits sont quant à elles encore floues. Soit la culture est faite par la nature, soit, il s'agit de l'inverse, ce qui signifie que, soit, la culture tire son développement de l'évolution des gènes, de la construction biologique, ou alors il s'agit de la culture qui est un réservoir de signes et de symboles ou la nature vient puiser pour construire les variations d'êtres. Cette dualité est rassemblée sous le dualisme, qui procure un avantage notable, celui de permettre le développement des sciences en suggérant une nature comme répondant à ses propres lois, extérieures donc aux cercles d'interventions humaines. Pourtant cette distinction semble malgré tout trop tranchée puisque tout individu tisse intrinsèquement de nombreux liens avec son environnement. De ce fait, à minima, émerge un pont entre les deux termes du dualisme, ou alors se tisse carrément l'émergence d'une coexistence d'un ordre au moins aussi fort entre l'homme et son territoire qu'entre les hommes. Le dualisme, sous une forme radicale, permet de confirmer la position de la nature et de la culture et construit autour un monde d'oppositions.

Le monde

Au terme de ce voyage se déploie une dualité entre deux termes, qui construit un mode de pensée bien occidental, et, tant s'en faut, amène aussi à d'autres modes de pensées. Il n'est pas généralisé d'admettre que la nature ou l'humanité existe. D'autres civilisations ont préféré une lecture de leurs entités environnantes dans toutes leurs complexités, n'ayant même pas connaissance de ce schème tellement cher au moderne. Ces derniers, face à ce constat, n'hésitent d'ailleurs pas à qualifier de « primitifs » ceux qui simplement osent penser différemment, ceux qui admettent avoir construit leur système de pensée sur d'autres bases, sur des émergences différentes. Descola établit l'existence de quatre ontologies, qui permettent d'occuper un espace de pensée large et de présenter les différentes manières d'être au monde. Mais sans prétention d'exclusivité cette fois puisque, chaque partie peut être combinée avec une autre, laissant là apparaître un foisonnement presque infini de possibles d'être au monde. L'Occident se retrouve bien maigre, cantonné à un schème unique et clivant, distinguant les entités communes sans raison ni déraison.

2.2.2 Les quatre paradigmes

Animisme

L'animisme est le schème de pensée par excellence des populations Achuar, étudiées largement par Descola.¹⁹ Cette ontologie considère les intériorités identiques et distingue les physicalités entre les humains et les non-humains. Chaque élément de ce monde y est pris en compte, ce qui englobe tant les plantes, les animaux et les hommes que les esprits ou les autres objets du monde comme les cascades, les rivières et les forêts. Ces derniers objets ne sont pas à proprement parlé humanisés, puisqu'ils n'ont pas d'âmes, mais sont dotés de caractéristiques similaires à celles dont sont dotés les humains et les animaux, ce qui permet à la fois de dialoguer, mais aussi de considérer en tant qu'objet du monde sous une forme complexe ces éléments dits « naturels ». Tout est pris en compte, tout est considéré et occupe une place différente dans cette ontologie, et tout entre en relation. Il n'y a pas à proprement parler de différenciations strictes entre le monde des humains et celui des animaux puisque plusieurs mondes existent, comme celui des esprits ou des entités naturelles comme les rivières. L'humain est alors en opposition à plusieurs autres entités. Les Achuar par exemple ne font pas cette distinction et considèrent l'humain comme étant dans un grand tout, une cosmologie englobant toutes les entités. Au Japon par ailleurs, la nature, qui est une création culturelle, permet d'établir cette distinction entre humain et non-humain, mais de façon artificielle. Puisque ce concept de nature du Japon est une construction purement mentale comme cela va être expliqué par la suite.

L'animisme différencie donc les entités du monde en fonction de leur physicalité, ce qui signifie qu'il y a une distinction au niveau de « l'habit ». De ce fait, un changement d'habit est possible, sans changer l'esprit puisqu'il est constant entre tous les éléments. Étant donné que l'habit est distingué entre tous, une continuité matérielle est établie entre tous les organismes, puisqu'ils sont tous, quels qu'ils soient, composés d'un habit, même s'il est différent (ils sont aussi dotés d'une intériorité évidemment, mais qui elle ne diffère pas). Les Achuar font figure de référence dans ce domaine, mais les Chewong de Malaisie considèrent aussi un monde composé d'entités qui ont ou non une conscience. Celles-ci sont regroupées en espèces et chacune a sa propre forme physique, mais ne se différencierait pas dans son intériorité. Les Arakmabut d'Amazonie péruvienne ne donnent, eux, pas à l'âme un aspect unique, mais le corps est, lui, doté d'un aspect distinctif puisque les propriétés physiques du corps se distinguent d'une personne à l'autre. Dans la tradition animiste, les mythes permettent d'expliquer et de raconter comment les corps, qu'ils soient de formes humaines, animales ou végétales ont acquis leur forme actuelle alors qu'avant ils n'étaient qu'hypothétiques. Il y a une construction de la croyance autour de cette histoire de la physicalité, permettant à chaque entité d'expliquer son origine physique. Les mœurs sont elles associées à l'habit biologique, donc sont spécifiques à chacun en fonction de son habit. Mais certaines facultés sont communes à tous, car elles n'ont pas été distinguées avant la spéciation, qui constitue le moment, raconté dans les mythes, où chaque espèce s'est vue attribuée de son habit. C'est notamment le cas de la subjectivité, de la conscience réflexive, de l'intentionnalité ainsi que de l'aptitude à communiquer dans un langage universel, qui sont partagées par tous. Étant donné la présence de ces aptitudes communes, on associe parfois une vie analogue à celle des humains, à certaines espèces animales. C'est notamment le cas chez les Makuna ou les Wari, peuples amérindiens, qui considèrent que certains animaux

¹⁹ Descola, P. (2022).

font de la bière de manioc, comme le font les populations locales, ou encore qu'ils chassent pour que l'épouse cuisine, image des activités humaines. Il y a donc des attitudes qui changent entre les espèces, qui font que chacune adopte un mode de vie singulier. Et il y a les caractéristiques qui sont communes à tous, qui rendent certaines pratiques dans la vie universelles.

Mais revenons un instant sur cette distinction entre corps et esprit. L'animisme, comme évoqué, s'établit sur une discontinuité externe et sur une continuité interne, l'esprit est partagé et le corps est distingué. Cela peut provoquer des confusions entre les individus qui partagent un même corps, car appartenant à la même espèce. C'est pourquoi une précision quant à la nature du corps est nécessaire. La physicalité n'est ici pas uniquement un corps nu, mais bien un corps décoré, enrichi, surdéterminé avec des ornements. Ces derniers peuvent être pour les animaux, notamment les plumes, les becs, etc. Ces greffes d'animaux permettent de distinguer l'humain de l'animal, mais aussi de différencier les animaux entre eux. Il n'y a donc pas de nécessité à apposer sur l'animal (être de « nature ») le sceau de la « culture », puisque l'élément permettant la différenciation est tout autre. L'individu doit par ailleurs se conformer physiquement au corps qui lui est donné. De plus, c'est son outillage biologique qui lui permet d'occuper un certain habitat, d'appréhender un mode de vie spécifique. L'habit est lié à un mode de vie distinctif, le premier déterminant, le second. La nourriture y joue alors un rôle puisqu'elle est elle aussi liée au mode de vie, et donc à l'habit. Les aliments sont réputés contenir des propriétés contaminantes si elles ne sont pas ingérées par l'espèce adéquate. Il est donc nécessaire de dépouiller les vivres de ses principes nocifs, ce qui se passe souvent par des incantations. Plusieurs éléments, dont la protection de son habitat, la reproduction et de manière plus générale, la vie passe par la nourriture, qui doit donc être compatible avec la physicalité de l'individu. La forme corporelle est donc en lien étroit avec le comportement. Ce dernier étant préétabli en fonction de l'habit.

La présence de très nombreuses physicalités différentes dans l'ontologie animiste conduit une sorte de catalogue de corps, tous différents, mais tous placés sur un même pied d'égalité puisqu'ils sont tous dotés d'une même intériorité. Un processus de changement de corps, appelé métamorphose, émane de cette pléthore de corps, qui ont la possibilité d'être interchangeables. Ce processus permet l'incorporation d'un humain dans un animal et vice-versa. Cette possibilité émane du fait que les habits sont fixes pour les classes d'entités, mais par pour les individus eux-mêmes. Une physicalité est associée à chaque espèce, mais l'individu compris dans l'espèce peut s'extraire de cet habit et en occuper un autre. Ces transformations, qui ont encore lieu aujourd'hui, sont narrées dans les mythes et permettent à chacun de comprendre les processus en jeu. Un Ojibwa, membre d'une tribu d'Amérique du Nord s'est par exemple transformé en aigle. D'autres cas concernent des personnages mythiques qui ont eux adopté plusieurs formes successives. La métamorphose n'est pas un dévoilement ou un déguisement, mais elle permet de faire coïncider la perspective dans laquelle l'individu pense que l'autre le voit. Cette transformation pourrait en réalité plutôt prendre le terme d'anamorphose que celui de métamorphose. La distinction entre intériorité et physicalité prend, au sein du processus de transformation, tout son sens. Puisqu'elle définit l'intériorité comme le répertoire de l'observable chez l'humain, elle permet la partition des humains en individu. La physicalité, quant à elle, apporte la diversité des corps, sous une forme d'exécution instrumentale. Les termes étant alors tous différents, une distance existe entre eux, ce qui évite d'entrer dans un continu lisse, et permet donc la création de relations aux aspects infiniment variés. L'objectif de la métamorphose, dans cet ordre d'idée, répond à un problème lié à la physicalité. L'incarnation, qui est un processus risqué, pratiqué seulement par des personnes aguerries, est impossible sur de courtes périodes. Elle permet

de répondre au problème d'interaction d'un même niveau intellectuel entre humains et non-humains partageant un habit bien différent. Le changement d'habit va donc leur permettre d'atteindre un nouvel état de relation, largement facilitée.

La question de la perspective ainsi que de la façon dont l'autre individu voit comment est le premier individu, qui est évoquée plus haut, est déjà discutée par Viveiros De Castro sous la forme du perspectivisme. L'idée est que la perception sera différente en fonction de la nature de l'individu. De cette façon, l'homme est vu comme un homme par les hommes, mais comme un animal par les animaux et les esprits. Vice-versa, les esprits voient les hommes comme des proies. Mais afin d'être un sujet d'observation, il est nécessaire de posséder une âme. Ce qui, malgré les grandes largeurs dans lesquelles s'inscrivent les entités du monde présentes dans l'animisme, n'est pas l'apanage de tous. Les végétaux notamment ne sont pas toujours perçus comme possédant une âme en fonction des civilisations, ce qui les rend incapables d'un point de vue. En effet, toute entité qui possède une âme est capable d'émettre un point de vue sur son monde. Ce qui signifie en outre que l'entité en question est capable de s'appréhender sous l'espèce de l'humanité. Toutes ces entités sont rassemblées sous la grande espèce de l'humanité, et seul le corps permet de les distinguer. Ce corps et le mode de vie qui y est lié forment le constituant de l'âme, des attributs, en quelque sorte, le moule dans lequel habite l'âme. Il y a en sus un habitus hétérogène lié au corps. Cet habitus est différent chez chacun suite à la discontinuité des corps déjà évoquée. Il est généralement admis que les non-humains se voient comme des humains, et, en fonction des civilisations, perçoivent parfois également les humains comme des humains. Le moyen de différenciation entre les espèces émane de l'habitus et des équipements biologiques dont sont issus les habitus. Les tapirs, de cette façon, perçoivent l'humain comme un jaguar qui les chassent, tandis que les humains perçoivent les tapirs comme des tapirs, des éléments chassés.

L'animisme se positionne, en définitive, comme un grand cadre mobile à l'intérieur duquel des échanges sont possibles et où de nombreuses relations sont en place. Ces relations se font systématiquement d'individu à individu et non d'une espèce complète vers un animal particulier par exemple. La relation va, le plus souvent, s'établir d'un chaman vers un esprit, lors d'un échange qui a pour but de continuer l'équilibre relationnel entre les entités et de faire prospérer chacune d'elles. La chasse, pratiquée couramment par les civilisations animistes, n'est pas une prise d'une autre entité, mais un échange, une discussion entre des individus. Il peut même s'agir d'une danse entre le chasseur et l'animal où se développe l'idée de changer et de s'extraire de sa position de perspective afin de gagner le point de vue de l'autre et de mieux l'atteindre. L'idée d'équilibre est présente avant celle de prise de ressource. Le dialogue permet de maintenir cet équilibre, qui, s'il est rompu, nuit à toutes les parties concernées. Les esprits jouent un rôle fondamental là-dedans en régulant par moment l'action si elle n'est pas bien fondée. Par ailleurs, il n'y a nullement de fatalité dans l'ontologie animiste puisqu'une réelle liberté de mouvement est présente chez chacun. Des possibilités de changement, d'évolution ainsi que de transposition sont possibles et régulières. L'âme de chacun, qui est présente dans tout, dote l'entité d'une intentionnalité propre de même nature que celle des autres individus de son espèce.²⁰

Le grand tout est prépondérant sur les individus, de ce fait les territoires animistes sont avant tout des espaces d'équilibre où chaque entité peut s'épanouir. Il n'y a pas d'idée de territoire exclusif à l'une ou l'autre espèce, puisque chacun est en coexistence permanente avec d'autres individus d'espèces et d'habitus différents. Une zone est

²⁰ Ibid.

généralement dévolue à l'activité humaine, dans laquelle les autres espèces se rendent. Cette zone « de l'autre » peut aussi se retrouver dans des espèces animales, notamment lorsque certaines espèces animales sont réputées pour faire de la bière ou chasser. Il y a une intentionnalité dans la vie qui est universelle, et chacun émet son intentionnalité sur le territoire, mais le fait en connaissance des autres, et en réflexion avec les autres. L'équilibre fait finalement figure de constance mobile dans l'animisme, tant dans ses modes de pensées que dans ses développements territoriaux. L'homme n'est qu'une entité parmi les autres, mais il est, à l'inverse, une entité à part entière parmi les autres. Ce double point de vue lui confère à la fois un rôle de retenue dans son action, mais pas de limite, en lui donnant le devoir d'action avec les autres.

ressemblance des intérieurs différence des physicalités	<i>animisme</i>	<i>totémisme</i>	ressemblance des intérieurs ressemblance des physicalités
différence des intérieurs ressemblance des physicalités	<i>naturalisme</i>	<i>analogisme</i>	différence des intérieurs différence des physicalités

Fig. 4 : Descola, P. (2022). *Les quatre ontologies*, issu de *Par-delà nature et culture*. Les quatre ontologie se composent et s'opposent en fonction de leurs caractéristiques.

Totémisme

Le totémisme apporte une complémentarité à l'animisme en se retrouvant à côté de lui dans le comparatif des quatre ontologies. Les intériorités ainsi que les physicalités sont continues, alors que dans l'animisme, seules les intériorités l'étaient et les physicalités étaient discontinues. Pourtant, il se situe sur un tout autre plan que l'animisme, puisque ses rapports aux objets du monde diffèrent fondamentalement. Mais les dialogues entre ces entités, quand bien même leurs côtés atypiques existent bel et bien permettent de l'identifier comme un schème de pensée, et donc d'engager sa comparaison avec les trois autres. Mais avant toute chose, plaçons les bases de ce schème de pensée, qui est d'un ordre bien différent des trois autres. Levi Strauss parle abondamment du totémisme, notamment dans l'ouvrage éponyme, *Totémisme aujourd'hui*, mais le sens qui lui est donné dans le cas qui nous occupe diffère de celui de Strauss. Il s'ajoute à celui développé par ce dernier et y apporte une complémentarité spécifique à une aire géographique. Le mot « Rêve » pourrait être associé au présent sujet, dont l'utilisation est particulièrement développée en Australie. Cette population construit une affinité physique et psychique entre des humains et un « totem », pouvant être un objet, mental ou physique, vivant ou non. L'association peut prendre la forme de partager le patronyme du totem et de s'associer en groupe à cet objet naturel (Descola, 2022).

Le totémisme peut se distinguer en plusieurs types, en fonction de l'évènement, de la tribu ou de la « fonction » dans laquelle il est utilisé. Dans les tribus du sud-est de l'Australie se retrouve le totémisme individuel. Celui-ci consiste en une relation particulière entre un individu, un sorcier généralement, et une espèce animale, un reptile le plus souvent. Cette affiliation entre l'homme et l'animal peut avoir lieu au travers de séance de transe durant lesquelles le sorcier va s'imprégner de son totem. Il va alors acquérir temporairement des capacités d'espionnage, de transport du mal ou de la guérison, tout cela à distance par la volonté de l'esprit du sorcier. Des différences sont à noter avec l'animisme, où une relation existait aussi entre un individu, un chaman, et un animal. Chez les Achuars, la relation s'effectuait d'un individu ordinaire vers un animal spécifique par le biais du chaman communicant aux esprits. La distinction entre l'homme et l'animal y restait claire. Dans le totémisme individuel, la relation concerne une espèce animale tout entière, dans laquelle un seul animal ressort, mais ce dernier exhibe les caractéristiques de toute son espèce. L'individu animal n'a que peut d'importance puisqu'il sert ici de pont entre une espèce et un humain, il est l'expression de cette espèce auprès du sorcier. L'animal va transporter le mal ou la guérison émanant de l'esprit du sorcier évoqué plus avant. Ce phénomène est permis par une hybridation entre les deux individus. Le sorcier ne forme pas d'alliance avec l'animal, mais ce dernier devient l'essence du sorcier, il éprouve dans sa chair ce qui affecte le monde animal. L'objectif est d'un ordre social, de traitement ou de répandre de l'information dans le bien de la tribu.

Le totémisme sexuel est également répandu dans les tribus du Sud-Est. Dans ce type de totémisme, deux espèces d'animaux différentes permettent de représenter les deux sexes exclusifs. Chez les Wotjobaluk par exemple, la chauve-souris est associée aux hommes tandis que le hibou l'est pour les femmes. L'affinité est souvent décrite par la vie de l'animal, en l'occurrence la chauve-souris, qui serait la vie d'un homme. Une communauté de propriétés partagées existe entre l'humain et le non-humain et est partagée à travers les générations. Chez les Aranda et les Aluridja existe le totémisme conceptuel, qui semble se rapprocher du sexuel, mais diffère quant à son principe de base. Le totem n'est pas lié au sexe, mais bien au lieu où la mère a pris conscience de sa grossesse. Il peut s'agir d'un lieu

effectif ou bien d'un lieu du rêve. À cet endroit, nommé site totémique a été déposé l'âme de l'enfant par le totem, permettant le lien entre l'enfant et son totem. Le totem peut ici être différent entre l'enfant et ses parents, ce qui a pour effet que les divisions en sous-section des tribus n'ont pas de lien avec les affiliations totémiques, alors que c'était le cas dans le type précédent. En parallèle à ces totems affiliés à un individu existent aussi des totémisme collectifs. Dans ce cas, le totem est associé à un groupe de personnes et permet de trier en groupe les individus. Il sert notamment pour le mariage. L'idée générale est qu'il existe des propriétés partagées entre l'humain et le non-humain et le totem englobant permet de rassembler les deux groupes partageant ces mêmes caractéristiques.

La variété des systèmes totémiques dans les différentes tribus crée de nombreuses divergences dans le fonctionnement général, ce qui rend difficile la construction d'un principe global de fonctionnement du totémisme. Cependant, Elkin souligne l'unité religieuse du totémisme dont les grands principes sont majoritairement partagés par tous. Une unité ontologique existe entre les totémismes, mais les totems sont tous distincts d'une tribu à l'autre, répondant aussi à l'objectif de différencier chaque communauté ainsi que son totem. Les humains partagent avec leurs espèces totémiques une même « forme de vie », prenant la forme d'un partage d'une même substance de vie (la chair, le sang...) ou d'une même essence de vie lors de l'incorporation des individus. Il est alors reconnu que le totem n'est pas seulement une méthode classificatoire de la nature, mais « une expression de l'idée que l'homme et la nature forment un tout organique [a corporate whole] — un tout à la fois organique et social » (Elkin, 1933).

Face au grand nombre de tribus utilisant ce système de pensée, une multitude de totems ont été référencés. Bradenstein comptabilise 524 totems, dont 15 % représentent des éléments humains, des artefacts ou des phénomènes naturels, comme garçon, sein, cadavre, ancre, pirogue ou encore nuage, éclair, marée. La majorité des totems sont quant à eux issus du monde animal. Hormis les totems représentant des éléments humains, ceux empruntés au règne de la nature le sont parce que leurs différences d'apparences et de comportement entre les espèces permettraient de conceptualiser les différents groupes d'humains. Les totems sont associés à un groupe totémique par une série d'attributs en contraste les uns avec les autres, comme lent et rapide, rond et allongé, petit et grand, etc. Lors d'un mariage, il est important que les deux individus aient un totem d'un ordre d'attributs différents, afin de les mélanger, ce qui signifie que si l'homme possède un totem ayant des attributs comme « petit », la femme devra avoir un totem complémentaire de l'ordre du « grand », même si le totem ne correspond pas à la morphologie des deux êtres. Il existe en effet des différences entre les attributs liés aux totems et la réalité de l'être, ce qui a pour effet qu'un totem à l'attribut de mince et petit peut parfois être associé à quelqu'un de grand et gros. Parfois, ces disjonctions entre le totem et la réalité sont évitées en associant à l'individu un totem dont les attributs lui correspondent au mieux. Ces totems, comme nous l'avons vu, peuvent être associés à l'individu de plusieurs manières. Ils vont être liés à un lieu, à un endroit du rêve, à un évènement, à une caractéristique ou aux parents, mais ne sont jamais dus au hasard. L'association est instillée par un être du Rêve, donnant la certitude de la conformité de l'individu dans son groupe.

Ce système permet d'assurer une continuité morale et physique entre le monde des humains et celui des non-humains, ayant pour effet que des relations de « frères » ou de « cousins » vont parfois être associées aux animaux totems. L'humain gagne une protection symbolique et les animaux sont protégés, épargnés par l'action de l'homme. Un équilibre s'établit alors entre ces deux mondes, entre lesquels les esprits font office d'intermédiaire. La présence de ce schème de pensée est concentrée sur l'Australie, vaste territoire où les

différentes tribus n'échangent et ne se côtoient que peu. Les implications territoriales sont assez peu nombreuses étant donné que l'ontologie totémique relève surtout d'une association avec un objet ce qui n'a aucun effet sur la manière d'habiter l'espace. En Europe, il est également avéré des traces de totémisme, mais de manière plus ténue. Il y est fait usage de noms d'animaux ou de phénomènes naturels permettant de désigner des groupes sociaux. La spécificité et l'étendue faible du totémisme confinent cette étude à l'Australie, mais n'empêchent pas de faire ressortir le caractère atypique de ce type de relation aux vivants.

Analogisme

Une continuité des vivants, chacun en interrelation avec les autres, voici comment peut être défini de manière très succincte l'analogisme. Dans ce grand tout, formé par l'ensemble des vivants, chaque espèce y trouve sa place, située sur une sorte d'échelle de graduation. L'analogisme se construit autour de l'idée du continu dans lequel chaque espèce se différencie des autres tout en partageant des caractéristiques communes. Les espèces sont alors ordonnancées en fonction d'un degré de différence par rapport à l'espèce suivante et la précédente. Ce mode d'identification sépare par un faible écart l'ensemble des existants et les fractionne en une série de formes, d'états, et d'essences différentes. Ceci le différencie fondamentalement de l'animisme, qui est un schème hiérarchique dans lequel deux sphères émergent et sont en relation, ainsi que du totémisme où une symétrie se déploie entre deux types d'êtres, s'associant dans une relation de totem. L'animisme et le naturisme sont des schèmes symétriques, reposant sur une complémentarité des intériorités et des physicalités entre ces deux schèmes, et le totémisme lui est caractérisé par une double continuité, celle des physicalités et des intériorités. En vis-à-vis par rapport à cette dernière ontologie se trouve donc l'analogisme, se distinguant par une double discontinuité.

Au Moyen-Âge émerge l'idée d'une grande chaîne d'êtres rappelant l'idée de perfection et d'infini. Au sommet de cette chaîne se trouverait l'absolu, représenté dans la religion chrétienne par Dieu, tandis qu'à l'autre extrémité se déploie l'imparfait, à rejeter. Entre les deux se trouve une multitude de copies amoindries de la copie précédente, ramenant à la perfection. Cette idée est reprise à la Renaissance où chaque existant n'est qu'une copie amoindrie du bien ce qui fonde l'existence du monde. Il y a là une idée d'immuable puisque chaque entité a une place qui lui est prédestinée sans possibilité d'émancipation ainsi que de rapprochement par rapport à la perfection. Les places sont fixes et prédéterminées. Platon appelle ceci le « principe de plénitude » qui résulte d'une tension entre les idées éternelles, les deux pôles de l'échelle des êtres. Le Beau, le Bien ou le Vrai sont usuellement associés à l'extrémité de la perfection. Plotin et les autres néoplatoniciens, quant à eux, ajoutent une formulation aboutie de cette chaîne de l'être. En allant de la plus petite forme d'existant, à peine détachée de la non-existence, en passant par toutes les gradations possibles jusqu'à l'*ens perfectissimum*, chaque entité participe à la construction de cet ordre hiérarchique où tout se distingue de ce qui lui est immédiatement supérieur et inférieur par un degré de différenciation infime.

Cette chaîne de l'être pose, selon Descola (2022), un problème particulier de l'analogique qui est la figure du continu et du discontinu. Le continu apparaît puisque chaque élément est séparé du suivant ainsi que du précédent par un degré de perfection le plus petit possible. Il n'y a donc pas de vide ni de rupture dans cet espace sémantique. Cependant, il y a un discontinu puisque la comparaison entre des éléments non contigus laisse apparaître des différences manifestes. La différence infime entre des entités adjacentes se révèle de plus en plus à mesure que sont considérés deux éléments plus éloignés. Afin de pallier à cette disjonction entre continu et discontinu, l'accent a été mis, au fil du temps, sur l'un ou l'autre élément. La singularité des entités par rapport aux autres, leur différenciation, leur côté unique ont tantôt été privilégiés. Tantôt il s'agissait plutôt des connexions reliant tout ensemble et chaque élément par un lien si proche qui rend les frontières entre ces éléments ténues. Dans les deux cas, cette chaîne d'êtres était perçue comme l'image de la perfection absolue et non dépassable de Dieu, puisqu'il n'existait pas de degré au-delà de cette perfection ni en deçà de la base de la chaîne, qui représentait le mal. La création divine était illustrée dans sa parfaite continuité. L'imperfection du monde ainsi que le mal qui semblait ne

pas répondre à une création divine bienveillante sont expliqués par l'analogisme. Saint Thomas raconte que, dans sa bienveillance, l'œuvre divine souhaite que chaque entité agisse selon sa nature, et que l'équilibre se trouve dans la totalité, et pas dans chaque entité. Le lion acquiert une légitimité à manger l'agneau puisque c'est là sa nature. La diversité et l'inégalité sont donc finalement l'expression du plus haut degré de perfection que chacun est en mesure d'obtenir.

La différenciation entre les éléments s'effectue au sein de lieux de ressemblances. Y naissent des liens de ressemblances métaphoriques ou métonymiques. Le premier lien consiste en une similitude entre les termes, c'est-à-dire qu'ils présentent une connexité de l'espace, ils sont dans un voisinage proche. L'imitation permet aussi à des entités dispersées d'avoir ce lien si elles semblent se répondre en miroir. Le second lien, métonymique, établit lui une similitude entre les relations. Nous y trouvons l'analogie. Ce dispositif permet de jouer sur les ressemblances entre les relations par différents moyens. S'y trouve notamment la symétrie, l'inversion, l'englobement ou le dédoublement des relations. Ces moyens de comparaisons permettent in fine d'évaluer le degré de similarité des relations entre elles et d'aider au classement des entités. L'homme se place dans cette chaîne en tant qu'être de privilège puisqu'il contiendrait dans son monde clos une correspondance au cosmos infini. Il serait alors le signe d'une connaissance ordonnée, d'une pratique réparatrice et d'une existence similaire à celle d'une table d'orientation, permettant de se repérer dans ces inlassables similitudes.

Ce foisonnement de singularités multiplie les pièces élémentaires, en divisant le monde dans chaque partie. Les humains eux-mêmes, dans l'anatomie émergente de la Renaissance, se découvrent comme étant constitués de nombreuses entités, de fragments dédoublés et emboîtés les uns dans les autres, faisant continuer les chaînes infinies de finis à l'intérieur même des individus. Dans cet ordre d'étants se décomposent le physique et le moral afin de mieux les joindre. La différence entre physicalité et intériorité ne fait pas l'objet d'une lecture ici, du moins pas directement, mais bien au travers d'entités décomposées et rapprochées. Les deux entités précédemment citées semblent donc bien floues ici, mais laissent place à une jonction du corps et de l'esprit, dont les caractéristiques respectives sont jointes et non distinguées.

Les places occupées par chacun étant fixes et déterminées, le pouvoir d'action est limité, voire contraint. Il n'est en effet pas question de liberté de mouvement, dont sont privées non seulement les non-humains, mais aussi les humains. Le but de chacun suit une prédétermination en correspondance avec le grand tout et répondant à celui-ci. L'animisme qui propose une liberté d'action à chacun dont les intériorités sont dissemblables, s'oppose ici à l'analogisme étouffé par le *fatum*. Transposable dans le terme « fatalité », celle-ci permet sans aucun doute de justifier son action de la création divine sur la servitude des hommes, ne laissant le privilège du mouvement qu'aux plus nantis. D'autres cultures ont également élaboré cette échelle d'êtres, y apportant des différences. Les deux pôles célestes laissent place par exemple au chaud et au froid, ou au sec et à l'humide, entre lesquels se positionnent aussi toutes les entités du monde. Les cohabitations entre les entités disjointes, mais proches, s'effectuent toujours au moyen de précautions multiples puisqu'il n'y a pas, dans l'analogisme, de partage d'une même culture entre plusieurs entités.

L'analogisme apparaît finalement comme un schème de pensée dont la principale création est une chaîne d'êtres permettant la classification de chaque entité du monde et la mise en relation de celles-ci au regard de l'œuvre divine. L'équilibre du grand tout est maintenu par la contrainte amenée par la place prédestinée que chacun occupe. Il n'est pas possible d'en déroger, donc chacun, accablé par la fatalité, obéit à sa nature, qu'il s'agisse

d'un animal ou d'un humain. Les relations aux autres ne sont pas ici inclusives, mais plutôt centrées sur sa propre espèce, évitant le mélange impossible avec des éléments différents.²¹ Le territoire, dans une certaine mesure, suit cette immuabilité des êtres. L'espace de chacun lui est dévolu, sans possibilité de s'en extraire ni de créer des divergences, des émergences ou de nouvelles coexistences. L'homme occupe et exploite la terre qui lui semble juste, parce qu'il en est de sa nature, et l'animal occupe ce qui reste, sa nature ne demanderait pas plus. Il ne semble pas y avoir ici d'équilibre symbiotique à proprement parler, les interrelations étant limitées à ce qui est voulu.

²¹ Descola, P. (2022).

Naturalisme

Le naturalisme, ce schème est bien connu dans l'Occident moderne. Mais il l'est généralement sous une autre forme, celle d'une opposition entre la nature et la culture. Cette ontologie, tout comme l'animisme, est englobante, c'est-à-dire qu'elle rassemble les entités de ce monde en deux sphères. Mais la polarité est inversée par rapport à l'ontologie animiste. Cette dernière se base sur une généralisation de l'intériorité qui permet d'atténuer les différences des physicalités. Le naturalisme, à contrario, installe une physicalité universelle et les intériorités sont individualisées. La distinction est donc faite entre des entités aux corps différents, base de la construction, nous le verrons, d'une dialectique entre la nature et l'humain. Ce schème présente par ailleurs des fragilités du fait de son âge jeune puisqu'il a émergé suite à l'analogisme, après la Renaissance. Revenons un instant en arrière afin de positionner les premières émergences de l'ontologie naturaliste. En Grèce ancienne, déjà, on fixait l'existence de la nature. Celle-ci correspondait à l'idée qu'une série d'évènements ne doivent leur réalisation que par eux-mêmes, à un phénomène étranger au hasard, ils étaient « naturels ». La philosophie a successivement appelé ça la *phusis* et la *natura*. La définition illustre l'émergence positive de l'évènement, son apparition spontanée, mais répondant à sa logique, qui est étrangère à celle de l'humain. Viveiros de Castro de son côté comparait l'animisme et le naturalisme en soulignant que le premier était un « animisme multinaturaliste », puisqu'il est fondé sur l'existence d'une singularité de l'esprit, mais d'une diversité dans les corps, dans la physicalité. Le naturalisme, quant à lui, était selon De Castro multiculturaliste, puisqu'il établit l'existence de plusieurs intériorités sur une seule physique. Cela correspondrait alors à une nature unique qui se manifeste chez chacun de façon différente. Une émergence de la nature donnerait chez chaque individu et dans le collectif une grande diversité d'existence au subjectif, aux possibilités d'être. La Renaissance a vu le paroxysme d'un courant analogiste, dans lequel un continuum est présent entre l'ensemble des entités du monde. Au sortir de cette période, se déploie une idée nouvelle selon laquelle, l'humain, non content d'avoir une bonne place dans cette chaîne de vivants, s'y singularise et s'en extériorise. L'homme ne fait plus alors partie d'une existence composée avec celle des autres de ce monde, mais il se considère comme différent. L'idée d'humain et de non-humain est fixée, et se crée alors les deux sphères qui vont conduire au naturalisme comme il est connu aujourd'hui. L'humain, en s'extrayant de la chaîne de l'analogisme, laisse derrière lui le reste des vivants, qu'il considère à présent non seulement comme différents entre eux, mais surtout comme fondamentalement différents de lui. L'humain se construit petit à petit comme un être de culture, tandis que le reste est rassemblé sous l'égide de la nature. Ces entités répondant à des phénomènes extérieurs à l'action et à la compréhension de l'homme, ils semblent surgir, répondre à leur propre nature interne, donc à une nature globale régissant le tout.

Le naturalisme d'aujourd'hui est donc le fruit de cette évolution des modes de pensée, qui a conduit à une segmentation des entités composant notre monde, et des phénomènes sous-jacents. L'humain prend bien conscience d'une présence générale de l'intériorité, mais celle-ci est de forme différente chez chacun, tandis que le corps correspond à des lois uniques, ne proposant pas la même variété. L'essentiel des distinctions se fait donc sur les intériorités, donc dans le mode de pensée, qui d'abord diffère entre tous, mais aussi diffère, et là plus fortement encore, entre l'humain et le non-humain, justifiant le cloisonnement en deux sphères distinctes. Entre l'humain et le non-humain, il y a un gouffre. Ce gouffre est créé par l'homme, car il se considère comme auteur de la conscience réflexive, de la subjectivité, du pouvoir de signifier, de la maîtrise des symboles ainsi que du langage, moyen permettant

l'expression de ces facultés. La culture fait aussi partie des attributs qui semblent exclusifs à l'homme. Car, ce que l'on nommait avant l'esprit d'un peuple, semble aussi être l'apanage de l'homme et permet de distinguer chez chaque individu des façons différentes, des nuances vis-à-vis de l'utilisation des aptitudes précitées. Dans ce sens, Montaigne disait que l'usage de la raison était exclusif à l'homme. Mais, d'autres aptitudes, comme le comportement, l'habileté technique, l'aptitude à apprendre, à discourir (donc à raisonner) ne diffèrent pas entre humains et non-humains. Des éléments semblent donc nuancer la différenciation radicale qui est faite entre les deux sphères. D'autant que l'homme est généralement vu comme utilisant sa capacité de réflexion afin d'agir tandis que l'animal suivrait l'ordre de la nature pour établir le même processus d'actions. Cette perception semble être réfutée, conduisant à l'idée que tant l'homme que l'animal semblent disposer et utiliser une capacité d'intellect, semblable, leur permettant d'établir des choix et de réaliser des actions.

Les aptitudes développées, qu'il s'agisse de celles propres à l'humain ou celles communes entre les deux sphères du monde, reposent essentiellement sur la capacité d'intellect de chacun, qui est, comme expliqué, la base du raisonnement naturaliste. L'intellect, qui constitue l'intériorité, peut aussi être comparé à l'âme. Dans les trois cas, il s'agit d'un élément spécifique à l'individu, ainsi qu'à son espèce, puisque les deux partagent des caractéristiques communes. L'âme, quant à elle, se distingue selon La Primaudaye en quatre types qui correspondent à des types d'existences au monde variées. Les âmes végétatives sont destinées aux plantes, celles sensibles appartiennent aux animaux d'ordre inférieur, que l'on peut expliciter comme des vivants primaires, dont font partie les éponges, les huitres, les moules, etc. Les bêtes brutes sont dotées d'une âme cognitive, qui leur permet d'avoir une conscience de leur vie, d'établir un processus réflexif, de répondre à une vigueur ainsi que de se comporter selon leur essence naturelle. Finalement, l'âme raisonnable est l'apanage de l'homme qui a, en plus des autres, la capacité de raisonnement et d'intelligence. D'autres, comme Condillac, abondent plutôt dans le sens d'animaux ayant la capacité de jugement, de mémorisation ainsi que de pensée. La différence entre l'homme et l'animal serait donc au niveau du langage qui permet à l'homme de s'élever par la capacité d'introspection et de sortir de soi, de se créer des concepts et de les partager, de les transformer en un élément tangible, compréhensible et transposable chez tout le monde. Pourtant, l'évolution des sciences ne permet pas aujourd'hui d'affirmer de façon si franche la distinction entre l'homme et l'animal. La discontinuité des intériorités entre homme et animal est remise en cause, en établissant la possibilité que l'animal soit doté d'une pensée consciente et subjective.²²

Descartes de son côté n'hésitait pas à créer une séparation entre la matière et l'esprit, entre l'étendue et l'intellect ainsi qu'entre la mécanique et l'entendement, se composant comme une des émergences de cette distinction entre intériorité et physicalité. Il y avait donc une évidence de similitudes physiques entre l'homme et l'animal et de ressemblances dans leurs modes réflexifs. Il était alors soit possible de considérer que ces différences entre l'homme et l'animal pouvaient être d'un ordre petit comme grand, ce qui aurait créé une hiérarchie, une échelle comparative permettant par exemple à un animal du bas de l'échelle de présenter plus de différences avec un animal du haut de l'échelle que ce dernier avec l'humain, réunissant de cette façon l'humain et l'animal sur un même pied matériel et sur un système de nuance intellectuelle, nous rappelant le système analogiste, mais dans une voie plus avancée. L'autre possibilité eût été de mettre ce système de ressemblance au second plan et d'insister sur les attributs intellectuels rendant l'homme unique, le distinguant des

²² Ibid.

autres étants. C'est bien sûr cette seconde voie qui a été suivie en Occident, amenant à la distinction déjà évoquée de l'ordre de la « nature/culture ». Dans cette voie, la philosophie occidentale s'est rarement demandé : « Qu'est-ce qui fait de l'homme un animal particulier ? », ne remettant pas en cause cette lecture dialectique, mais la renforçant au contraire.

Cette conception des sphères des êtres rencontre un autre point de questionnement lorsque, dans l'évolution supposée de l'homme, celui-ci semble avoir traversé des séquences où son intellect a différé. Les chasseurs-cueilleurs partagent plus avec nos ancêtres qu'avec l'idéal de l'homme occidental, rapprochant l'homme ancestral de l'animal plus que de l'homme moderne. Ce constat pose alors question sur la place qu'a pu prendre la différence entre l'homme et l'animal à une époque différente de la nôtre. Les animaux semblent eux réaliser le chemin inverse. Les mésanges britanniques, par exemple, sont réputées ouvrir les bouteilles de lait ou les chimpanzés sont connus pour façonner des outils qui capturent des fourmis. Dans ces deux cas, il semble y avoir une capacité d'intellect supérieure à celle des hommes anciens, et plaçant l'animal dans une posture bien proche de l'humain d'aujourd'hui. Cette capacité des animaux pourrait par contre être due à une imitation poussée d'actions des hommes et non issue de facultés internes. Cette pensée est aussi corroborée par la pensée divine où l'univers naturel est un environnement distinct de celui de l'homme. Dieu ayant voulu l'humain comme créé à son image et qu'il soit le seul capable d'intelligence et de raison. La pensée religieuse déjà présente dans l'analogisme se retrouve ici sous une forme adaptée, permettant cette fois une émancipation à l'homme, tout de même limitée, mais distincte de l'immobilisme imposé au monde naturel. La différenciation entre les deux mondes est ainsi exacerbée, et en permettant à l'homme d'être libre dans son action, est légitimé l'acte d'appropriation et de supériorité sur la nature. Cet acte est également justifié dans l'idée de Dieu, puisque si l'homme le fait, c'est que ça a été voulu, donc il y a une légitimité à établir cette action délétère sur l'environnement non-humain. L'intériorité est aussi justifiée comme étant doublement subjective. D'abord une conscience de soi crée cette subjectivité, celle-ci permet alors l'autonomie morale qui fonde la responsabilité et la liberté. Ces attributs sont considérés comme étant ceux d'un sujet porteur de droits et de devoirs vers une communauté, ce qui constitue le deuxième niveau de subjectivité. L'animal n'ayant d'abord pas la capacité de la conscience de soi, ni celle de la responsabilité, ne le rendant pas apte à faire valoir ses droits.

Le naturalisme se base sur l'idée qu'il existe une distinction claire entre l'humain et le non-humain. Cette différence serait exacerbée par les attributs dissemblables, accordant un privilège intellectuel à l'homme. Les deux n'auraient pas besoin de dialoguer puisque chacun a une légitimité à être à la place qu'il occupe. L'humain se considère de plein droit à établir une relation de supériorité vis-à-vis du non-humain, puisque les attributs le positionnent dans cette posture. Les physicalités des deux sont bien reconnues comme similaires tandis que les intériorités sont différenciées et même fortement distinguées, faisant un contrepied à l'animisme, où la capacité d'intellect est attribuée de manière égale à tous. Là où dans l'animisme, l'équilibre était l'objectif, ici, l'ordre général permet à chacun d'agir selon ses capacités, donc d'utiliser sa capacité d'intellect au niveau qui lui est donné, à un niveau supérieur pour l'humain comparativement à l'animal donc. Le territoire naturaliste pullule de ces utilisations intensives de l'esprit humain, sans considération des autres entités. L'Occident étant une belle illustration de la présente description, où l'anthropisation du territoire est totale, et l'espace dédié à l'activité humaine est sans limite. Le territoire japonais, animiste, va faire l'objet d'une analyse, qui montrera la présence d'une anthropisation tout aussi radicale, mais qui concerne, conformément aux préceptes de l'ontologie animiste, un

large espace dévolu aux non-humains. Cet espace n'existe pas dans les territoires naturalistes. Une coexistence entre les entités est alors nécessaire, mais n'est pas toujours rendue possible en fonction de l'intensité de l'activité humaine. La coexistence est alors fragilisée, voire effacée, au profit d'une légitimité d'action expliquée par la position de l'homme vis-à-vis d'une nature.

Et alors ?

Au regard de l'analyse des quatre ontologies, des différences manifestes entre celle-ci apparaissent, ce qui crée la richesse des existants possibles. Les relations aux vivants y sont fort contrastées, voire inexistantes. Ce qui est notamment le cas dans le naturalisme, où l'idée d'équilibre n'est pas présente, mais bien celle de prédisposition permettant à chacun d'agir selon ses capacités, qui sont innées, et d'agir sur l'autre en toute liberté. Le totémisme et l'animisme tentent d'installer un équilibre entre les entités du monde. Les vivants y sont généralement rassemblés sous un emblème commun, mais des dissections émergent parfois et font ressortir des sphères comme celles des humains et des non-humains. L'analogisme, quant à lui, illustre l'idée d'un tout continu, où les places sont déterminées, où la fatalité impose à chacun sa place. L'idée de coexistence est véritablement prégnante dans l'animisme, qui semble faire un contrepied au courant naturaliste, celui qui est la norme en Europe occidentale. L'animisme permet de transfigurer les relations aux autres, d'inverser le schème de pensée en replaçant la symbiose comme but et non l'accaparement des ressources. Les relations s'y développent avant le bien individuel, parce que, dans l'ontologie animiste, le dialogue permet in fine l'accès au bien de l'individu, mais de façon, pérenne, sans compromettre le bien de l'autre, celui qui n'est pas moi.

2.3 D'animisme en naturalisme, quelles implications spatiale ?

2.3.1 Quatre variations autour de paysages

La forêt jardin Achuar

Le territoire

Les populations Achuar, ainsi que leur territoire, sont longuement décrits et déconstruits dans les ouvrages de Descola, ce qui en fait un cas d'étude tout indiqué pour notre travail d'analyse des territoires. Ceci dit, ce choix ne tient pas uniquement au fait que de nombreuses sources fiables existent. Sa sélection tient aussi sur son appartenance au schème animiste. Le rapport aux vivants de cette population est inclusif. Ce qui signifie qu'il y a une considération et une mise en relation vis-à-vis de chaque entité vivante et non-vivante. De plus, les non-humains et les humains sont positionnés sur un même pied d'égalité, il n'y a pas de prévalence d'une entité sur l'autre. Cependant, il est à noter que certains éléments compliquent la comparaison du territoire Achuar avec le territoire du cas d'étude. En comparaison avec les territoires d'Europe de l'Ouest, des différences notables apparaissent. Notons la différence de population, et de densité de celle-ci, qui est de l'ordre de mille fois inférieures chez les Achuar. Le climat se distingue également. La latitude de l'Amazonie plus basse que celle de l'Europe induit un climat tropical à forêt humide, à précipitations régulières et avec des températures d'une très grande constance, bien différent du climat océanique où les écarts de températures et de précipitations sont plus importants entre les saisons.

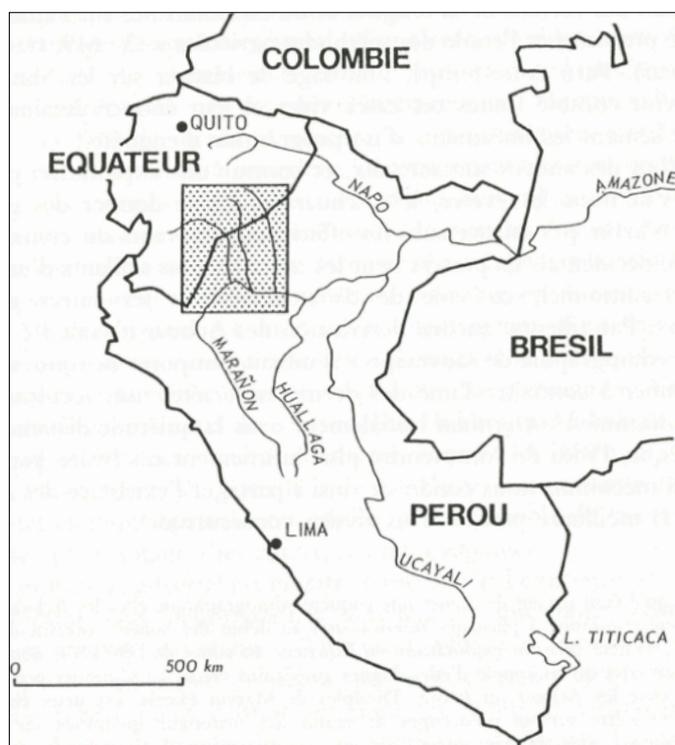


Fig. 5 : Descola, P. (1986). Localisation de l'ensemble jivaro dans le haut Amazone.

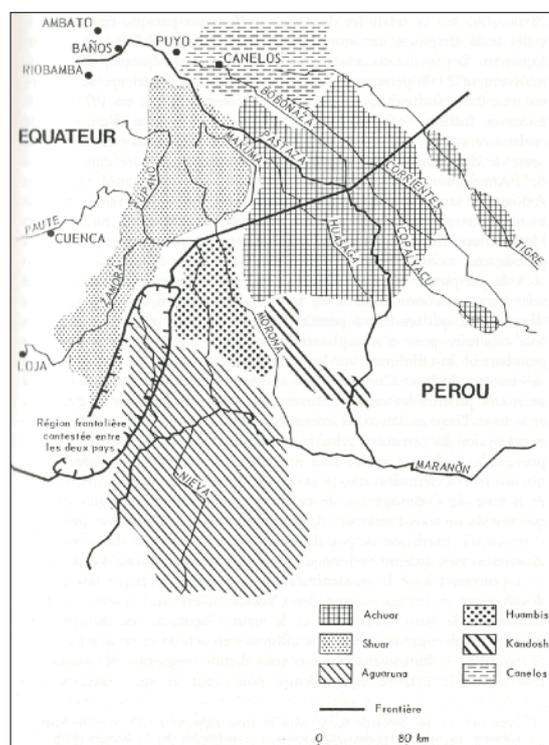


Fig. 6 : Descola, P. (1986). Localisation actuelle des groupes dialectaux jivaro.

Partons à présent à la découverte de ce territoire. Au cœur de l'Amazonie existent des terres occupées par de nombreuses sociétés indigènes. C'est dans la partie ouest de cette grande forêt que se trouvent les Achuar. Ceux-ci font partie du groupe ethnique Jivaros, terme dérivé de *jibaros*, signifiant barbare ou sauvage selon les colons espagnols. Comprenant également trois autres groupes dialectaux qui sont les Shuar, les Aguaruna et les Huambisa, l'ensemble du groupe Jivaros occupe un territoire situé à la frontière entre l'Équateur et le Pérou, sur la partie est de l'Amérique du Sud. Les Jivaros tirent leur renommée de leur sauvagerie face aux peuples ennemis. Ils sont réputés pour couper la tête de ceux-ci et réduire cette dernière puis la placer sur une pique à la vue de tous. L'origine de leur nom viendrait notamment de cette réputation (Harner, 1977). Sur la partie est du territoire Jivaros se trouvent les Achuar. La limite nord est établie par le fleuve Pindo Yacu, qui devient plus loin le Tigre à la frontière péruvienne et forme alors la frontière orientale de l'expansion des Achuar. La limite ouest est marquée par plusieurs fleuves, dont notamment le Macuma devenant le Morona vers le sud et le Copataza vers le nord. La limite méridionale n'est basée sur aucun élément naturel, mais repose sur une sorte de ligne imaginaire partant d'ouest en est. Entre les Jivaros Shuar, à l'ouest, et les Jivaros Achuar, à l'est, se trouve une faille tectonique d'environ 100 m de haut, constituant la limite entre les deux peuples. Suite aux importantes précipitations, de très nombreux fleuves traversent le territoire ou en fixent les limites, comme évoqué plus haut, le principal étant le fleuve Pastaza qui traverse l'ensemble du territoire et s'écoule vers l'est, vers l'océan Atlantique (Descola, 1986). D'une superficie équivalente à celle de la Belgique, cette région n'a pourtant aucun contact avec des zones colonisées, où règne un mode de vie occidentalisé. La population y est également très faible, de l'ordre de 0,5 % de celle de la Belgique. Sont en effet dénombrés 18 600 Achuar, ce qui lui vaut le surnom de « désert humain ». La densité de population ne dépasse guère deux habitants pour dix kilomètres carrés, là où en zone rurale belge sont dénombrés environ 250 habitants par kilomètre carré (WalStat, 2024). Il n'est pas courant d'avoir une densité de population si faible, à comparer par exemple à celle des Shuar qui est six fois supérieure (de l'ordre de 1,2 hab/km²) selon Harner (Descola, 1986). Des disparités locales fortes existent également, avec par exemple une différence trois fois supérieure entre le sud (0,3 hab/km²) et le nord du fleuve Pastaza où est menée l'enquête de Descola (0,1 hab/km²).

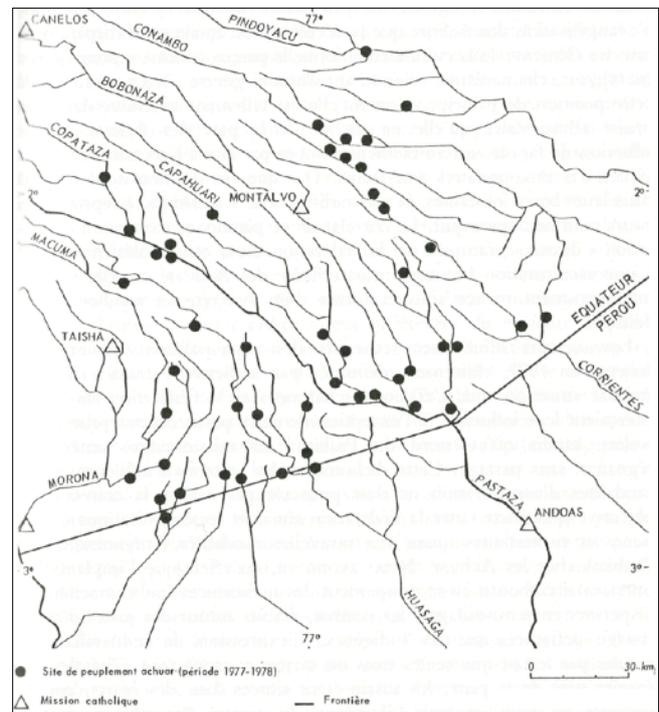


Fig. 7 : Descola, P. (1986). Carte de l'occupation humaine du territoire Achuar en Équateur.

Le panorama sur le territoire Achuar se clôture sur la forme géologique et paysagère de celui-ci. Les Achuar occupent et identifient cinq ensembles géomorphologiques et pédologiques. Ces ensembles sont définis par le type de paysage ou la nature des sols et sont nommés région des mesas, région des collines, plaine d'épandage du Pastaza, plaines et terrasses alluviales récentes et finalement terrasses alluviales anciennes. La région des mesas, entre les nombreux fleuves irriguant le territoire, est issue de l'érosion de cônes de déjection. Sur la partie amont des fleuves, entre les plateaux des mesas, sont présentes les terrasses alluviales anciennes. Les rivières y sont alors encaissées et drainent un courant élevé dû à la différence d'altitude de près de 300 m entre l'amont et l'aval, sur une distance de seulement 100 km, ce qui occasionne une érosion constante des terrasses, et n'y permet aucun dépôt d'alluvions. Descendons en aval, où le contraste paysager est fort avec l'amont. De larges terrasses alluviales récentes et des plaines marécageuses occupent la région. Les alluvions qui ont été retenues lors de leur passage dans les zones encaissées en amont sont à présent déposées, rajeunissant constamment les sols. La fertilité du sol augmente là où le drainage est bon, surtout dans les vallées basses. La nature des sols, dont les Achuar ont une connaissance très fine, varie dépendamment de l'origine des alluvions déposées par les rivières. Plus à l'ouest, autour du fleuve Pastaza, est présente une

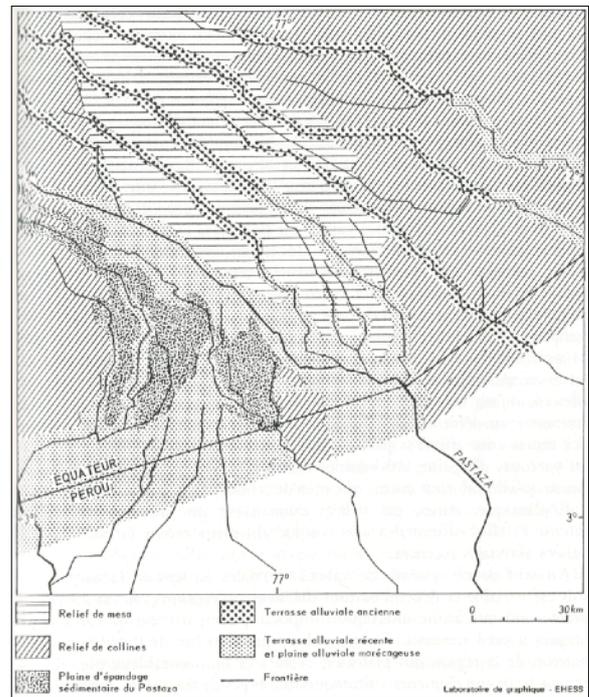


Fig. 8 : Descola, P. (1986). Carte du relief des sols du territoire Achuar en Équateur.

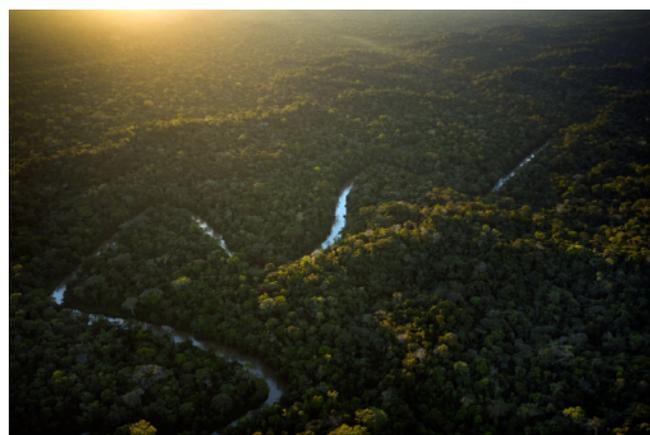


Fig. 9 : Lior, D. (2024, 4 avril). *I spent a month documenting an indigenous tribe in the Amazon forest.* – DAN LIOR. DAN LIOR. <https://www.danlior.com/blog/photo-journalist-lives-with-a-tribe-in-the-amazon>

Les variations paysagères sont estompées par l'omniprésence de la forêt. Les nombreux fleuves irriguent le paysage, à travers ce dense manteau forestier.

large plaine d'épandage. Lors des nombreuses variations du fleuve, des sédiments provenant des différentes rivières ou du fleuve principal sont déposés. Se trouve encore vers le nord la région des collines, ayant un aspect de pénéplaine. Les pentes douces et les nombreuses variations du relief convexe concave, typique de ce type de relief, sont issues d'une longue érosion. Sur cet ensemble à la géomorphologie variée se déploie un large manteau végétal cachant l'ensemble des variations paysagères. Malgré le paysage presque exclusivement boisé, les Achuar ont adopté une lecture fine des sols et du relief grâce à une longue observation des phénomènes et des variations de ceux-ci depuis des siècles²³.

²³ Descola, P. (1986). *La Nature Domestique*.

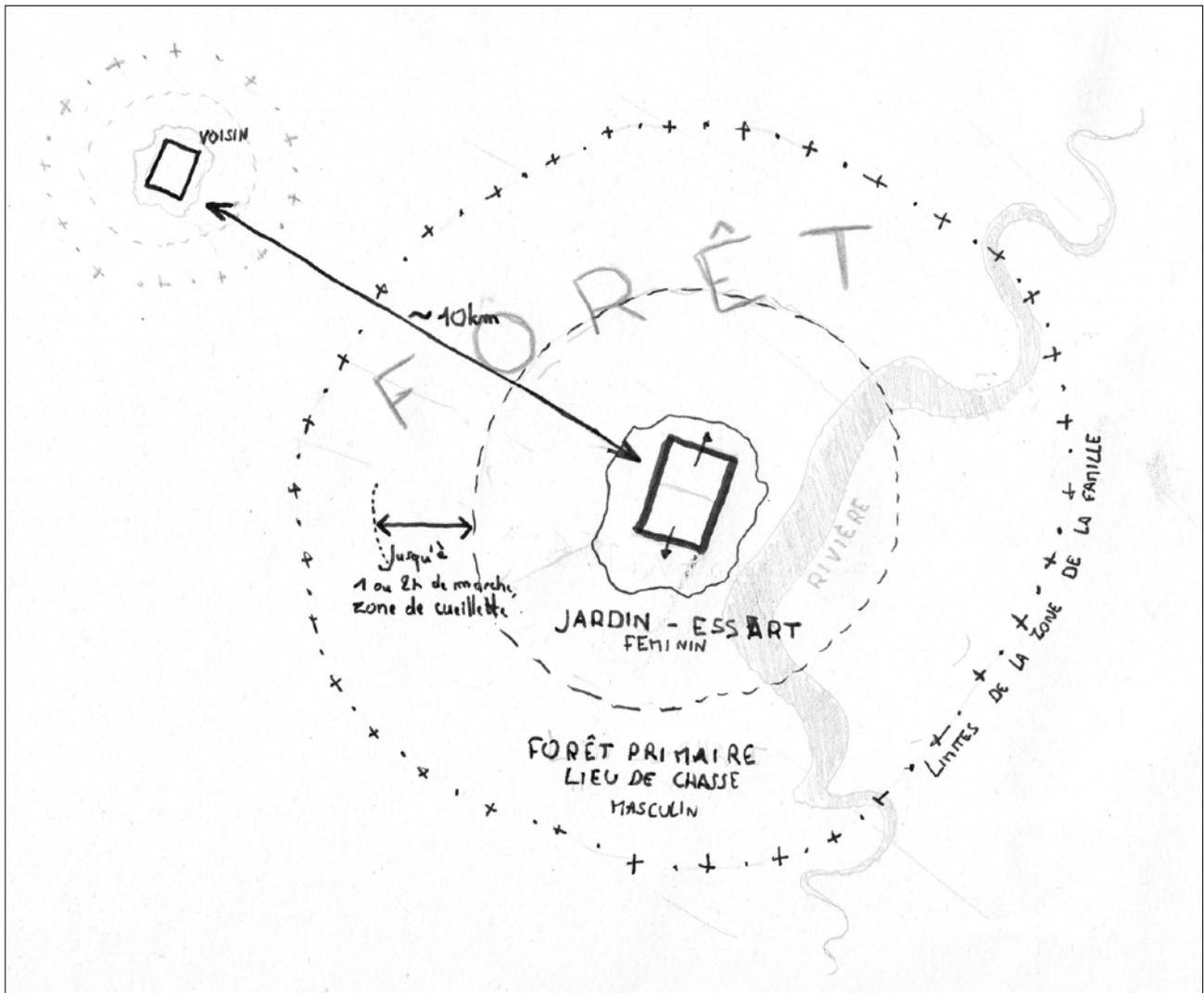


Fig. 10 : Paulus, T. (2024). Schématisation de l'occupation du territoire Achuar. La forêt jardin Achuar s'étant en périphérie de la maison, souvent à proximité d'une des nombreuses rivières irriguant le territoire. Au delà de cette zone se trouve la forêt primaire, zone de chasse.

La forêt jardin

Au fil du temps, les Achuar ont façonné un art dans la réalisation de forêts jardins. Cette compétence est déterminante afin de créer l'environnement permettant les conditions de subsistance de la population. Dans une forêt primaire d'Amazonie, la nourriture y est peu présente, hormis quelques graines et fruits mûrs tombés des arbres. La faune y est donc limitée, surtout au niveau du sol où seuls ceux ayant la chance de s'accaparer de la nourriture subsistent. Les populations animales sont donc dispersées, au même titre que leurs ressources nourricières. L'espace de la forêt qu'occupent les animaux représente la zone de chasse ainsi que l'aire du masculin, s'opposant à la forêt jardin où se développent la culture et le féminin. La chasse étant une pratique au cœur de l'activité quotidienne, les Achuar ont acquis la capacité de décrire et nommer la morphologie, les mœurs et les habitats de chaque espèce ainsi que de reproduire leurs sons. Un apprentissage long et rigoureux permet aux Achuar d'acquérir l'art de la chasse. Au cours de cette pratique, réalisée exclusivement dans la forêt plus éloignée de l'habitation et différenciée par rapport à la forêt jardin, un dialogue se construit entre l'homme et l'animal. Il n'y a pas d'accaparement d'une ressource, mais bien une communication où l'équilibre est le maître mot. Là où la forêt constitue un espace « sauvage », même si elle n'est pas considérée comme tel, la forêt jardin,

plus proche de l'habitation, est un espace artificiel, figure d'un modèle réduit de la forêt primaire. Chaque nouveau jardin est le fruit d'une prédation puisqu'il est systématiquement réalisé sur un morceau de forêt vierge. Le jardin, qui est aménagé avant la maison, doit permettre de nourrir tous les occupants de celle-ci. Cela signifie que si le nombre d'individus augmente, notamment par l'arrivée d'une nouvelle femme puisque la polygamie est une pratique courante, la production du jardin doit être adaptée.

Les Achuar disposant d'une connaissance fine de la nature des sols, le site choisi, sur lequel implanter le futur jardin, et plus tard la maison, doit avant tout être favorable à la chasse, à la pêche ainsi qu'à la cueillette. La nourriture doit être présente en suffisance durant la période de réalisation du jardin. D'autre part, la viande et le poisson faisant partie intégrante du régime local, il est indispensable de pouvoir en bénéficier tout au long de l'occupation du site, ce qui, en cas de diminution de cette ressource, constitue un des motifs de départ principal. Le choix d'un site se fait généralement lors d'une partie de chasse, où les individus mâles vont s'aventurer loin de la maison et découvrir de grands territoires. Les connaissances empiriques très pointues de la productivité des sols permettent de jongler entre plusieurs essarts et de combiner différents types de cultures. Lorsque l'endroit est choisi, celui-ci va d'abord subir un essartage, à l'aide d'une machette. Les taillis et arbustes vont être coupés, permettant un débroussaillage global, ce qui dure en moyenne entre deux jours et une semaine. Par la suite, les plus grands arbres vont être abattus, faisant tomber les plus petits dans leur chute, et laissés au sol intentionnellement. Les arbres fruitiers, comme le manguiers sauvage, qui constitue une précieuse ressource, sont soigneusement conservés afin de servir d'appât pour les oiseaux. Cette pratique permet l'apprentissage de la chasse sur de petits volatiles à proximité du site de résidence. S'écoulent alors trois semaines à deux mois avant que ne soit engagé un brulis. Divisé en deux étapes, lors de celui-ci, le feu va d'abord être mis aux branchages et taillis tout en conservant les arbres encore debout, avant de procéder à un nettoyage grossier de la parcelle, où les branches non entièrement calcinées sont rassemblées en tas. Cette étape du brulis constitue la seule où les hommes et les femmes travaillent conjointement dans l'essart, puisqu'avant seul l'homme s'occupe des tâches de débroussaillages précédemment évoquées, et qu'à partir de là, la femme va prendre la relève de la construction du jardin. Une année s'écoule alors durant laquelle un désherbage très méticuleux est effectué, donnant au site l'aspect d'un parterre.

Commence alors l'étape de jardinage à proprement parler. L'homme va d'abord délimiter la superficie de la parcelle avec des plans de bananiers, puis va éventuellement dédier un morceau de parcelle défini pour chaque co-épouse. S'en suit le travail de plantation, entrecoupé de désherbages réguliers, réalisés par les femmes et leurs filles. Ce

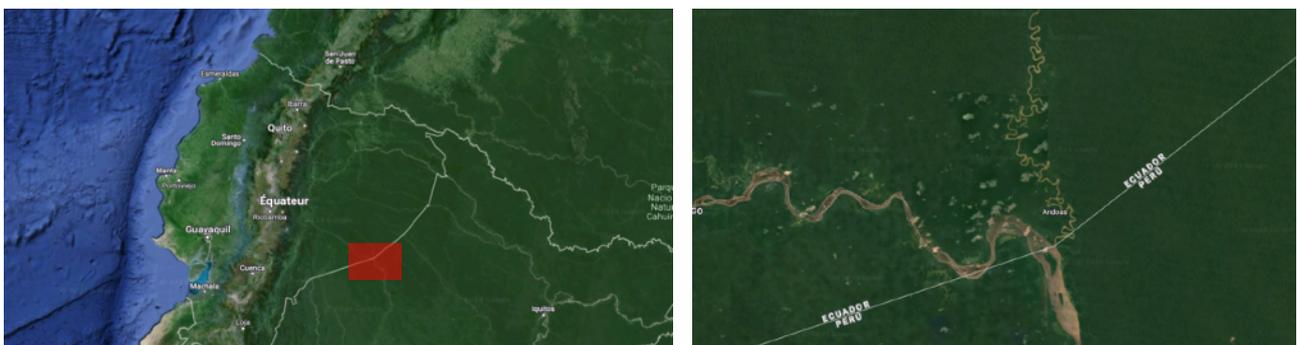


Fig. 11 & 12 : Image satellite, Google Earth (2024). Le territoire Achuar est situé sur la frontière entre l'Equateur et le Pérou, au cœur de l'Amazonie. Un dense manteau forestier couvre le tout et ne permet pas de les différents types de paysages ni les zones d'habitations.

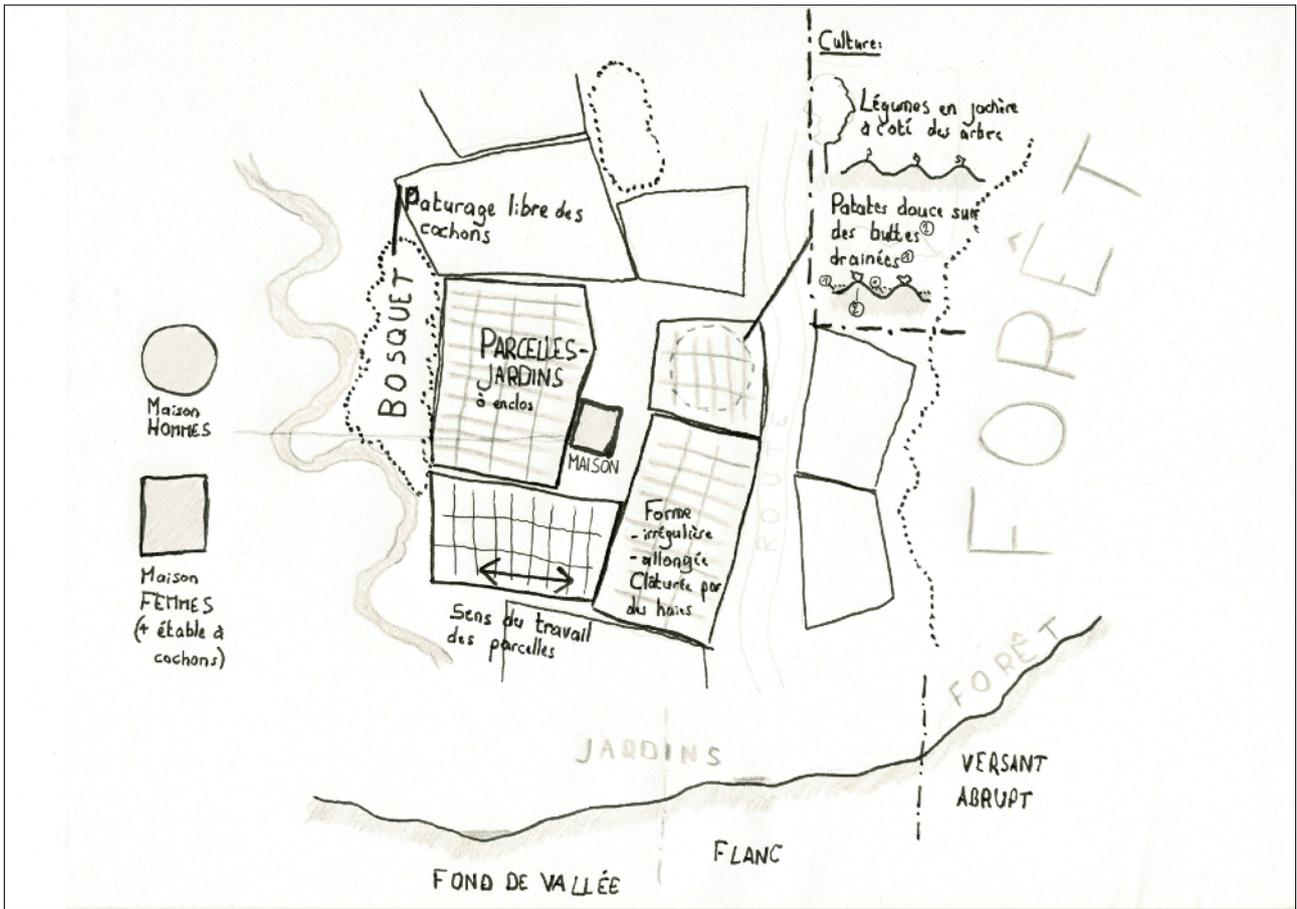


Fig. 17 : Paulus, T. (2024). Schématisation du fonctionnement des parcelles-jardins Melpa. Les parcelles de jardins Melpa sont de forme régulière et clôturées par des haies. Elles sont rassemblées autour des habitations. En dehors des zones de cultures (domestique, *mbo*) se trouve, sur les versant abrupt, les forêt, monde du sauvage, du *romi*.



Fig. 16 : Image satellite, Google Earth (2024). Ce zoom sur une portion du territoire Melpa, pris à proximité de Mount Hagen, permet de bien distinguer les parcelles-jardins. Les buttes sont visibles dans chacune de ces parcelles, ainsi que les haies qui servent de clôtures. De nombreux bouquets parsèment le territoire entre les cultures.

travail, d'un soin extrême, illustre les connaissances fines en termes de plans souvent issus d'hybrides stables et hautement nourriciers. Après un siècle seulement, la différenciation entre le jardin cultivé et la forêt primaire n'est plus possible, même aux yeux d'un expert en botanique. Les variétés de plantes y sont très élevées, procurant une alimentation diversifiée. Afin de faire face aux éventuels invasifs, le jardin fonctionne comme un grand appât, et, bénéficiant en général d'une occupation ou surveillance quasi constante, les animaux téméraires se voient vite chassés ou éliminés. Aucune clôture ne délimite donc les parcelles, libres d'accès. Ceci facilite également l'expansion de la zone de culture, qui nécessite un bon emplacement initial. Celui-ci doit présenter un relief doux ainsi qu'une bonne fertilité, sous peine de rendre caduques les possibilités d'extensions. L'on agrandi le jardin lorsqu'une nouvelle co-épouse advient, ce qui demande une nouvelle parcelle. Les ajouts d'une parcelle de jardin surviennent également lorsqu'une des filles accède au statut de jardinière autonome et ne réalise plus ce travail avec sa mère. Il est également à noter que la construction de la maison, édifice définitif, ne se réalise que lorsque le jardin atteint une maturité suffisante, de l'ordre de plusieurs mois, et permet alors de quitter l'abri temporaire²⁴.

L'utilisation du jardin et l'accaparement des terres illustrent de manière forte le fonctionnement social au sein des Achuar. L'enjeu de production prévaut sur celui d'habitat puisque le jardin est établi avant la maison. Celle-ci ne suit même pas un emplacement idéal, mais se situe de façon presque systématique au milieu des cultures, permettant la protection de ces dernières. L'utilisation d'une temporalité longue apparaît également puisque la construction puis la plantation de l'essart en jardin-verger prennent du temps et sa transformation en forêt jardin, forme définitive, nécessite encore une longue période. Finalement, notons l'importance du rôle des esprits, sous forme des incantations et des récits réalisés afin de favoriser le rendement et d'éloigner les dangers²⁵. Chacune des entités et des éléments, vivants et non-vivants, est appelée à jouer un rôle dans la réalisation de la forêt jardin permettant une coexistence équilibrée entre l'humain et le non-humain. Cet équilibre se développe et subit des variations au fil du temps, en fonction de l'évolution du cercle familial et de celle du jardin en forêt. Les changements font partie intégrante de la vie quotidienne, mais en plaçant les relations avec chaque entité au centre des attentions. L'équilibre et donc la subsistance de ces populations isolées est maintenu et assuré.

²⁴ Ibid.

²⁵ Descola, P. (2022). *Par-delà nature et culture*.



Fig. 13 : Lior, D. (2024, 4 avril). *I spent a month documenting an indigenous tribe in the Amazon forest.* – DAN LIOR. DAN LIOR. <https://www.danlior.com/blog/photo-journalist-lives-with-a-tribe-in-the-amazon>
La forêt dense est omniprésente sur l'ensemble du territoire. Les habitations se distinguent au travers de celles-ci, la forêt-jardin, quant à elle, est quasi invisible.

Le jardin potager Melpa

Le territoire

Les Melpa, peuple de Papouasie–Nouvelle-Guinée, opposent dans les termes et rassemblent dans les actions. Ce groupe, rassemblé autour d'une ethnie et d'un dialecte commun, occupe un habitat vaste, mais dense. La densité de population y avoisine celle de la Belgique rurale, avec quelques variations locales. L'organisation territoriale, découlant pour partie de cette répartition de la population, reprend des principes comparables à ceux du système bocager, présent notamment dans la région du projet. Ce rapport au territoire trouve également des points de convergence avec l'animisme. Sa position entre les deux systèmes lui confère un atout indéniable. Cependant, l'ontologie locale n'est pas reconnue comme étant l'animisme (M., Strathern, 1980). Même si des points communs émergent, le système de pensée locale distingue le sauvage et le domestique, c'est-à-dire le *rømi* et le *mbo*, sans pour autant entrer dans une dialectique nature/culture. Cette distinction n'est pas que d'ordre territorial, mais principalement idéologique, puisque tout ce qui est sous la sphère d'influence de l'homme est localisé dans le *mbo*, et dans le cas contraire, appartient au *rømi*. Il n'est donc pas ici question à proprement parler d'un cas d'animisme, quand bien même des relations et des échanges intenses existent au sein des sphères et entre elles. Mais ici aussi, le but est d'établir un état d'équilibre entre les vivants. Le climat, proche de celui des Achuar, n'est pas comparable avec celui de l'Europe occidentale, nuancant les conclusions territoriales à venir. La répartition des habitants, l'occupation du territoire ainsi que le mode de pensée vis-à-vis des vivants rendent pertinente l'étude des Melpa, tout en soulignant que des divergences existent, principalement en ce qui concerne le mode de pensée, non reconnu comme animiste, ou les éléments climatiques.

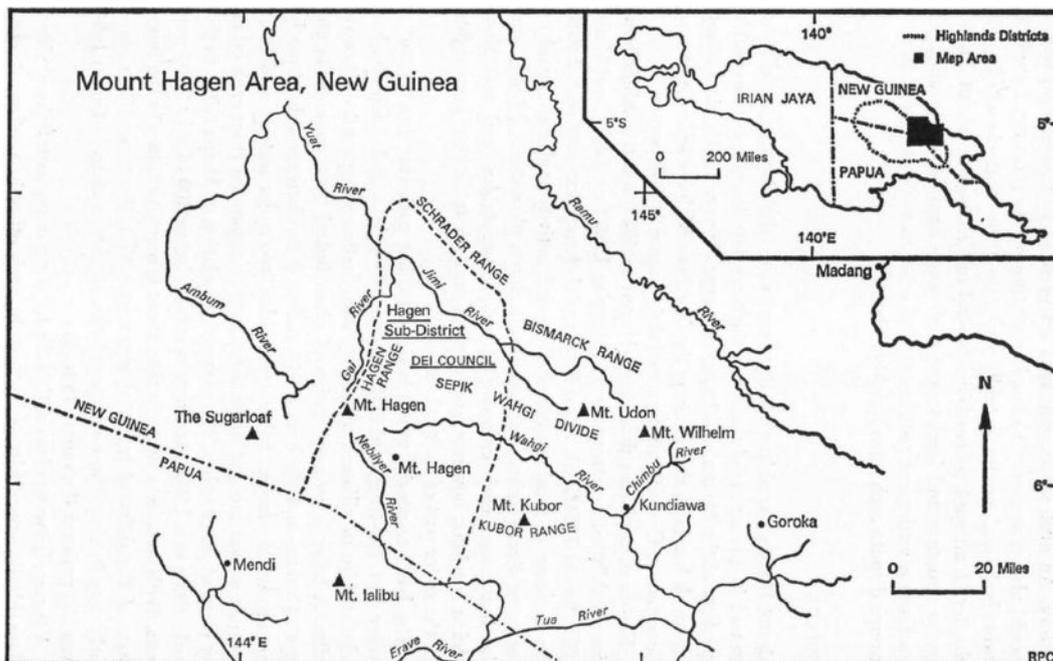


Fig. 14 : Strathern, A. (2019). *Map of the land tenure by Melpa people.*

<https://manifold.uhpress.hawaii.edu/read/land-tenure-in-oceania/section/f3697e54-b2ba-4316-8f54-a7b1ed5ce129>

Le territoire Melpa se situe sur la partie est de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, autour du Mont Hagen.



Fig. 15 : Image satellite, Google Earth (2024). La distinction entre les zones cultivées et les forêts est nettement visible. La zone domestique, celle du mbo, est l'aire cultivée et où réside l'homme. La zone sauvage, celle du rōmi, se situe dans les vastes forêts.

Explorons le territoire Melpa, d'abord sous sa forme géographique ce qui permet de mieux appréhender le système de relations aux vivants qui y est déployé, avant de finir par la lecture et le fonctionnement du jardin Melpa, recueil de vies. Les Melpa s'étendent sur une aire proche de celle du Luxembourg à proximité du Mont Hagen, dans le cœur de la Papouasie–Nouvelle-Guinée. Ils vivent entre 400 m et 2100 m d'altitude et en majorité autour de 1600 m. Le climat n'est pas fort différent de celui observé chez les Achuar malgré l'altitude élevée. Les températures oscillant entre 4 °C et 27 °C donnent lieu de manière sporadique à du gel pendant la saison sèche d'avril à septembre.²⁶ Étant situé dans l'hémisphère sud, les saisons sont inversées par rapport à celles d'Europe occidentale. Les variations en termes de température et d'hygrométrie donnent naissance à une saison sèche et une saison humide. Malgré ces fluctuations saisonnières, les plantations sont cultivées tout au long de l'année. Il est estimé que 60 000 personnes appartiennent au groupe dialectal Melpa, dispersées tant au sud qu'au nord du mont Hagen. Certains lieux, comme la vallée de Wahji vers l'est ou la plaine de Ogelbeng, laissent place à une densité de population excédant 134hab/km² ²⁷(là où dans le bassin versant de la Vesdre elle se situe autour de 200hab/km²), alors que la densité moyenne avoisine les 120hab/km². Le territoire est hautement irrigué avec de nombreuses rivières descendant des montagnes vers les côtes et laisse la place à un manteau forestier étendu, couvrant notamment les reliefs les plus abrupts.

²⁶ Strathern, A. (2021)

²⁷ Descola, P. (2022)

À côté de ces forêts se déploient de nombreuses parcelles agricoles, qui permettent le maintien de l'économie locale. Les premières traces de cette agriculture remontent depuis près de 9000 ans dans la région, mais alors sous une forme plus élémentaire qu'actuellement. Les plantations de café notamment s'y développent, car elles offrent un bon rendement financier, en remplacement de légumineuses, moins rentables. Les zones cultivées ont été hautement anthropisées puisque de nombreuses cultures s'y sont succédé. Mais une frange importante de la région n'a pas de trace de l'action de l'homme, laissant le territoire dans une forme encore relativement primaire. Jusqu'en 1975, la région Melpa fut sous gouvernance de la colonie australienne (qui était une colonie de l'Empire britannique), avant de prendre son indépendance récemment.²⁸ Terminons ici ce parcours géographique dans ce territoire de taille modeste présentant une relative homogénéité. Les paysages sont semblables sur toute la superficie et se divisent principalement en zone agricole ou en zone forestière, l'habitat étant dispersé dans la première zone. Le relief montagneux ainsi que cette étendue de cultures ont eu une importance dans la construction ontologique locale, comme nous allons le voir à présent.

Une dichotomie spécifique

Les Melpa, qui ne sont pas reconnus comme étant animistes malgré leur point commun avec ce courant de pensée, fondent principalement leurs réflexions sur une dichotomie séparant le sauvage du domestique. Cette base se distingue de la séparation entre nature et culture, qui oppose deux termes dans un domaine précis, celui de l'environnement et des vivants. La culture comme étant le travail de l'humain face à l'environnement naturel ou à la biologie humaine n'est pas présent dans la pensée locale. Une distinction d'ordre spatial et idéologique suivant l'espace est présente en contrepartie. Mais les deux distinctions, nature, culture ou sauvage domestique, semblent toutes les deux innées auprès des populations concernées. Du côté des Melpa, la distinction sauvage-domestique est comme un attribut de ce monde.²⁹

Le *mbo* réfère à tout ce qui est planté, tout ce qui est le fruit, directement ou non, du travail de l'homme. Les cochons laissés en libre pâture en font partie, de même que les plantes nourricières cultivées dans les jardins. Cette sphère travaille en opposition à celle du sauvage. La distinction également étendue à d'autres thèmes de la vie, comme le social, l'homme opposé à la femme ou la capacité d'intellect qui font partie de cette première sphère. Celle-ci dicte une image du contrôle social qui se déploie dans trois aires différentes. Le contrôle interne, l'influence d'un pouvoir externe ainsi que la présence d'humanité dans la nourriture forment ces trois aires. Le contrôle s'illustre notamment auprès des cochons qui sont nourris par l'homme et n'ont pas la capacité de se nourrir par eux-mêmes, les contraignant à rester sous le contrôle de l'homme. Vis-à-vis du sauvage, il n'y a pas d'intention de supériorité, mais bien une idée de dialogue et de symbiose entre des termes opposés. La nourriture plantée et cueillie par l'homme, lui permettant sa subsistance est qualifiée de domestique, alors qu'en parallèle, d'autres espèces de plantes ou d'animaux ne font objet d'aucune appartenance à une sphère, car elles n'entrent pas dans l'aire d'action de l'humain. Le *mbo* signifie finalement l'art de la culture, mais pas celle entendue en

²⁸ Strathern, A. (2021)

²⁹ Strathern, M. (1980)



Fig. 18 :Greenwood, T. (s.d.). *Maria Stevens plants onion seeds in a nursery.* <https://www.oxfam.org.au/2019/07/how-onions-are-helping-families-to-smile-in-papua-new-guinea/>

La forme des butes sur lesquelles sont cultivées les plantes est ici bien visible. Ces butes permettent d'avoir un drainage efficace des parcelles.

occident sous la forme d'un système de savoir et de réflexion propre à une civilisation, mais bien en tant qu'art de travailler la terre et d'en faire ressortir une plante magnifique.³⁰

Le *rømi* agit en parallèle comme l'espace de pouvoir en dehors des bornes établies, des périmètres connus ou au-delà des relations usuelles, en somme un contraire réduit par rapport à la culture. Le *rømi* est le non cultivé, le sauvage ainsi que le domaine mental du féminin. Ce dernier point s'oppose à la réalité des lieux puisque la femme est plutôt destinée au jardin, territoire de culture, puisqu'aucun humain n'appartient à la zone géographique du sauvage. Des animaux, comme le marsupial, qui s'affiche comme le « cochon sauvage », occupent quant à eux cette zone sans humains. Une dialectique qui est présente au cœur du système Melpa est de distinguer toute une série de termes en les classant dans l'une ou l'autre catégorie. C'est de cette façon qu'est né l'opposition entre féminin et masculin, de même que celle entre privé et public ou seul et social, appartenant à chaque fois soit au *rømi* pour les premiers termes, soit au *mbo* pour les seconds. Les esprits, quant à eux, ne semblent a priori pas cantonnés à l'une ou l'autre catégorie, mais certains d'entre eux appartiennent tout de même à ces sphères. Celles-ci s'opposent, mais ne se combattent pas. Un dialogue, une relation est présente entre elles, afin de conserver l'équilibre. Cependant, une sphère ne peut tenter un réajustement ou une conversion de l'autre.³¹ Les territoires du sauvage sont les forêts tandis que ceux du domestique sont les zones cultivées, agricoles, constituant les deux ensembles paysagers majeurs de cette portion de la Nouvelle-Guinée.

³⁰ Ibid.

³¹ Ibid.



Fig. 19 : Rondon Ridge, Mount Hagen. (s. d.). <https://www.swaindestinations.com/south-pacific-islands/lodging-details/386/rondon-ridge>

Les parcelles-jardins sont nettement visible sur cette photo prise à proximité de Mont Hagen, au centre du territoire Melpa. Une maison des femmes se distingue en bas à gauche par sa forme rectangulaire allongée. Des maisons des hommes, qui sont ronds, sont visible au centre de la photo.

Le jardin arboré

La pratique agricole des Melpa remonte à plusieurs millénaires et est perpétuée aujourd'hui afin de répondre aux besoins des populations locales et d'entretenir une assise domestique sur une portion de terre. L'agriculture intensive en jachère nécessite une quantité importante de parcelles, qui sont généralement transmises par la descendance masculine. Cependant, lorsque la parcelle a subi plusieurs jachères, elle est abandonnée afin de favoriser le rendement à un autre endroit. La culture de patates douces, celle de base de l'agriculture locale, est complétée par une série de légumes plantés sur des buttes dans des parcelles bordées d'arbres. Des tranchées drainantes entourent les zones de culture à l'intérieur d'un maillage de haies. Cette protection végétale a pour objectif de limiter l'entrée des cochons en pâturage libre dans les zones de production. D'abord situées à proximité des rivières, les parcelles de forme régulière et souvent carrée se sont étendues vers les versants à pente douce. De cette façon, l'espace du sauvage est préservé dans les zones à la pente plus forte couverte de forêts tout en permettant l'agriculture intensive comme pratiquée.³² Les habitations quant à elles se sont rassemblées petit à petit près des routes, mais demeurent éparpillées sur le territoire, à proximité des parcelles de chacun. Deux types de maisons sont construites. Celle des hommes est de forme carrée et accueille les garçons jusqu'à neuf ans. Dans le second type de maison habitent les femmes ainsi que leurs filles, s'y parvoient également une étable à cochon, qui est une figure de prestige local. Cette maison est de

³² Strathern, A. (2021)

forme rectangulaire allongée. La construction des habitations s'effectue à l'aide de poteaux, d'écorces et de cannes tressées ainsi que de chaume pour le toit. Le jardin, quant à lui, est d'abord délimité et clôturé par l'homme, qui plante également les premières plantes les plus prestigieuses. Intervient alors la femme qui s'occupe du reste des plantations ainsi que des débroussaillages réguliers. Les parcelles de jardin potager sont établies à proximité des arbres régulant l'humidité ainsi que l'ensoleillement vis-à-vis des variations saisonnières. En parallèle à ce travail de jardinage existe un dialogue avec les esprits, réalisé notamment par des femmes médiums. Cette pratique courante s'effectue suite à la réputation qu'on les esprits de se déplacer entre les zones domestiques et sauvages, où ils sont supposés résider.³³

L'occupation du territoire est largement dictée par le schème de pensée locale qui fait prévaloir une large zone pour une sphère spécifique qui est celle du sauvage. L'action de l'homme se déploie au sein d'une zone restreinte. Les nombreuses haies, rappelant le système bocager, ont ici aussi pour but de limiter les déplacements, mais cette fois dans l'objectif de bloquer les entrées des animaux indésirés, là où le bocage tente de contenir les bétails à l'intérieur d'une parcelle. Les plantes, de facto immobiles, sont donc protégées, tandis que la liberté de mouvement de tous les animaux est assurée, permettant aux vivants une appropriation de plus d'espaces.

³³ Strathern, M. (1980)

La nature japonaise

Le territoire

Le Japon, terre aux multiples facettes, toutes opposées, mais toutes si intimement liées, lieu de contrastes par excellence. Là se développe pourtant un des cas d'animisme, dans un environnement bien différent des autres territoires étudiés. De nombreux auteurs, dont Descola, font état de l'animisme comme étant au cœur de la réflexion locale (Descola, 2022). La culture traditionnelle shintoïste établit un monde commun entre les entités sauvages et domestiques, reprenant les principes vus chez les Achuar. Cependant, ce cas d'application de l'animisme est bien particulier puisque le concept de nature y existe bel et bien. Il s'agit là d'une représentation d'un « sauvage » hautement anthropisé, image et dessin de l'homme. Mais les relations établies avec cette nature sont similaires à celle de l'animisme Achuar, l'équilibre et la symbiose étant un élément essentiel de la réflexion nipponne (Pons, 1993). Ce territoire partage en sus une caractéristique majeure, permettant une comparaison plus aisée. La densité de population y avoisine celle de l'Europe, même s'il est à noter qu'il existe de très fortes disparités locales entre des zones vierges de toute population et des zones fortement urbanisées. Un dernier élément, qui permet une mise en relation aisée entre la zone de projet et le territoire nippon, est le climat. Celui-ci partage des caractéristiques communes entre les deux territoires. Le climat océanique d'Europe de l'Ouest est similaire en termes de précipitations et d'écart de température au climat continental de la moitié nord du Japon. Sur sa moitié sud cependant, le territoire vit sous un climat méditerranéen accueillant des températures plus élevées et des précipitations très abondantes, sous forme de mousson en été et peu présente en hiver. Ces éléments climatiques, même s'ils diffèrent quelque peu, restent d'un ordre similaire entre la zone de projet et le territoire Japonais. La densité de population, sans tenir compte de spécificités locales, étant d'un ordre similaire et le climat se situant dans une zone comparable, permet au Japon d'être un exemple d'animisme probant.

Commençons la découverte de ce territoire par sa géographie, avant de se plonger dans son rapport aux vivants, nous conduisant pour finir vers sa manière d'interagir avec le territoire. La péninsule nipponne est située en Asie de l'Est, entre l'océan Pacifique à l'est et au sud et la mer du Japon au nord et à l'ouest qui constitue la limite avec le continent asiatique. Plus de 8000 îles forment cette péninsule, mais les quatre plus grandes comprennent la grande majorité de la population. Les îles d'Hokkaido au nord, de Shikoku au sud et de Kyushu à l'extrême sud-ouest et finalement la plus grande, l'île principale de Honshu au centre constituent la majeure partie du territoire japonais. La taille du territoire est de 2/3 celle de la France pour une population double. Ce pays au développement économique très fort présente pourtant une géographie très défavorable. Une forte concentration urbaine et industrielle y prend place, du fait de sa géographie, principalement dans les plaines et le long des rivages. La majorité des ressources sont importées, ce qui, malgré l'export massif de produits industriels, rend la péninsule dépendante d'échanges commerciaux extérieurs.³⁴

La géographie, défavorable à une expansion industrielle massive, est dominée par les montagnes qui couvrent près des trois quarts du pays. Ce relief accidenté est majoritairement couvert de forêts. Les mouvements tectoniques intenses ainsi que l'activité volcanique ont façonné ce relief qui, combiné à l'érosion, ont construit les paysages actuels. Les risques liés à cette activité sismique font partie du quotidien de la population locale, qui

³⁴ Larousse. (s.d.).



Fif. 20 : Vue du relief autour de la baie de Tokyo. Les reliefs abrupts et montagneux occupent la majeure partie du territoire. Les plaines sont minoritaires et ne permettent pas une large extension urbaine, hormis à Tokyo, dont la baie est visible à droite.

est habituée à des phénomènes récurrents dont la violence varie, comme les crues, les séismes ou les enneigements. Le milieu naturel s'avère parfois plus brutal et occasionne alors des catastrophes dont l'occurrence est faible, mais dont la gravité est inversement proportionnelle, comme des éruptions volcaniques ou des ras de marée. Cette haute activité sismique a façonné les paysages abrupts qui font partie des trois paysages locaux caractéristiques. Les montagnes et, dans une moindre proportion, les plaines et les rivages construisent à eux trois les paysages caractéristiques.

La majorité des sommets se situent à une altitude comprise entre 800 m et 3000 m, ce qui en fait un relief élevé, même si quelques sommets dépassent ce nombre, comme le mont Fuji, plus haut sommet du pays avec ses 3776 m. Une soixantaine de volcans, situés principalement aux extrémités du pays, sont actifs et ceux-ci ont contribué pour une large part à l'élaboration du relief. La forêt qui occupe la majorité du sol couvre une grande partie de ces montagnes. Elle n'entre donc pas en conflit avec l'occupation humaine qui est, quant à elle, cantonnée là où le relief est le plus doux. L'espace forestier sert de production majeure, notamment pour une partie de la consommation locale en bois. Trois types de couverts forestiers sont majoritaires et se partagent l'espace en fonction de la latitude. La diversité de feuillus et de conifères y est présente, même si l'entretien régulier favorise la plantation de conifères, ce qui réduit la mixité d'espèces au profil d'essences à croissance rapide, réclamées par la consommation en bois. Une intense vie animale se développe au cœur de cet environnement, dont l'éloignement avec l'homme favorise le maintien. Dans ce relief accidenté se dessinent de profondes vallées en forme de V, dans lesquelles se déploient les forêts ainsi que des torrents aux flux saisonniers.³⁵

Les plaines ne sont présentes que sur une partie minoritaire du territoire. Elles sont principalement formées par des accumulations alluviales dans les creux tectoniques et se

³⁵ Ibid.



Fig. 21 : Image satellite, Google Earth (2024). Sur cette vue aérienne de Nakatsugawa, à proximité de Nagoya, se distingue clairement les très nombreuses forêt et l'espace urbain réduit. La ville de Nakatsugawa, au centre, est coincée entre les montagnes.

situent soit au cœur des montagnes, soit s'ouvrent vers la mer. La population est concentrée sur cet espace qui ne représente pourtant que 16 % des terres du Japon. De nombreux torrents de grande largeur et aux nombreux bras parcourent ces plaines. Le débit étant irrégulier, de même que leur largeur, des hautes levées de terres ont été érigées afin de protéger les axes routiers ainsi que les villages.

Le troisième élément caractéristique du paysage local est constitué des rivages. Ceux-ci sont très nombreux puisqu'ils occupent un paysage côtier étendu. Du côté nord, le littoral suit majoritairement le tracé du relief, lui conférant une trajectoire plutôt rectiligne, tandis que sur la face sud, de nombreuses baies apparaissent, ce qui provoque un rivage morcelé. Des marais prennent également place dans cette partie sud, suite à l'affaissement du relief, qui, au nord, à contrario, s'élève et donne lieu à des collines. Deux types de rivages se distinguent dans le détail entre des côtes plates et de nombreuses falaises. Le premier type est souvent accompagné de dunes et est le lieu d'embouchure des rivières formant des lagunes et marécages en se joignant aux côtes en oblique. Sur la partie est sont présentes de longues plages de plusieurs dizaines de kilomètres, fruit d'un relief moins accidenté. Les côtes rocheuses, dont l'aspect varie en fonction du type de roche, s'affirment sur la côte pacifique ainsi qu'à l'ouest du territoire. Les zones urbanisées se sont pour l'essentiel développées sur les baies plates et marécageuses.

La géographie de la péninsule nippone présente finalement une grande homogénéité due à son relief accidenté ainsi que ses forêts omniprésentes. Mais dans le détail de nombreuses disparités locales se distinguent conférant aux paysages une occupation et un aspect bien varié. La violence du milieu naturel apporte un aspect particulier à l'ensemble, dont l'humain se concentre sur une bande de terre réduite.

La sauvage anthropisé

L'omniprésence de montagnes et de forêts dicte les pratiques culturelles selon Pons (1993). Celui-ci propose de décrire la « nature » japonaise comme étant similaire au romantisme européen. L'animisme japonais, reconnu tant par Lebasse (1980), que par Berque (1993) ou encore par Descola, se déploient sous la forme d'une sphère commune occupée tant par l'humain que le non-humain. Chaque entité de cette sphère est considérée. Les esprits notamment font l'objet d'une relation complète avec l'homme. Mais distinguant le sauvage du domestique, le concept de nature apparaît. Cette notion culturelle entretenue par les croyances locales contribue à atteindre le même but que l'animisme Achuar, c'est-à-dire un équilibre, une symbiose avec son milieu. Le shintoïsme se distingue ici des pratiques Achuar en installant une notion distinguant deux sphères spécifiques, la « nature » (Descola, 2022). Le *sato* regroupe tout ce qui est lié à l'homme, c'est-à-dire tout ce sur quoi il a une emprise et par extension, également le territoire qu'il occupe. Le *yama* au contraire rassemble ce qui est hors de la porte de l'humain, dont les animaux, les esprits ainsi que les phénomènes et objets résultant du territoire. La nature englobante et anthropisée, qui est donc liée au culte shintoïque, repose sur trois piliers, dégagés par Pons. Tout d'abord, la nature est présente de facto, sans autre détermination et sans autre intermédiaire, et celle-ci s'installe comme un absolu dans un monde aux multiples phénomènes. Ensuite, le sujet n'est pas supérieur ou face à la nature comme un objet du monde. Il est intégré au sein même de cette nature afin de vivre en symbiose et de s'abstraire le moins possible du milieu. Enfin, le naturel est inhérent dans tout, il est sensible et palpable et non abstrait ou mental comme l'est la nature occidentale.³⁶ Ces trois piliers signifient que la nature ici n'est pas une idée, mais bien un espace dans lequel tout se déploie, et l'humain en fait partie intégrante. Ce qui signifie qu'il doit autant y apporter du respect que de l'équilibre. Selon ces préceptes, l'humain ne peut pas s'extraire de cette nature, elle est là sans possibilité de s'en dégager, ce qui responsabilise chaque individu quant à son rôle dans ce monde où chacun joue pour le tout. Le lieu où se déploie cette nature est abondamment représenté et notamment peint par des moines bouddhistes, souhaitant perpétuer cette idée auprès des populations laïques. La forêt fait souvent figure de lieu de référence, notamment car elle est réputée être l'habitat des esprits, élément déjà retrouvé chez les Achuar et les Melpa. Mais cette forêt est un lieu de sélection, et non d'aléatoire ou d'émergence.³⁷ Un entretien intense permet de construire cette forêt afin qu'elle corresponde à l'image mentale voulue. Une sélection d'espèces est donc effectuée. La nature comme sélection se retrouve dans tous les domaines du non-humain, ne laissant jamais le choix. Par exemple, concernant les fleurs, il n'est pas possible d'aimer les fleurs en général, mais seulement les fleurs du cerisier auquel est rattaché le sentiment de renouveau et éphémère. Le bonsaï, pratique artistique visant à façonner un arbuste à l'image voulue, est aussi l'image de l'artifice et de l'affection des Japonais pour la nature. Celle-ci est en définitive un produit esthétique poli ainsi qu'un moyen de véhiculer l'idée d'une existence primordiale par le Shintoïsme (Pons, 1993).

³⁶ Pons, P. (1993).

³⁷ Berque, A. (1980).



Fig. 22 : Image satellite, Google Earth (2024). Vue prise à proximité de Minowa, dans la préfecture de Nagano, située au centre du Japon. La séparation entre l'espace forestier et les zones cultivées est nette. Les forêts forment l'espace du sauvage, le yama. Les cultures appartiennent au monde du domestique, le sato, où règne une organisation minutieuse.

Le yama - monde de mondes

Revenons au terme *Yama*, qui désigne initialement la montagne. Celle-ci étant majoritairement couverte de forêts, le terme s'est étendu à l'environnement forestier et finalement à tout une entité non humaine.³⁸ *Yama* décrivait auparavant un lieu géographique précis, celui des cimes, puis s'est étendu afin d'englober également tout ce qui est compris dans l'espace où se trouvent ces montagnes. Les forêts en premier lieu son l'apanage de ce paysage, mais la vie sauvage ainsi que les esprits y cohabitent également et sont eux aussi intégré sous l'éponyme « *Yama* ». La montagne en tant que représentation d'un lieu sauvage est aussi issue d'un phénomène fort qui est le détournement des Japonais pour ce milieu. Certes, ses difficultés territoriales et géographiques compliquent toute appropriation de l'espace, quand bien même les techniques d'agriculture moderne les auraient contournés. Mais la culture nipponne favorise également la plaine, la rizière et la cité en tant que lieu possible de diversité³⁹ et de densification, ce qui permet, au moins mentalement, de se détourner de la montagne, malgré sa ressource sans commune mesure en territoire vierge. Il y a donc un facteur mental et social, mais aussi matériel. Seuls 28 % de ces terres sont habitable, car elles représentent une pente inférieure à 8 %. Cependant, de nombreuses ethnies locales y ont vécu, mais ont pour la plupart disparu, laissant une ethnie unique entre plaine et montagne, cas rare dans d'autres pays.⁴⁰ Notons les Matagi, qui, à l'image des Achuar, différencient leur type de vie entre le village et le lieu de chasse. Ils y utilisent un

³⁸ Descola, P. (2022).

³⁹ Ndlr, à mettre en relation au fait que l'espace de la forêt est volontairement atrophié.

⁴⁰ Inuma, J. (1980).

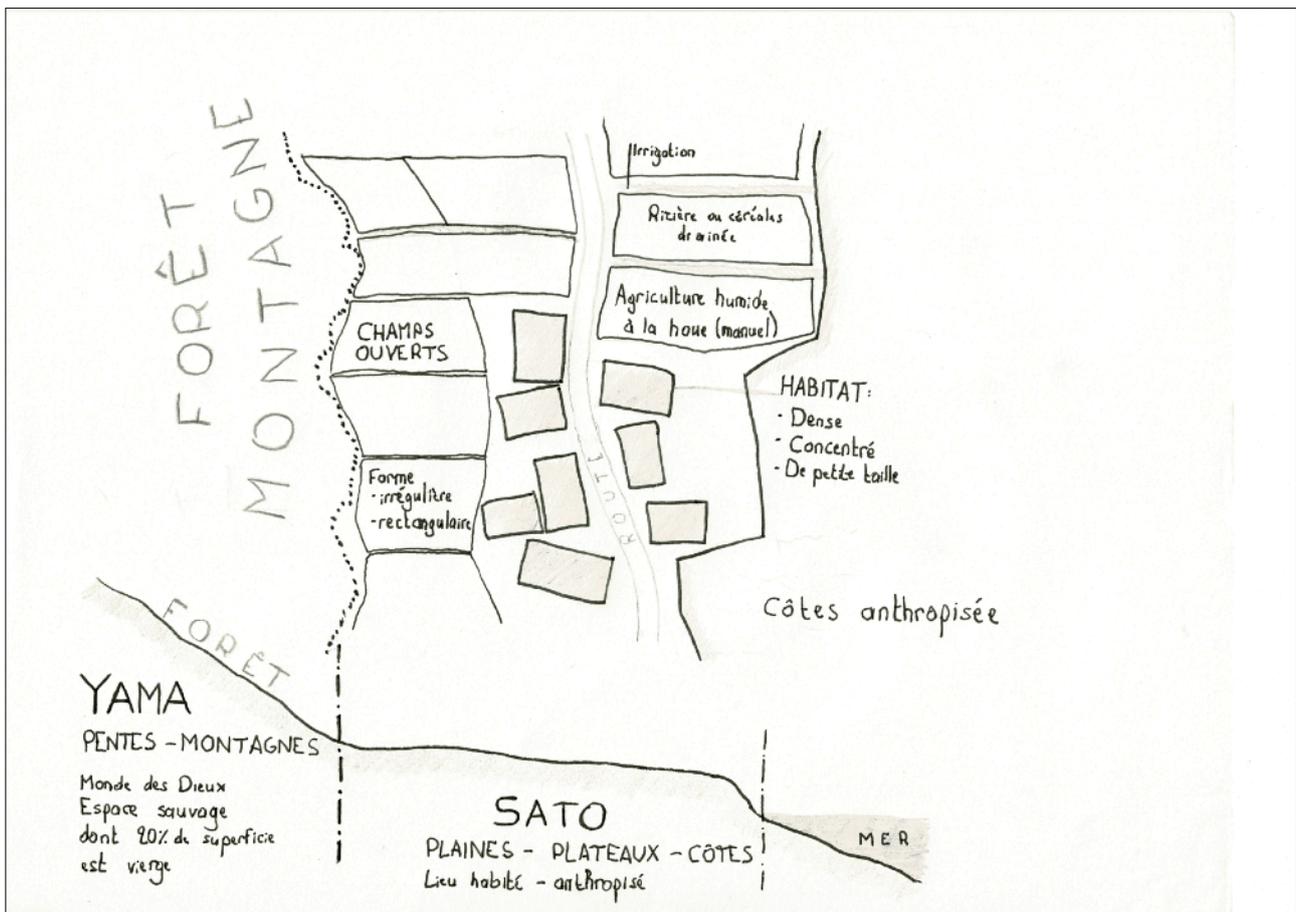


Fig. 23 : Paulus, T. (2024). Schématisation de l'occupation territoriale du Japon. La zone du yama, du sauvage, est située partout où les pentes sont abruptes. L'humain occupe les plaines et plateaux, l'espace du sato. Les cultures sont organisées en parcelles régulières et irriguées.

langage différent et n'appliquent pas le même fonctionnement relationnel. Les Shiramine, quant à eux, pratiquent le *dezukuri*, c'est-à-dire qu'ils occupent un lieu d'agriculture saisonnier, spécifique à l'été, au cœur des montagnes, et redescendent dans leur village d'hiver une fois la saison terminée. Ce mouvement n'est pas sans rappeler les mouvements des dieux évoqués par Descola (2022). Ceux-ci ont l'habitude d'habiter le *yama* et de descendre dans les plaines à intervalle régulier, en été ou en hiver en fonction de la divinité, permettant notamment le contrôle des travaux des champs. D'autres entités, comme des gardes ainsi que des esprits, habitent les montagnes et participent à la non-prédation de ce milieu par l'homme, sous peine de le punir. Cette appréhension des monts est également entretenue dans les récits, du moins jusque récemment, où les possibilités de voyages décuplées ont rendu possible des pèlerinages et des ascensions de sommets. Il n'y a pas là d'idée d'appropriation ni de supériorité à l'environnement alpestre, mais bien une idée de sublime, de contemplation, nous renvoyant à la construction de la nature. La réponse à ce sublime est touristique, et en masse, ce qui conduit à un mouvement de la ville à la montagne, le tourisme japonais étant concentré dans l'espace et dans le temps. L'urbain habite temporairement la montagne, mais ses traces sont pérennisées.⁴¹

⁴¹ Berque, A. (1980).

Le sato - l'humain déployé

Le monde opposé à celui du *yama* est le *sato*, l'espace en dehors des montagnes, donc les plaines et rivages qui ne représentent qu'une frange réduite du territoire. S'y développe le monde de l'humain dans lequel il y a également tout ce sur quoi ce dernier applique son assise. Dans ce monde règne un désordre apparent (Lebasse, 1980). Les métropoles sont en dispute avec les rizières étant donné qu'aucun des deux ne veut des territoires en pente, même légère. L'occupation du sol semble dans un désordre, mais le détail, lui, se construit par l'ordre. La volonté de densifier conduit à une surexploitation d'une frange réduite, qui devient fragilisée. Cette concentration est encore augmentée lorsque, dans la planification urbanistique, les équipements principaux doivent tous être rassemblés dans la cité mère, laissant aux villes périphériques l'habitat et les services élémentaires. Une incroyable transhumance est entretenue de cette façon avec de nombreux mouvements pendulaires entre les aires urbaines. Les axes de communication y jouent un rôle capital, en traversant les paysages efficacement. En dehors des zones construites sont présentes les parcelles agricoles, exiguës. La culture y est extensive, favorisant des techniques considérant les limites du sol et de l'homme, le rendement devant être efficace sur une superficie réduite. L'élevage n'occupe qu'une proportion très réduite de l'espace agricole, dans des zones plus sèches que là où se pratique l'agriculture en zone humide, la norme locale (Inuma, 1980). Malgré les réserves de terre représentées par les forêts, le Japon préfère ne pas s'accaparer ces espaces et dépendre d'une importation massive de sa nourriture. Reprenant un principe déjà vu chez les Melpa, la culture en jachère permet la régénération du sol, ainsi que, sur une courte période, l'occupation de celle-ci par le sauvage, la brousse. Celle-ci fait figure de prolongement de l'environnement sauvage alpin. Dans le *sato* règne donc l'occupation intensive de l'homme, laissant un désordre global où se déplacent aussi occasionnellement des entités du *yama*, comme les esprits.

Deux mondes semblant en opposition tentent de se compléter harmonieusement. Les deux mondes dialoguent, s'échangent, et travaillent en équilibre. La place de chacun étant cantonnée et maintenue telle quelle. La concentration dans le *sato* étant inversement proportionnelle à l'espace presque infini du *yama*. Ce dernier est particulièrement ouvert, mais subit une transformation grandissante. Tandis que le *sato* est transfiguré de tout temps et provoque un paysage ouvert/fermé, là où les aires urbaines et les rares élevages clôturés murent ce territoire. La symbiose appelée à être atteinte est aujourd'hui fragilisée par une présence humaine trop forte à certains endroits.

Le bocage

Le bocage est un type de paysage caractéristique du Pays de Herve et très répandu en Europe. Étant un élément essentiel de la zone de projet, il semble nécessaire de comprendre son origine ainsi que son organisation passée et actuelle. Le paysage bocager résultant de nombreuses évolutions culturelles et historiques, il existe une forte intrication entre celui-ci et les hommes autour. Il ne s'est pas développé dans des territoires au schème animiste, mais plutôt au sein du naturalisme, opposant la nature et la culture et plaçant cette première comme un objet dont l'homme peut avoir recours. Ce type de paysage diverge donc fortement des autres zones d'étude, d'abord dans la manière d'appréhender les vivants, ensuite dans sa construction territoriale. Cependant, un des intérêts de l'étude du bocage est bien là. Il s'agit d'établir un pont avec des territoires placés dans un autre ordre ontologique que celui connu dans la zone de projet (le schème naturaliste). De cette manière, il devient possible d'établir une comparaison entre des environnements a priori fort divergents. Le bocage sert donc d'élément de recherche en tant que tel de par son omniprésence dans la zone d'intérêt. Mais il sert aussi de prétexte afin d'établir un lien avec des éléments précédemment étudiés dont l'intérêt n'est plus à justifier.

L'évolution historique

Partons à présent dans un périple spatio-temporel au sein du paysage bocager et découvrons son évolution, ses variations spécifiques à certains territoires et son état de développement actuel, en terminant par l'analyse du système bocager actuel tel qu'il est observable dans le pays de Herve. Ce type de paysage, reconnaissable où que l'on soit en Europe par ses hauts arbres, est souvent perçu comme « millénaire ». En réalité il n'a cessé d'évoluer, de changer et la plupart des éléments du paysage actuel n'ont pas plus de 150 ans. Pourtant, les premières traces datent bel et bien de périodes anciennes. Durant le néolithique, notamment sur les îles britanniques ainsi qu'en Bretagne, des délimitations en pierre ont ainsi été érigées, ayant probablement pour but de protéger l'espace et de servir de défense face aux agresseurs. L'objectif était aussi d'améliorer la productivité. Celle-ci était également améliorée grâce aux fossés irriguant la parcelle. Des plantations d'arbres et d'arbustes étaient parfois plantées le long de ces fossés, à proximité des murs de pierre, ce qui a inspiré le modèle bocager à venir.⁴²

Durant l'époque romaine émerge une distinction entre l'espace du pâturage (*saltus*), l'espace de la culture (*ager*) et celui de la forêt (*ingens silva*), qui est là définie comme un espace empêchant l'expansion agricole. La « vraie forêt » était quant à elle à l'extérieur de la Rome, donc là où l'empire n'exprimait pas son pouvoir, là où le beau et l'habitable n'étaient pas. Cette distinction émergente à l'époque entre des espaces aux caractéristiques et aux usages différents va conduire petit à petit à une utilisation du territoire comme ressource, et donner naissance à une forme de bocage, comme le territoire hautement travaillé actuel.⁴³ Durant le Moyen-Âge, la distinction devient floue entre le sauvage et le domestique. La forêt devient un lieu habité, un lieu de chasse et de cueillette nécessitant son propre espace extérieur à celui de la culture. La ressource forestière est alors considérée comme illimitée, et le bois ne manque pas. À partir du 17^e siècle, cette ressource en bois commence à manquer, et débute alors une vague d'embocagement répondant à deux besoins principaux.

⁴² Bazin, P. (1994).

⁴³ Descola, P. (2022).

D'abord, la nécessité de produire du bois comme ressource en énergie et en matériaux devient prégnante. Les industries côtoient souvent les campagnes puisqu'elles se trouvent à proximité des forêts, qui commencent à se faire rares. La diminution du couvert forestier rend moins facile les pâturages libres qui y était courant, ainsi que l'affouage⁴⁴, amenant soit à des réglementations strictes, soit à la plantation de nombreuses haies palliant ce manque de bois, là où les forêts sont les plus rares.⁴⁵ Ensuite, l'intensification de l'agriculture, développée au sortir du Moyen-Âge par la stabilisation des territoires, amène à la volonté de supprimer la jachère et d'utiliser les parcelles en continuité. Naît alors l'idée de culture fourragère en rotation avec les autres cultures, permettant le pâturage des bovins et des moutons. Les haies répondent alors à ce besoin d'enclôsonner le bétail et d'éviter qu'il ne détruise les cultures avoisinantes. Les haies font figure de forêt linéaire à rotation courte, qui en plus de leur rôle drainant apporte une clôture bienvenue et une ressource demandée.

Une identité paysagère se construit petit à petit autour de cette construction structurée de haies. De nombreuses variations locales émergent en fonction des types d'essences présentes ainsi que de la fréquence et de la méthode d'entretien employée. Un caractère social fort se développe également en parallèle puisque la surveillance mutuelle de l'entretien des parcelles ainsi que de la propreté des vêtements définit un statut social rendu possible par la discrétion de la haie. À partir du 19^e siècle arrive un tournant dans l'organisation parcellaire qui, jusque là, subissait une redivision quasiment à l'infini entre chaque héritier. Les parcelles dispersées font l'objet d'un remembrement, justifiant la coupe de haies, mais épargnant l'Angleterre qui fonctionne sous un système d'héritage linéaire, sans division systématique des parcelles. Jusqu'alors étaient plantées des haies et des arbres à chaque transmission des terres, réduisant de facto la superficie de celles-ci. À la fin du 19^e siècle se crée au Danemark la nécessité de cultiver sur des plaines venteuses et d'augmenter la superficie de terre disponible. Un quadrillage d'épicéa y est planté faisant office de brise-vent. Un principe similaire a été utilisé en Italie, apportant une nouvelle fois des variantes locales au système bocager. Des plaines insalubres y ont été assainies et quadrillées de peuplier dans les années '30, mais ce paysage a été interrompu au sortir de la guerre pour faire place à un système plus rentable.⁴⁶

La période allant de 1950 à 1980 marque un tournant dans le paysage bocager, qui décline rapidement. Ce paysage confectionné par l'homme laisse place à une mécanisation de masse, nécessitant un nouveau remembrement et donc un minimum d'obstacle. Les besoins en bois sont remplacés par de nouveaux combustibles, rendant là aussi la présence des épaisses haies superflues. Rien que dans le Pays de Herve est recensée des années '50 à '90 une diminution de plus de 40 % des haies. Même si cette végétation était en excès par rapport aux besoins en biocombustible, l'excès d'arasement nuit, lui, aux parcelles, les privant des nombreux avantages d'une clôture végétale. La dimension symbolique d'un couvert végétal, déjà atteinte à l'époque romaine où est privilégié le rendement (Descola, 2022), diminue de manière substantielle lors de la dernière révolution industrielle. Le végétal n'est plus vu que comme une ressource manipulable à souhait, et dont il est possible de se débarrasser si son utilité n'est plus avérée. Ce phénomène survient donc à la fin du siècle

⁴⁴ L'affouage est une pratique ancienne de récolte libre du bois dans les forêts, principalement pour les besoins domestiques.

⁴⁵ Bazin, P. (1994).

⁴⁶ Ibid.

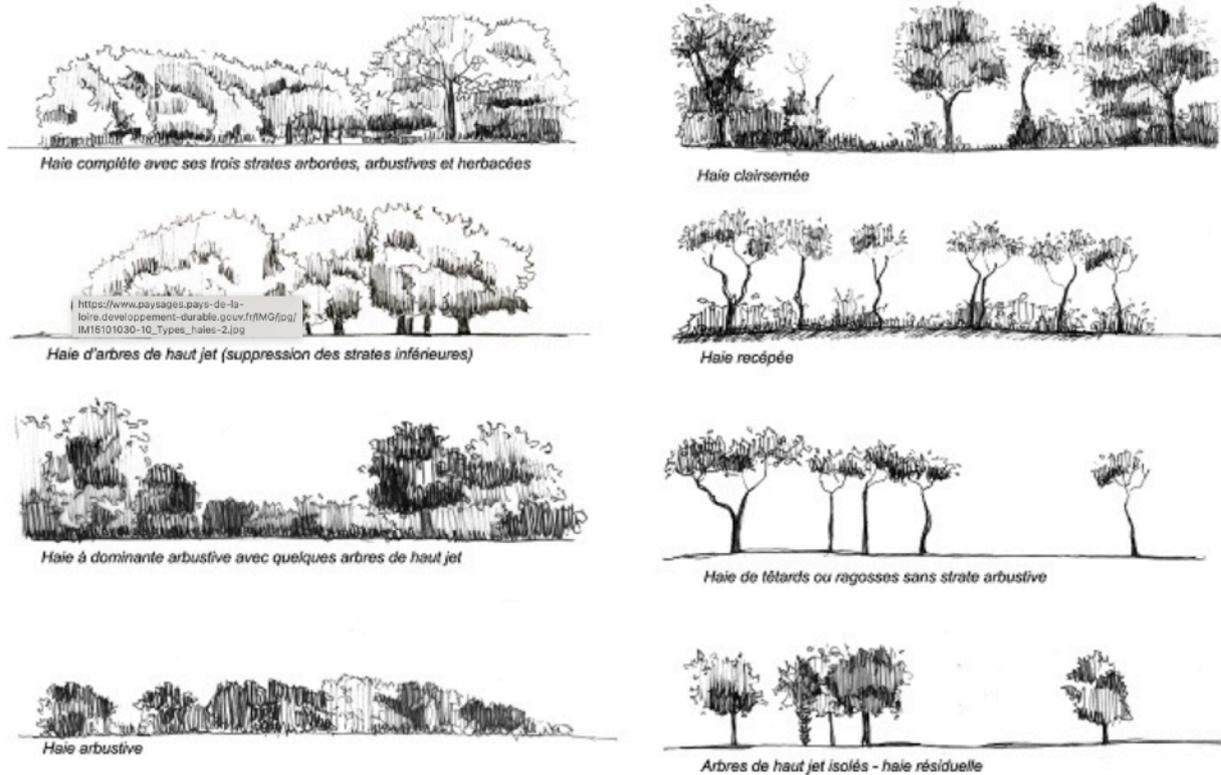


Fig. 24 : Paysage des Pays de la Loire, A. (2019b, août 7). *Typologies de haies du système bocager*. Atlas de Paysage des Pays de la Loire. <https://www.paysages.pays-de-la-loire.developpement-durable.gouv.fr/le-bocage-structure-paysagere-regionale-dominante-a282.html>

Les trois strates des haies sont visibles ici. Au premier niveau se trouve la haie arbustive (en bas) ; au second, les tiges basses ; au troisième niveau, les arbres de haut jet, fermant les perspectives paysagères.

passé, lorsque le bocage a perdu de son prestige, en même temps que l'attachement au végétal devenait bien faible.

L'organisation spatiale

Le système bocager, pouvant se résumer à une clôture des parcelles par des haies, présente en réalité une riche complexité. L'idée de base, comme expliquée, est de clôturer des espaces, afin d'éviter la fuite du bétail, ainsi que de permettre un approvisionnement en matière première, notamment en bois, ressource devenue rare. L'aubépine fait office d'essence, privilégiée, formant une clôture vive, décourageant les bêtes avec ses épines avant l'invention du fil barbelé. Un travail de plessage, technique ancienne, permettait de créer une haie dense et ferme en pliant et taillant plusieurs arbres ensemble. Les haies arrivées à maturité se composent de trois strates, basse, moyenne et haute. Les buissons occupent la partie basse, tandis que les moyennes tiges et les arbres de haut jet se déploient sur les deux niveaux supérieurs formant alors un véritable mur végétal.⁴⁷ Les essences plantées dans le pays de Herve sont notamment l'aubépine, le charme, le houx, le noisetier, le prunellier ou le sureau. Des saules taillés en têtard occupent le long des rivières tandis que les frênes, eux, sont présents sur les plateaux. Les nombreux vergers sont typiques du Pays de Herve, car ils combinent une production fruitière avec des pâturages pour les bovins. La forme de ceux-ci

⁴⁷ Paysage des Pays de la Loire (2019).

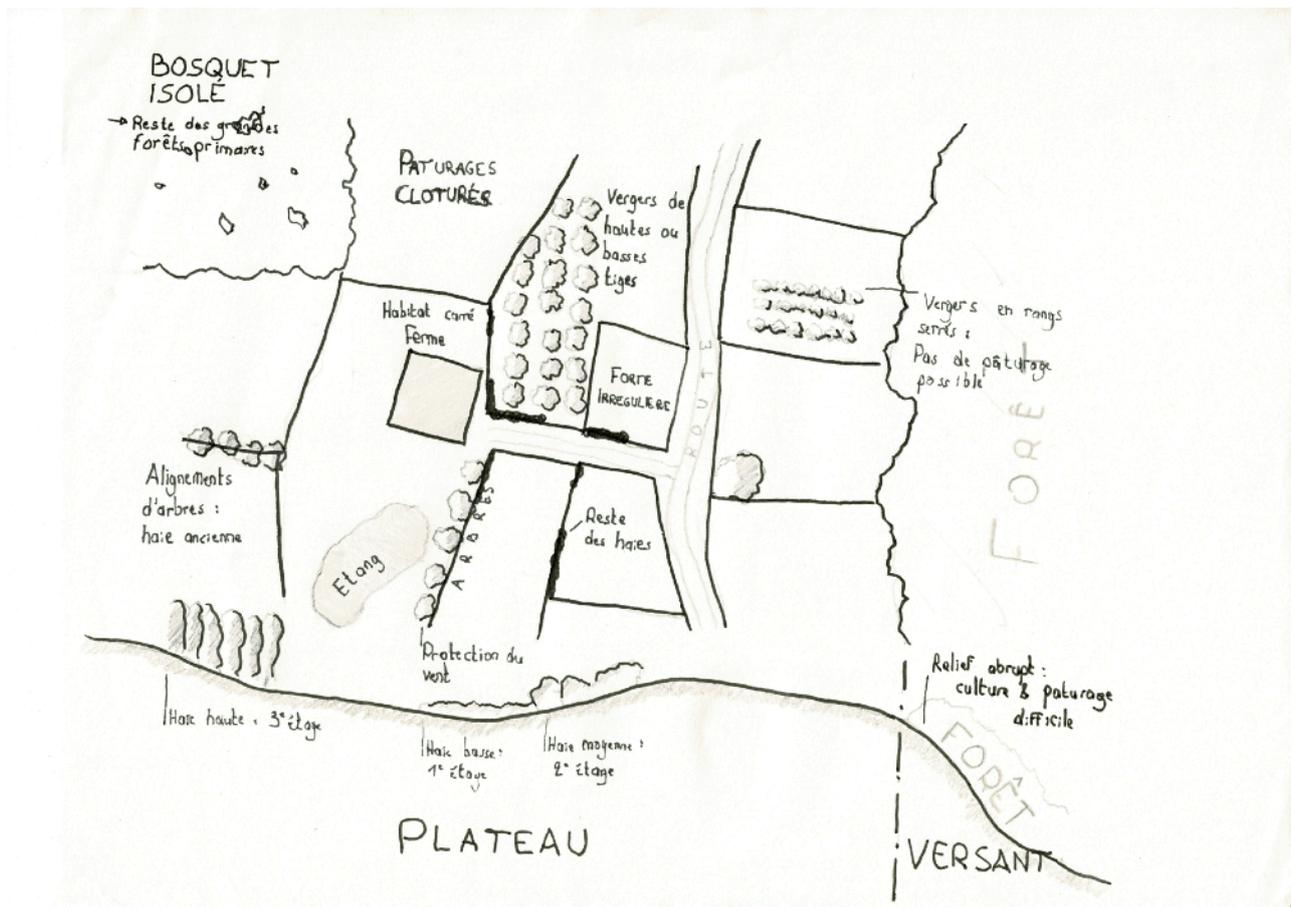


Fig. 25 : Paulus, T. (2024). *Schématisation du paysage bocager*. Le paysage bocager s'étend partout, sauf là où les pentes trop abruptes pour les pâturages laissent place à de rares forêts. Les parcelles sont clôturées par des haies. Des vergers cohabitent avec les pâturages.

a pourtant changé, suite au remplacement des tiges hautes, difficilement accessibles à la cueillette, par des tiges basses, plantées en rang serré, ne laissant plus la place pour la culture fourragère. Les nombreux arbres présents dans le paysage bocager remplissent généralement plusieurs utilités, à commencer par celle de la production de fruits comme expliquée. La coupe en têtard, courante dans beaucoup de ces paysages, permet la production de bois et produit des branches inaccessibles aux bétails. Les troncs creux souvent présents dans ce type d'arbre sont par ailleurs utilisés comme abris pour de nombreuses espèces, notamment la chouette chevêche, la mésange ainsi que la chauve-souris, ou servent de support à de nombreuses plantes, dont le lierre ou le rosier, formant alors une sorte de jardin suspendu.⁴⁸

La trame bocagère permet finalement de créer un habitat pour de nombreux vivants, et d'être une ressource précieuse pour l'humain. Ce paysage sert de lien entre des zones urbaines et rurales pour une biodiversité abondante. Il permet par ailleurs l'intégration de projets de construction ou d'aménagement dans des perspectives fermées par une végétation dense. L'identité du paysage qui émane du bocage et qui présentait de nombreuses variations locales tant à disparaître suite à la mécanisation et l'uniformisation des méthodes d'agriculture. La relation au paysage est elle orientée vers un objet hautement anthropisé et transformée, mais présentant des attraits indéniables pour la biodiversité.⁴⁹ Le

⁴⁸ Coppée, J.-L. et Noiret, C. (2008).

⁴⁹ Bazin, P. (1994).

cloisonnement des cultures n'est pas sans rappeler le système d'agriculture Melpa. En soulignant dans le cas présent l'absence de la zone dite « du sauvage », c'est-à-dire le couvert forestier permettant chez les Melpa l'équilibre entre les deux sphères du monde, les haies fermant des parcelles sont présentes dans les deux cas. La pratique d'agriculture occidentale a fortement évincé cette seconde figure, qui était présente sous la forme de forêts, et c'est notamment suite à cette coupe qu'est dû le bocage, permettant un rééquilibrage relatif des ressources en bois. L'idée de sauvage, contenue dans celle de nature, qui a été placée à l'extérieur de l'empire à l'époque romaine, réapparaît vers la fin du XIXe siècle. D'après Descola (2022), le romantisme émergent invente le goût, la nature qui était jusqu'alors douce et belle devient sauvage et sublime. Ailleurs, ce monde sauvage prend la forme de parcs nationaux, alors qu'est créé le Yellowstone, comme une grandiose mise en scène de l'œuvre divine. Autour de Pays de Herve cependant, la forêt présente est considérée comme une industrie et l'espace du *wilderness* devient alors le bocage. L'idée de la nature y transparait donc, motivant sa concertation actuelle, et faisant ressortir ces nombreux bénéfices évoqués pour son milieu et pour l'activité agricole.

Fig. 25 à 28 : Pauls, T. (2024). Photo prise en bordure de Welkenraedt.



Fig. 26 : Les arbres sont généralement taillés en têtard, formant une boule au sommet du tronc, sur lequel poussent de nombreuses fines blanches.



Fig. 27 : Quelques haies et arbres isolés restent au milieu du paysage. Les perceptions sont dégagées.



Fig. 28 : Les hautes tiges sont plantées autour des parcelles pour les protéger du vent.



Fig. 29 : Les haies coupées laissent des grandes parcelles ouvertes.

2.3.2 Le territoire comme source de relations

Après avoir décrit quelques exemples de territoires aux caractéristiques animistes, attardons-nous sur la manière dont l'animisme construit « ses » territoires. Pour ce faire, expliquons d'abord brièvement pourquoi nous pouvons comparer ces territoires entre eux, avant d'en dégager des éléments spatiaux significatifs. Nous terminerons par la description d'un concept émergent faisant office de synthèse quant à cette spatialité explorée.

L'animisme se retrouve dans de nombreuses sociétés et sous des formes variées. Chacune de ces sociétés a en effet adapté cette « croyance » à ses spécificités propres, à sa culture ainsi qu'à son territoire. Ces derniers varient fondamentalement d'une société à l'autre, mais, comme évoqué, ils sont unis par l'animisme. Un point commun notable réunit donc ces territoires. L'analyse proposée dans ce travail s'est concentrée sur les Achuar d'Amérique du Sud, les Melpa d'Océanie ainsi que sur le Japon d'Asie de l'Est. Le système/paysage bocager s'ajoute à cette séquence, qui, n'étant pas issu d'une société animiste, ne partage pas un système de pensée commun avec les autres territoires, mais permet une comparaison de ces derniers avec les territoires occidentaux.⁵⁰ Le système bocager crée un pont entre des territoires animistes et d'autres naturalistes, là où l'on distingue l'homme de la nature. Les sociétés animistes accordent une grande place aux vivants ainsi qu'à toutes les entités occupant leur territoire (Descola, 2022). Celui-ci n'est pas considéré comme un élément « réducteur » comme dans la culture occidentale. Au contraire, il y a dans chacun des peuples étudiés une lecture épaisse du territoire ainsi que des vivants. L'espace où vivent les humains n'est pas seulement une zone géographique, un sol, un assemblage de paysages. Au sein de la pensée animiste, cet espace devient plutôt l'endroit où se déploient les vivants. En plus des vivants, les interactions, fluctuations et intrications entre les entités sont pensées, et décrites, afin de donner une épaisseur à la lecture du territoire, lecture qui permet aux habitants d'atteindre une relation d'équilibre avec leur milieu de vie. L'équilibre permet également, en contrepartie, une meilleure perception des entités vivantes. La relation est donc réciproque entre une lecture épaissie qui permet l'équilibre et l'équilibre souhaité qui augmente la perception du non-humain.

Pour autant, il n'y a pas d'immuabilité dans cet état d'équilibre, car l'activité humaine, tantôt construit la relation, tantôt, la détruit également. Deux facettes d'une même réalité émergent alors. L'équilibre se trouve sur un côté, image d'une relation « profonde ». Sur l'autre côté se trouve le déséquilibre, issu lui aussi de cette pensée animiste, mais illustrant un désordre, une altération. Le territoire serait soumis aux deux phénomènes, qui sont parfois liés à des réalités connexes. Citons notamment la densité de population ou le climat qui font partie de ces éléments externes influant sur l'équilibre ainsi que sur le déséquilibre. L'animisme nécessite de construire un ensemble de relations avec les autres vivants, qui sont au centre de la pensée. Ce besoin justifie la volonté d'équilibre, qui peut mener à un état de déséquilibre, les deux n'étant chacun que le reflet d'une réalité opposée. Cette idée de relation ne correspond pas uniquement à une considération de l'existence de l'autre, ni même à un contact. Il s'agit au contraire d'une entrée en profondeur dans ce qui s'avère être un lien social (au sens large) complexe et complet.

Au-delà de ces deux faces d'équilibre et de déséquilibre se profile un mouvement qui répond aux fluctuations temporelles d'un état vers l'autre. Le mouvement devient alors un

⁵⁰ Descola, P. (2022). Dans son ouvrage, *Par delà nature et culture*, Philippe Descola décrit les territoires occidentaux, dont le bocage (encore émergent) comme ayant débouché sur le schème analogique au fil de l'histoire.

nouvel état d'équilibre, toujours stable, mais mobile, en brassant un spectre plus large. Au cœur de ce spectre émane alors le tiers lieu. Il s'agit là d'un état, ni complètement d'équilibre, ni complètement de déséquilibre, mais de fluctuations. Chacune de ces faces trouve son origine ainsi que sa résonance dans les applications spatiales des sociétés. Le territoire est le terreau de l'équilibre, du déséquilibre, du mouvement ainsi que du tiers lieu. Tous les quatre sont censés promouvoir la lecture épaissie des vivants, le territoire comme relief de vies. L'équilibre et le tiers lieu, intrinsèquement liés, font l'objet d'une analyse approfondie, tandis que le déséquilibre et le mouvement sont expliqués succinctement afin d'accompagner les deux concepts principaux.

Avant toute chose, pour qu'il y ait relation d'équilibre, de déséquilibre ou de mouvement, il est nécessaire d'avoir un minimum de deux entités. Chez les Achuar, comme nous l'avons analysé, ces deux entités vont respectivement être le monde des humains et le monde du non-humain. Chez les Japonais (shintoïste), il s'agit plutôt du *yama* et du *sato*, respectivement le monde « naturel », sauvage et le monde habité, anthropisés, sur lequel l'humain pose son action. Les Melpa, quant à eux, distinguent le sauvage et le domestique, à savoir le *rømi* et le *mbo*, deux mondes dissemblables constituant ces deux entités.⁵¹ Nous pouvons le constater, les deux entités propres à chaque civilisation ne sont pas identiques, mais sont suffisamment semblables afin de les rassembler dans nos deux sphères, nommées entités.

L'équilibre

L'équilibre est une position stable d'un système obtenue par l'égalité de deux forces, de deux poids qui s'opposent.

Dans l'équilibre, deux entités se répondent. Elle dialogue sur un même plan, il n'y a pas de prédominance d'une sur l'autre. Les deux composantes doivent se stabiliser lorsqu'elles sont mises en relation. L'équilibre peut être défini comme étant un état stable dans lequel une relation est établie entre deux termes égaux. In fine, dans le cas présent, l'objectif de l'équilibre est d'assurer la pérennité de l'habitat. Afin d'atteindre cet objectif, les termes doivent dialoguer. Cependant, ce dialogue ne peut pas privilégier l'une ou l'autre part. Dans certaines croyances, l'équilibre de l'autre est essentiel afin de garantir ses propres conditions de vie, de ne pas voir son habitat atteint ou subir les défaveurs des esprits notamment. Le dialogue doit donc s'établir à égalité entre les différentes entités.⁵²

Prenons l'exemple des Melpa. Ceux-ci ont bien saisi l'importance de cet équilibre dans leurs dialogues aux vivants, bien visibles dans la construction de leur milieu de vie. L'espace domestique est dédié à l'humain. L'espace sauvage quant à lui est dédié à tout ce qui n'est pas humain, y compris les esprits. L'être humain ne peut empiéter ni vouloir transformer l'espace sauvage. À une échelle réduite, cette distinction entre le sauvage et ce qui ne l'est pas se répercute aussi sur chaque individu vivant. Chacune des plantes ou chacun des animaux répond à une entité, soit le *mbo* (sous l'emprise de l'homme, le domestique), soit le *rømi* (sous un état sauvage) (M. Strathern, 1980). Les Melpa suivent là un état d'équilibre rigoureux dans lequel chaque individu joue son rôle et permet un équilibre global. La position tant en termes d'entité générale que de position sur le territoire y contribue également puisqu'un être du *mbo* ne peut pas prendre possession d'un espace du *rømi*.

⁵¹ Descola, P. (2022).

⁵² Ibid.

L'équilibre joue donc ici sur plusieurs échelles, et permet la stabilité de l'habitat Melpa. Lebasse développe également le concept d'équilibre au sein de la description du paysage japonais. L'ensemble semble en désordre, mais chaque élément et détail répond à des règles qui le place dans une harmonie précise.⁵³ Le détail contient l'ordre, la constance. Le jardin Achuar, qui ne se distingue pas de la forêt primaire, forme un désordre apparent au sein duquel une organisation très stricte régit. Les relations entre plantes, esprits, hommes et animaux, à la base du schème, dictent l'occupation de l'espace. Une construction minutieuse du jardin lui confère un équilibre en lui-même ainsi qu'un équilibre au sein d'un grand tout. Ce grand tout au sein duquel se situe le jardin constitue tant le forêt amazonien dans son ensemble que l'ordre cosmologique Achuar (Descola, 2022).

L'équilibre qui ressort de la construction territoriale de ces sociétés se déploie à plusieurs échelles. L'être vivant, plante, animal, esprit se place en équilibre dans un ensemble de relations formant une harmonie globale. L'équilibre n'a pas d'échelle, mais couvre tant l'individu que le système dans son ensemble. Même dans le ciel, les mouvements célestes observés semblent eux aussi en équilibre. Puisqu'ils répondent à des cycles réguliers et précis, il semble y avoir une régularité d'une grande stabilité. Cet ordre visible dans le ciel corrobore l'idée d'équilibre qui émane des territoires et la développe à une échelle nouvelle, celle de la Voie lactée, échelle bien supérieure à celle des relations interindividus évoquées. Descola explique que les Achuar se basent sur un ordre cosmique dans lequel tout serait en équilibre et en relation. Cette supra-échelle illustrée par la route céleste abonde dans ce sens, en confirmant cet ordre cosmique suggéré.

Dans cette relation, chacun y trouve une place déterminée. Celle-ci est laissée libre par l'autre. L'homme occupe un espace précis et n'empiète pas sur une zone qui n'est pas la sienne, là où dans la pensée naturaliste, l'humain occupe l'espace qui lui convient. Une explication du pourcentage élevé de territoire laissé vierge au Japon, qui est, faut-il le rappeler, une des péninsules les plus peuplées au monde, émerge justement de l'espace laissé libre pour l'autre, destiné à l'espace sauvage.⁵⁴ L'étude territoriale nous apprend cependant qu'une division équilibrée permet d'atteindre l'harmonie. Dans celle-ci, chaque partie dispose de l'espace qui lui est nécessaire, indépendamment donc d'une division en parts égales. La considération, le dialogue et la relation avec l'autre sont des éléments qui vont permettre cette « répartition » du territoire. Dans le culte shintoïque, cet élément semble avoir été pris en compte, chacun disposant de l'espace qui lui est nécessaire, sans entrer dans une répartition à parts égales de facto. Chez les Melpa, les pentes abruptes ainsi que les zones difficilement cultivables sont rassemblées sous le territoire des esprits, du sauvage. Chez nous, cela pourrait se traduire par un espace dédié à l'eau. Il est généralement considéré dans le schème naturaliste qu'une rivière n'existe que par son lit mineur, c'est-à-dire l'espace minimal dédié à l'écoulement de l'eau. En transposant l'équilibre à la rivière en Occident, on lui accorde en sus son lit majeur ainsi qu'un espace supplémentaire où les crues apparaissent occasionnellement. De cette façon, l'espace dédié à cette entité non-humaine, qui n'est représentée physiquement que par l'écoulement de l'eau, est beaucoup plus large que l'étendue qui lui est allouée actuellement en occident. La largeur maximale que prend la rivière de façon périodique, suite à la fonte des neiges notamment (le lit majeur), ainsi qu'une zone de crue éventuelle, permet à la rivière d'obtenir l'espace dont elle a réellement besoin. Celle-ci entrerait alors dans une relation plus équilibrée avec l'humain. Dans ce sens, l'équilibre ne serait donc pas un partage, mais plutôt un dialogue entre les termes, termes qui

⁵³ Lebasse, J. (1980).

⁵⁴ Pons, P. (1993).

se matérialisent dans l'espace par des environnements distincts permettant à chacun d'assurer sa pérennité.

Entre les deux...

Le mouvement ainsi que le déséquilibre, tout deux complète l'équilibre et le tiers lieu. Le mouvement suit l'évolution temporelle de l'équilibre. Une explication de celui-ci peut être fournie par Fred Bernard dans *La vie secrète des Arbres*. Il y relate l'existence d'une vie très complexe à l'intérieur de cet organisme vivant. Durant sa vie un arbre va accueillir des milliers d'individus issus de dizaines d'espèces différentes. Lorsqu'il va mourir, à cause notamment de certaines de ces espèces, il va à nouveau être un précieux refuge pour d'autres petits mammifères ou insectes. Les vivants occupant le végétal pendant qu'il se meurt vont accélérer sa dégradation, et le précipiter dans un nouveau cycle. Le bois mort va servir d'abri pour d'autres espèces encore. En somme, tout au long de sa vie, l'arbre va accueillir une multitude de vivants, mais différant fort en fonction de ses étapes de vie. Dans l'ensemble, un équilibre apparaît puisque les vivants y sont toujours présents. Mais dans le détail, il s'agit plutôt d'un mouvement entre plusieurs équilibres.⁵⁵ Chaque phase, sa croissance jeune, sa maturité, son agonie et sa mort, constitue chacune un équilibre en tant que tel où la vie est foisonnante. De nombreuses transitions se créent entre ces états, tous différents, mais partageant les mêmes principes. Dans un domaine tout différent, nous constatons les mêmes mouvements et étapes dans le sujet qui nous intéresse, la construction du territoire en animiste.

Le territoire est un lieu en mouvement, et la relation au territoire, celle qui lie l'homme aux vivants, est également un espace de fluctuations. Comme nous avons déjà pu le constater, les altérités temporelles modifient l'espace. L'eau, le vent, la végétation et les vivants (dont l'homme, en majeure partie dans notre époque contemporaine) travaillent, construisent et redéfinissent leur biome. Gilles Clément rassemble d'une certaine façon cette capacité de mouvement territorial et sémantique sous un même objet : le jardin en mouvement. Le mouvement est inhérent dans toute chose, sous la forme d'un changement positif. Le laisser faire permet le surgissement. Le mouvement s'entretient lui-même et permet d'atteindre un nouvel état « d'équilibre », celui-là évolutif et non plus fixe.⁵⁶ Revenons un instant chez les Achuar qui entretiennent leurs liens au territoire en acceptant ses évolutions. En quelque sorte, ils cohabitent avec différentes dimensions temporelles. Ce « jeu » est perceptible dans l'utilisation du jardin, qui varie en fonction de l'âge de celui-ci. En fonction des variations saisonnières, des évolutions climatiques ou des fluctuations en ressources nourricières, les Achuar n'interagissent pas de la même façon avec leurs jardins. Au début, un entretien régulier s'effectue afin d'assurer sa fertilité. Par la suite, l'entretien se désintensifie suivant la croissance des plantes. La forêt en devenir va prendre un aspect sauvage alors qu'elle est issue d'une volonté forte de la part de l'homme. Mais son travail du territoire, lui, est mobile puisqu'il suit les fluctuations des éléments. La connaissance fine de ces éléments, dont fait partie la fertilité des sols, conduit les populations Achuar à mesurer leurs actions. Le but n'est pas, comme nous avons pu l'observer dans l'analyse du jardin, d'assurer le meilleur rendement possible, mais bien de garantir la présence de celui-ci au sein d'un équilibre mobile entre l'homme et son environnement. L'équilibre évoqué précédemment est fixe, il n'évolue pas dans le temps. Le mouvement lui permet d'être en mouvement,

⁵⁵ Bernard, F. (2023).

⁵⁶ Clément, G. (2008).

d'évoluer. Le mouvement est l'espace sémantique dans lequel se déploie le déplacement entre équilibre et déséquilibre. L'émergence se crée, se déplace et se stabilise.

Le déséquilibre est une situation dans laquelle la relation d'équilibre n'existe pas, où la symbiose n'est pas présente avec les autres entités du monde. C'est le cas notamment chez les Japonais qui exploite leur territoire et le transforme de manière radicale. Le territoire ainsi défiguré a un impact négatif évident sur les vivants. L'humain subit les conséquences de catastrophes naturelles. Tandis que les autres entités, les animaux notamment, voient leur lieu de vie réduit et occupé par les humains.⁵⁷ Leurs conditions de vie sont donc menacées. Le déséquilibre peut prendre plusieurs formes, mais il résulte généralement d'un équilibre brisé. C'est autour de ces deux lieux, l'équilibre et le déséquilibre que se construit le mouvement.



Fig. 30 : Clément, G. (2020, avril 16). *Le jardin de résistance de Gilles Clément*. <https://www.botanique-jardins-paysages.com/le-grand-pelerinage/>

Le jardin en mouvement accorde le laissé faire et l'émergence au paysage. La végétation est en dialogue avec l'humain, elle a de l'espace pour se développer librement, sans entretien à certains endroits.

Le tiers lieu

Dans un large espace figurent des lieux. Ces lieux, qui semblaient auparavant fixes, apparaissent actuellement comme mobiles. Figures de référence, ils semblent seuls, esseulés, perdus dans un espace infini des possibles, et des impossibles. Pourtant, là, se trouve autre chose. Un autre chose bien large, occupant chaque interstice laissé, nonchalamment, par ces deux lieux. Le premier lieu, se fixant un cadre trop rigide, s'est refusé d'occuper tout ce qui lui était extérieur. L'équilibre premier ne se fie qu'à ce qu'il connaît déjà, s'interdisant un extérieur. Le second, trop pressé de tout savoir, de tout voir, se

⁵⁷ Pons, P. (1993).

pensant en noir, oublie vite, délaissant le déjà connu. L'abandon, il le suit à la trace, semant sur son passage une série, très grande celle-là, de lieux délaissés. Le déséquilibre souhaitait tout, mais ses poches trop vite remplies, trouées de toute part, ne gardent pourtant que peu. Tous ces lieux d'abandons, d'oublis, de refus, d'interstices ou d'errances se rassemblent alors. Décidant de faire force ensembles, ils créent une bannière commune. Nos lieux rassemblés se mettent à écrire, souhaitant trouver un nom pour cette bannière. Il leur faut un nom, alors, en grand, en lettre capitale, ils l'écrivent. Lettres après lettres se dessine un titre : TIERS LIEU. Sous-titre non écrit par nos lieux : « *Ici se rassemblent tous les laissés pour compte, ici vit le mouvement, l'émerveillement* ».

Nous l'avons compris, dans notre espace sémantique aux deux pôles qui semblaient fixes et qui semblaient faire figure de référence immuable, se révèle un monde. Monde d'inoccupé, le tiers lieu est tout ce qui n'est pas autre. Tout ce qui n'est pas déjà équilibre, déjà déséquilibre, déjà trop tard. En effet, si l'équilibre se présente comme l'ambition d'un animisme pur et si le déséquilibre arrive là où l'on diverge de ce but, le mouvement crée l'espace de cette transition. Mais s'il y a un espace, alors il y a des interstices, des ailleurs encore non convoités par nos deux pôles. Gilles Clément parle lui plutôt de tiers paysage.⁵⁸ Le tiers paysage est un espace émergeant issu de délaissés, de zones inoccupées par l'activité humaine. L'anthropisation planétaire croissante favorise l'émergence de délaissés. Ces délaissés sont parfois connectés, parfois fragmentés, mais forment un grand tout où s'épanouit une évolution libre. Le tiers paysage est un ensemble de lieux parsemant nos territoires connus, par exemple des bordures d'axes de communication, des champs laissés à l'abandon, des friches... Le tiers lieu, dans notre cas, est un espace mental occupant les interstices laissés entre deux types de relations. N'oublions pas que l'équilibre et le déséquilibre décrivent bien deux types de relations entre l'humain et le non-humain, deux entités. Le tiers lieu occupe donc l'ensemble des possibles entre ces deux relations, clivées. Il est l'image du tiers paysage dans un ordre mental d'évaluation des relations. Là où, d'après Clément, le tiers paysage est un réservoir du futur biologique planétaire, contenant toutes les configurations biologiques, des vivants possibles, le tiers lieu quant à lui contient les possibles relationnels liés à ces mêmes vivants. Il agit en résonance en tant qu'espace de réflexion vis-à-vis de l'espace physique qu'est le tiers paysage. La mobilité y est inhérente : un tiers paysage se meut, évolue vers un climax des vivants avant de redescendre vers un état temporaire de stabilité. Une forêt, avant de l'être, est d'abord une friche jeune, à la diversité moyenne puis une friche armée, à la diversité spécifique abondante (F. Bernard, 2023). La mobilité de la vie est contenue dans le tiers paysage. Le tiers lieu suit alors la mobilité des relations aux vivants, la contient et la favorise. Le mouvement, expliqué plus avant, est donc compris dans le tiers lieu et est l'espace qui rend possible le tiers lieu.

Les Achuar adoptent une relation de dialogue avec le territoire, considérant l'ensemble des vivants. L'équilibre qu'ils poursuivent n'est pas rigide, mais accepte la possibilité de mouvement, d'aléatoire et d'imprévu qui peut venir des éléments. Ainsi, comme dans le tiers paysage où la vie du lieu suit son cours, les Achuar laissent une grande majorité du temps l'espace autour de leur habitat libre de toute action et d'évolution, favorisant le surgissement (P. Descola, 2022). Les Japonais quant à eux souhaitent avoir un contrôle réglé sur le sauvage. Ce contrôle débute déjà dans leur conception de la nature qui est culturelle. Le terme « nature » se réfère à un environnement magnifié et imaginé, construit dans l'esprit de chacun. Cette construction ontologique se déporte dans le sauvage qui doit correspondre à cette idée. Le surgissement ou le laisser-faire y est donc observé et contrôlé. Depuis la prise

⁵⁸ Clément, G. (2004).



Fig. 31 : Clément, G. (1995). Ile Derborence au milieu du parc Matisse (Lille, Fr.). <https://www.caue-nord.com/fr/portail/41/observatoire/74433/ile-derborence.html>

L'île Derborence, conçue par Clément, matérialise le concept de « Tiers Paysage », élaboré par l'architecte du même nom. Une zone est laissée, se positionnant en complémentarité du paysage humain et permettant l'émergence d'un équilibre avec l'humain.

de conscience des graves conséquences dues à l'industrialisation massive, de nombreuses mesures de protection de l'environnement et de restauration de la biodiversité ont été prises. Ces mesures ont pour effet majeur la création de réserves (P. Pons, 1993) qui sont assorties de protections, surveillances et sanctions (G. Clément 2004) limitant l'aspect sauvage puisque plaçant sous cloche des lieux précis. L'émergence d'un tiers paysage, et donc d'un tiers lieu ne semble donc pas aisée au Japon, ce qui est corroboré par un aspect souligné par Gilles Clément, par le fait que le tiers paysage est directement lié à la démographie d'un lieu. Celle du Japon étant particulièrement élevée, elle limite de facto la propension d'émergence d'éléments et de diversités, donc de création de tiers paysages. Clément propose une illustration concrète du tiers lieu au travers de ces projets. En effet, l'île Derborence dans le parc Matisse dessiné par Gilles Clément et réalisé en 1995 à Lille propose une relation inédite aux vivants en tant que réalisation du tiers paysage. Cette butte dont les côtés sont emmurés est un espace de quiétude laissant libre cours à l'émergence d'une biodiversité spontanée. Aucune intervention humaine n'y est possible puisqu'aucun homme ne peut y accéder. L'auteur de cette réalisation évoquait même que pour l'inauguration, les personnalités publiques ont pu observer l'île depuis une plateforme élevée dans les airs.⁵⁹ Un point de vue unique auquel seuls ces privilégiés ont pu accéder. La relation ici, à l'image de l'endroit, n'est ni en équilibre, ni en déséquilibre, mais simplement sous la forme d'un tiers lieu. Le libre cours est laissé à une des parties, suscitant la création de la biodiversité par elle-même. Ce lieu de création d'un tiers paysage s'adresse aux possibles démultipliés, ouverts à l'infini.

⁵⁹ Clément, G. (2024, juin 21). Interview personnelle de Gilles Clément.

Résonnant avec le tiers paysage dans le domaine des relations aux paysages, le tiers lieu se découvre par lui-même. Plus qu'un espace de l'actuel, il devient un espace du possible, possible qui est déjà là et possible encore à venir. Le tiers lieu est finalement ce qui remplit l'espace infini du mouvement, il est tout ce qui n'est ni l'équilibre ni le déséquilibre. Sa présence, plus que les deux autres, nécessite un lien profond avec l'ensemble des éléments, l'humain n'en étant qu'un parmi d'autres. Une prise de conscience permet au tiers lieu d'exister⁶⁰, de vivre « hors de » exactement. Il est le lieu de diversité, d'un laisser-faire conscient et bienveillant, mais aussi de tous les autres possibles différents de nos deux « pôles ». Le tiers lieu et les espaces « en transition » comme occasion de rétablir un équilibre en mouvement.

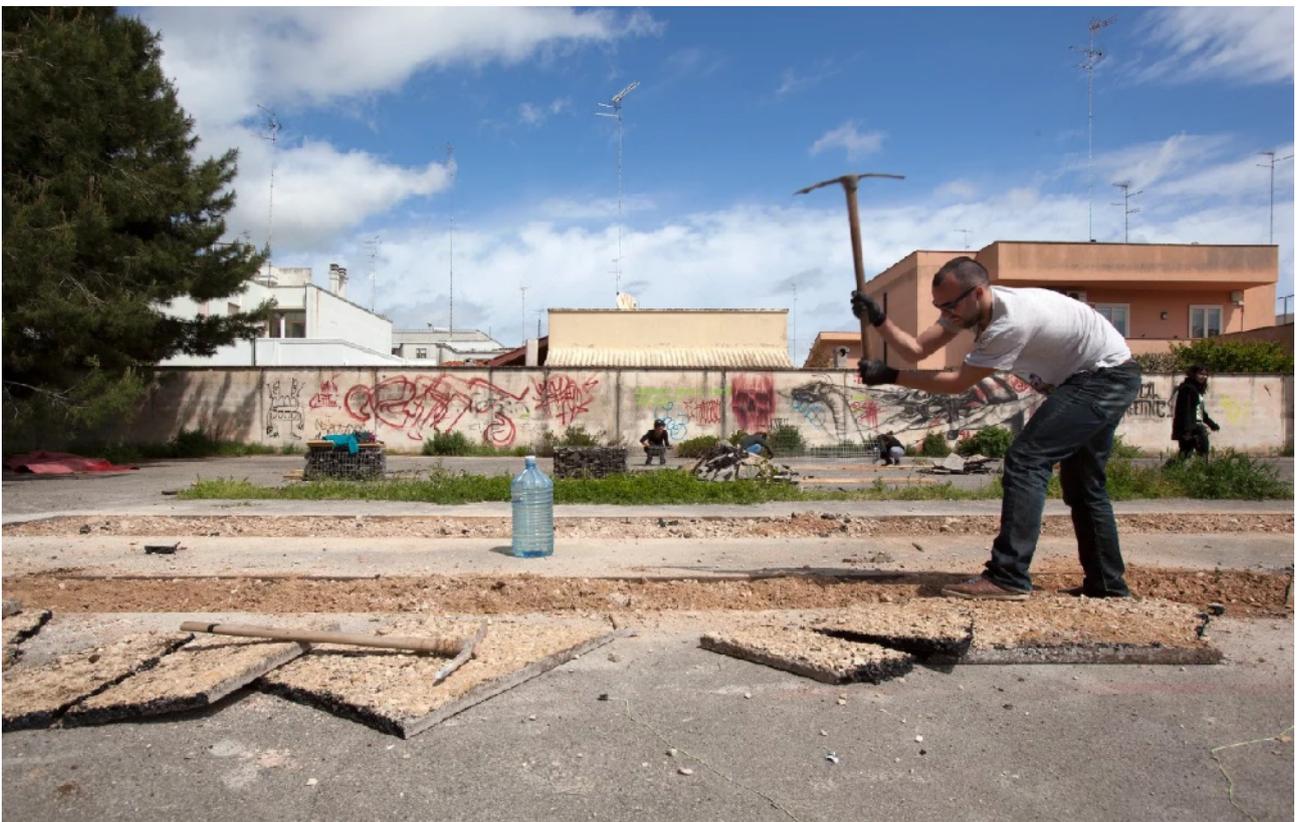


Fig. 32 : Clément, G. & Bee, M. (2013-2014). *Manifatture KNOS Lecce*. <https://www.coloco.org/projets/asfalto-mon-amour/>
Le tiers lieu nécessite parfois des actions radicale, comme ici à la Manufacture Knos à Lecce dans un projet porté par Gilles Clément et Michele Bel, consistant en exploré et envisager l'émergence d'un tiers lieu.

⁶⁰ Exister : étymologiquement signifie vivre hors de (ex-ister).

La lecture spatiale

Le territoire comme enchevêtrement de vivants, de liens, de connexions, rendus invisibles par notre prédation, éclate dans une lecture composée. Des pôles s'affichent comme lieux, états de référence pour un type de relation usuel. Entre ces pôles, immobiles, grouillent un monde de possibles. Nos deux pôles pourtant sont perdus. On ne sait pas où ils se trouvent puisque, dans notre espace infini, il n'y a ni référentiel ni mesure permettant de positionner géographiquement les objets. L'équilibre se trouve donc à un endroit, et le déséquilibre à un endroit différent, forcément. Le premier état porte l'idée de relation équitable entre les deux entités, deux entités qui sont, souvenons-nous-en, l'espace des humains et l'espace des non-humains, entités recouvrant toutes les variations possibles dans les multiples sociétés existantes. Le déséquilibre quant à lui se place en miroir à l'équilibre. Il illustre une entité supérieure, se plaçant en vis-à-vis d'une entité faible ou inexistante. L'harmonie n'y est pas. Elle y reste, au mieux, un objectif, au pire, est absente des esprits. Cet espace, encore restreint, créé par nos deux lieux, occupe le mouvement. Il agit comme l'espace en tant que tel et le moteur de cet espace permettant l'élaboration de tous les stades d'équilibre ou de déséquilibre possibles. Le tiers lieu finalement élargit cet espace à l'infini en rassemblant tout ce qui n'existe pas dans nos deux lieux de départ. Image du tiers paysage, il est l'endroit qui rend possible toute relation entre les entités et à l'intérieur de celles-ci. Ces quatre lieux ne sont possibles que grâce à la lecture épaisse des entités. Mais elle renforce cette lecture également. En effet, il n'y a point d'équilibre sans connaître l'autre, point de déséquilibre sans connaissance erronée ou réduite de l'autre, point de mouvement sans volonté de connaître l'autre, et encore moins point de tiers lieu sans laisser agir de l'autre. Ce dernier aspect demande aussi de le connaître finement afin de le laisser agir en connaissance de cause, sans opérer de nouveaux déséquilibres.

L'analyse des modes de relation présents dans un territoire animiste fait ressortir la possibilité d'autres éléments à venir, compris dans le tiers lieu. Dans l'architecture, cela signifierait qu'il ne pourrait y avoir de projet sans une fine connaissance de l'ensemble des acteurs avoisinant le projet. Nos deux entités doivent alors être intégralement intégrées dans le processus réflexif préalable au projet. Ce dernier ne s'établit plus sur un sol ayant sa propre topographie sous un biome climatique précis, mais vide de toute vie. Il se déploie à présent au cœur d'un écosystème, dans lequel il ne doit pas tant bien que mal tenter de s'imbriquer, mais au cœur duquel il doit plutôt tenter de le renforcer. Nous observons alors la nécessité d'intégrer les vivants, qui permettra d'entrer dans ce mouvement d'équilibre, mouvement de relations. Là où le déséquilibre annihile la diversité en la polarisant ou pire encore en la rendant égocentrique, sans autre pôle que lui-même, l'émergence d'inattendu favorisant la diversité doit devenir l'enjeu, permis par cette connaissance des entités. S'ouvre alors un monde de modes de relations au sein du tiers lieu, lieu où le territoire est plus qu'un sol, mais, comme le propose Bruno Latour, devient Gaïa, lieu conscient des multiples vivants (B. Latour, 2021).

Acte 3
**Le bassin versant de la Vesdre .
Un projet de coexistence**

3.1. Bassin versant de la Vesdre : en quoi les inondations provoquent-elles le projet ?

Lors de nos découvertes, nous avons dégagé une série de concepts vis-à-vis du type de relations entretenues entre l'humain et le non-humain, entre l'habitant et son environnement. Il est temps à présent de nous plonger dans un cas d'étude. Nous sommes devant le bassin de la Vesdre, lieu d'histoire et condition de projet. À l'intérieur de ce bassin versant, nous commençons par observer une portion de territoire, le transect partant de Welkenraedt et allant jusqu'au plateau des Hautes Fagnes en passant par Eupen. Cette frange de territoire présente une mosaïque d'environnements variés et caractérisés par des degrés très différents d'équilibre/déséquilibre entre humains et non-humains.

3.1.1 Lieu d'inondation, lieu des possibles

13 juin 2021, des pluies torrentielles s'abattent sur l'Europe, et plus précisément sur une large région partagée entre l'est de la Belgique, les Fagnes, le Pays de Herve, et l'ouest du Nordrhein Westfalen, région d'Allemagne limitrophe à la Belgique. Ces pluies incessantes ont tôt fait d'engorger les sols, qui depuis leur urbanisation et exploitation massive ne savent retenir que peu d'eau. Le bassin versant de la Vesdre est concerné par ces pluies. La rivière a tôt fait de se transformer en torrent, violent. Elle veut se débarrasser de ses eaux, déferlant de toute part, rompant avec sa quiétude habituelle, la faisant suffoquer. Des eaux en trop. Des flots incessants coulent vers la Meuse, en passant par l'Ourthe. Alors que deux barrages retiennent une partie de l'eau, un ras de marée naît alors et, sous la violence du torrent, détruit tout sur son passage. 39 personnes perdent la vie. Des centaines d'autres sont blessées, sans logement, ou impactées moralement par ce qui est rapidement reconnu comme une catastrophe naturelle.⁶¹

Face à la violence de ces événements, des mesures sont prises, à tous les niveaux de pouvoir. Une solidarité se met presque immédiatement en place afin de reconstruire, au mieux, ce qui a été détruit. Les habitants veulent retrouver au plus vite leur logement. Ce ne sera pas là une mince affaire. Chacun y va de sa propre initiative, tout le monde veut aller vite, faire bien, et retrouver son chez-soi, comme avant, là où il faisait encore calme, retrouver une sérénité à ce moment-là bien illusoire. En parallèle à ce mouvement de fond naît une initiative nationale. Celle-ci permet d'établir un plan, pour l'avenir, pour l'ensemble des (re)constructions à venir, le « Schéma stratégique du bassin versant de la Vesdre ». Ce schéma doit permettre à l'ensemble de la région touchée d'obtenir une ligne de conduite afin de renforcer les potentiels de résilience face à des événements extrêmes à venir, dont des sécheresses et des inondations. (cf. schéma stratégique).⁶² La vallée avant l'arrivée des inondations était déjà en crise. Le déplacement des industries de celle-ci vers les plateaux a déjà eu un impact sur ce territoire. Ce plan d'action agit comme un cadre de référence et non comme une série de normes coercitives à appliquer en l'état. Des recommandations sont

⁶¹ Walkowiak, P. (2021, septembre 3). *Inondations en Wallonie : le Parlement mène l'enquête*. RTBF. <https://www.rtbef.be/article/inondations-en-wallonie-le-parlement-mene-l-enquete-philippe-walkowiak-10835219>

⁶² Barcelloni Corte, M., Bianchet, B., Privot, J., Schelings, C., & Teller, J. (2022). *Schéma stratégique multidisciplinaire du bassin versant de la Vesdre. Diagnostic approfondi et multithématique*. Contributions de la TEAM Vesdre - ULiège. <https://orbi.uliege.be/handle/2268/296474>

faites aux communes sous forme de dix points applicables et appropriables par chacune d'elles. Ce cadre de référence est enrichi par les enjeux de transformation écologique et sociale, afin d'aller vers une vallée résiliente et solidaire, tout en évitant un déséquilibre entre plateaux et vallées, présentant chacun des enjeux forts : l'équilibre entre temps court et temps long, liés au quotidien et aux transformations profondes à venir, ainsi qu'entre petites et grandes échelles, d'où une combinaison spatio-temporelle. En parallèle, d'autres réalisations ont vu le jour comme les études hydrologiques ou les PDDQ, plan de développement à l'échelle communale, concernant certains lieux stratégiques. Finalement, l'objectif de cette constellation de plans d'action est de permettre l'émergence d'une nouvelle culture du projet afin de faire face aux transitions multiples dont le bassin va faire l'objet.

Revenons un instant au schéma stratégique de la Vesdre, plan couvrant l'ensemble du bassin versant. Dans celui-ci, huit zones d'enjeux ont été identifiées, comme nécessitant une action forte, notamment parce que ces zones présentent une problématique élevée, tant au niveau local, qu'à l'échelle du bassin versant. La majorité de ces lieux sont situés en fond de vallée, car particulièrement exposés aux risques, ou bien accentuant ces risques par leur morphologie, la densité de construction y étant par exemple élevée. D'autres lieux sont cependant situés sur les plateaux. C'est le cas notamment de la route Charlemagne à Fléron et Battice et de l'East Belgium Park à Eupen (M. Barcelloni Corte, 2024). Cette dernière zone nous intéressera particulièrement. Mais, continuons notre exploration du paysage global et décomposons le bassin versant en différentes zones, singulières.

3.1.2. Les composantes d'un paysage fragmenté



Fig. 33 : Gretry, M. (2015, 31 mai). *Bocage, ô mon bocage...* RTBF. <https://www.rtbf.be/article/bocage-o-mon-bocage-8991878>
Le paysage est encore dominé par des pâturages et des ensembles arbres/haies. Ces derniers ne sont plus que les fragments d'un maillage dense présent jusque dans les années 1950.

Pays de Herve - bocage

Sur la partie nord du bassin versant se trouve un large plateau légèrement vallonné, ayant été largement déboisé afin de laisser place à un paysage de pâturages. De nombreuses haies clôturent encore ces parcelles, rappelant qu'autrefois, celles-ci étaient beaucoup plus nombreuses. Des arbres épars figurent comme des souvenirs de larges vergers alors omniprésents.⁶³ Ce paysage productif laissait peu de place à une urbanisation extensive ainsi qu'à des espaces sauvages. Les forêts sont rares et font office de zone tampon entre des lieux. Elles ne sont pas véritablement des espaces sauvages de grande échelle. Les limites entre les vallées et le plateau sont régulièrement occupées par des forêts, là où le versant est trop abrupt que pour accueillir des pâturages. Ces forêts éparses permettent de se remémorer une époque lointaine où le paysage forestier était la norme et où les zones déboisées faisaient figure d'exceptions (P. Bazin, 1994). L'habitat quant à lui y était concentré en hameaux ou villages, éparpillés. Des fermes avec leurs dépendances, dispersées dans tout le pays de Herve, constituaient les seules formes d'habitats hors des villages. Aujourd'hui, l'habitat s'est densifié et étendu. Les axes routiers reliant les grandes villes avoisinantes et les villages entre eux sont bordés d'habitations. Les éléments phares du paysage se sont amoindris, les haies et nombreux arbres ont laissé leur place à des parcelles

⁶³ Coppée, J.-L. et Noiret, C. (2008).

plus grandes, ouvertes, là où les larges perspectives sont à présent bouchées par un habitat pullulant de toutes parts. Le paysage se définit par une typologie majoritaire, ce qui signifie qu'il n'y a que peu d'espace laissé libre. Il n'est pas véritablement question ici d'équilibre puisque le bocage est seul dans la balance, sans avoir de zones « sauvages » permettant un foisonnement libre de la biodiversité. Cependant, il ne s'agit pas tout à fait non plus d'un déséquilibre. Dans le système bocager se développe une multitude de vivants sous contrôle de l'humain ou bien profitants des aménagements de ce dernier.⁶⁴ La vie n'est pas complètement libre, elle est cloisonnée selon les usages de l'agriculture, mais elle y trouve un chemin de développement.

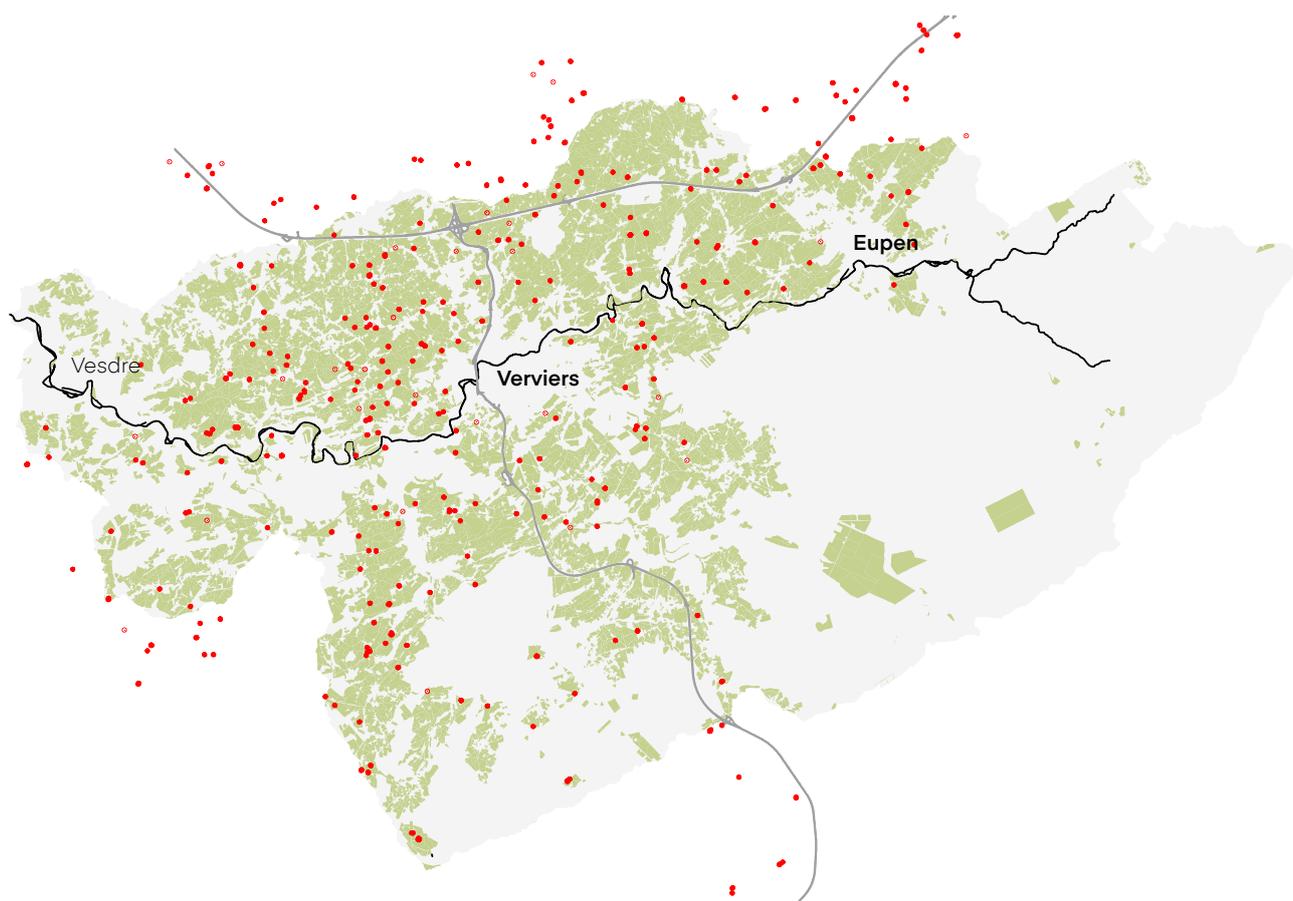


Fig. 34 : Paulus, T. (2024). Les points rouges situent l'ensemble des fermes présentes. Celle-ci, en nombre inférieur à auparavant, sont dispersée et étaient auparavant une des seules formes d'habitat construites en dehors des hameaux. En vert sont représentées les parcelles agricoles, dont la densité est bien supérieure au nord de la Vesdre (trait noir au milieu), puisque c'est là que se développe le Pays de Herve, terre de bocage.

64 Ibid.



Fig. 35 : Adam, C. (2014, novembre 5). *L'East Belgium Park, 2ème plus grand parc industriel de la Province de Liège*. RTBF. <https://www.rtf.be/article/l-east-belgium-park-2eme-plus-grand-parc-industriel-de-la-province-de-liege-8394378>
L'East Belgium Park est situé à côté d'Eupen. Ce cas d'étude occupe une très large part du territoire et a radicalement transformé le paysage agricole qui y était présent.

Les parcs d'activités économiques - lieux d'industrialisation des plateaux

Après la Seconde Guerre mondiale, l'essor de l'automobile a poussé la Belgique à construire massivement des autoroutes afin de relier toutes les villes majeures du pays et de joindre celles-ci aux pays limitrophes. L'autoroute A3 est l'une de celles-ci. Elle relie Bruxelles à la frontière allemande en passant par Liège et est plus connue sous le nom de E40, finalisée en 1964.⁶⁵ Traversant le Pays de Herve de part en part, elle a radicalement transformé la mobilité au sein de cette région. Les industries qui étaient jusqu'alors concentrées en fond de vallée y ont vu une opportunité afin de faciliter les transports. Le camion, commençant son essor, s'est déplacé massivement dans une nouvelle organisation qui venait de naître. Les parcs d'activités économiques, nouvellement créés, sont destinés à accueillir un grand nombre d'industries de toutes tailles au sein d'un environnement dédié exclusivement à cette activité et en offrant une accessibilité idéale puisqu'ils sont situés à proximité des grands axes routiers. Le long de l'autoroute s'est créée une constellation de ces parcs (SPI, s.d.) Le paysage agricole a été transformé, des grands ensembles bétonnés y ont pullulé. À l'intérieur de ces parcs, de grands halls, dont la forme ressemble à celle d'une boîte à chaussures, sont construits. De grandes surfaces sont alors imperméabilisées. Le bâti y est dense et les franges laissées libres sont minces. Le déséquilibre est frappant, de par l'exclusivité quasi absolue de ce territoire pour l'activité industrielle. L'humain n'y est pas le bienvenu, au même titre que les autres vivants, seuls les plus gros enjeux comme les camions trouvent là un endroit idéal. Les coexistences sont faibles. Presque aucune émergence de vie n'est permise. Chaque espace est soit imperméabilisé ou dédié aux bâtis, soit sert de « tampons » entre deux entreprises et est laissé vide.

⁶⁵ Wegen-Routes.be : E40 Brussel - Luik geschiedenis aanleg. (s. d.). <https://www.wegen-routes.be/doss/A3n.html>

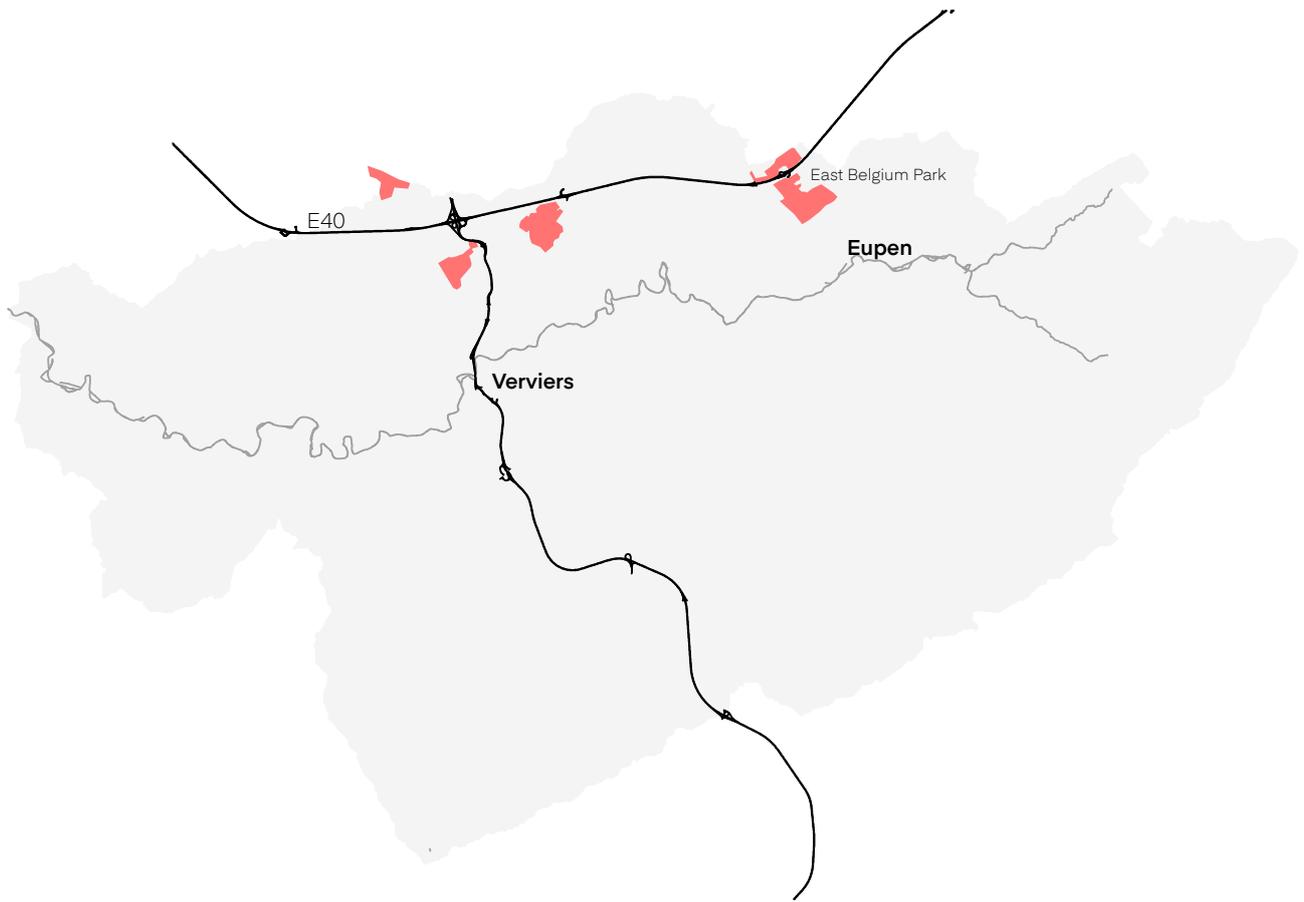


Fig. 36 : Paulus, T. (2024). Le long de l'autoroute E40 (l'axe noir en haut) se sont construit une série de parcs d'activité économique. L'industrie s'est déplacée du fond de vallée vers les plateaux.

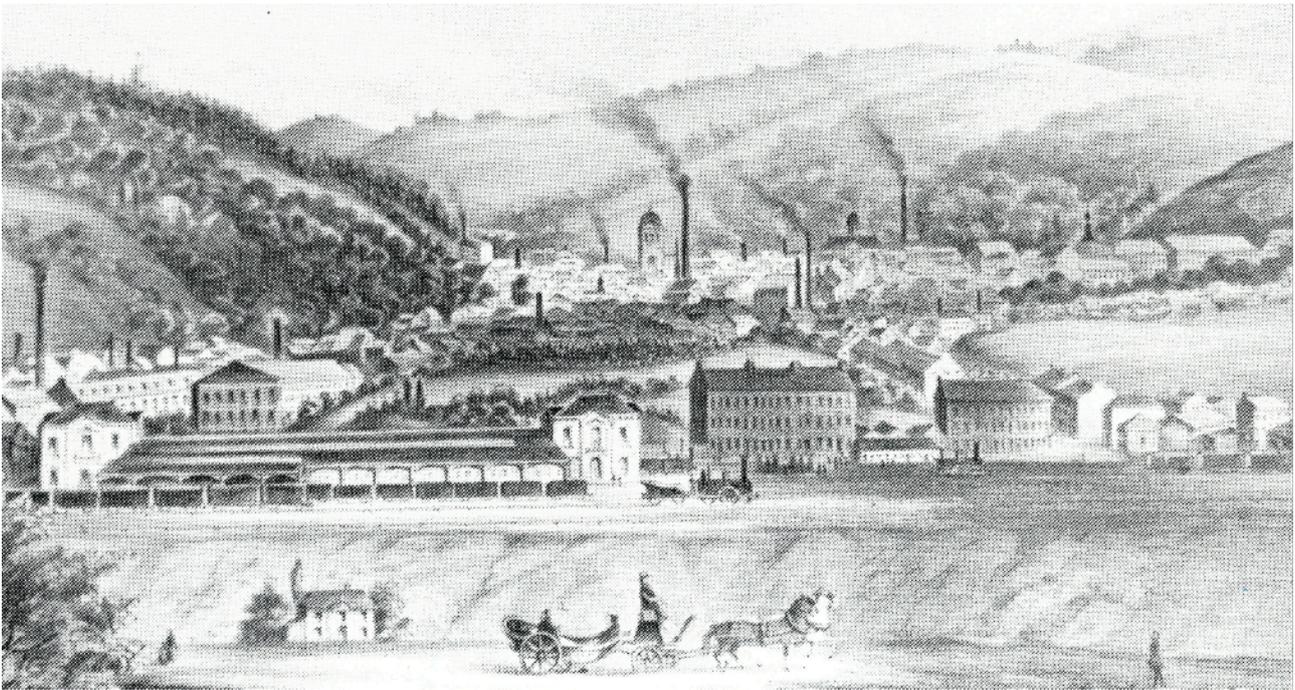


Fig. 37 : Hoolans, J. (1857). Musée communal de Verviers. Issu de l'ouvrage de Henrard, G. (1993). *Angleur-Verviers - Le jeu du rail, des collines, des rivières*.

Cette lithographie montre le côté ouest de Verviers, là où la première gare fût construite. De hautes cheminées permettent d'observer l'industrialisation massive du fond de vallée.

Les fonds de vallées - là où l'industrie est née

À l'aube de la révolution industrielle apparaît le chemin de fer. Précurseur dans ce domaine, la Belgique s'est dotée de la première ligne ferroviaire du continent en 1830 reliant alors Bruxelles à Malines. Rapidement, le réseau s'est étendu, il fallait que chacun puisse prendre le train, que chaque marchandise puisse être transportée aisément. En 1843 ouvre la ligne reliant Liège à Aix-la-Chapelle.⁶⁶ Celle-ci permet de désenclaver les industries préexistantes, et de favoriser un nouvel essor dans cette vallée aux multiples atouts. Verviers, ville lainière, vit alors une augmentation massive de son industrie. À Eupen, c'est plutôt la câblerie qui apparaît. Chaque entreprise utilise au départ l'énergie hydraulique offerte par la rivière. Le chemin de fer leur apporte une desserte aisée. Les usines grandissantes se rapprochent alors de plus en plus du rivage, mangeant de plus en plus d'espaces. Beaucoup de ces usines ont aujourd'hui été délocalisées, soit sur les plateaux, soit dans d'autres pays, d'Asie notamment, où la main-d'œuvre est moins chère, laissant de larges halls inoccupés en fond de vallée, là où l'espace est si précieux. Ces grandes surfaces construites dans un espace restreint, encaissées dans le fond de la vallée, laissent peu de place à la Vesdre. La rivière se trouve coincée entre de hautes constructions, son flux est fortement dirigé. La construction de ces usines engendre un déséquilibre manifeste puisque seule l'activité humaine domine le paysage. La rivière, enclavée, ne dispose pas de tout l'espace dont elle a besoin, notamment en cas de crue occasionnelle. (J. Teller, 2024) Son lit majeur a été massivement construit.⁶⁷ Aucun espace n'est disponible pour les non-humains puisque

⁶⁶ Henrard, G. (1993). *Angleur-Verviers - Le jeu du rail, des collines, des rivières*.

⁶⁷ Barcelloni Corte, M., Bianchet, B., Privot, J., Schelings, C., & Teller, J. (2022). *Schéma stratégique multidisciplinaire du bassin versant de la Vesdre. Diagnostic approfondi et multithématique*. Contributions de la TEAM Vesdre - ULiège. <https://orbi.uliege.be/handle/2268/296474>

presque aucune frange non occupée n'existe entre les industries. Il n'y a quasiment aucun espace dédié à autre chose que l'humain, renforçant le déséquilibre.



Fig. 37 : Labeye, P. (s.d.). Issu de Wolff, J. (2022, 8 décembre). Une aide pour dépolluer et réhabiliter le site Texter. *DHnet*. <https://www.dhnet.be/regions/liege/verviers/2022/12/08/une-aide-pour-depolluer-et-rehabiliter-le-site-texter-3MUIYWLQQCZCABLBDUN5SMMWDOQ/>

Le passé industriel est encore bien présent à côté de la Vesdre, comme ici à Pepinster où seule la façade de cette ancienne usine textile subsiste, comme témoignage d'une prédominance des industries en fond de vallée.



Fig. 38 : Paulus, T. (2023, juillet). Les habitations s'étendent dans le paysage bocager. Ici, le village de Welkenraedt au centre, s'étale et se disperse le long des axes routier. L'autoroute E40, visible en bas à droite, fend le paysage.

L'urbanité - là où se concentre la population

La plus grande ville située dans le bassin versant est Verviers. Cette ville de plus de 55 000 habitants⁶⁸ est située à mi-chemin entre Liège et Aix-la-Chapelle en remontant la Vesdre. Eupen est le deuxième centre urbain du bassin versant. Toutes deux ont connu leurs essors grâce à la venue de nombreuses industries, même si toutes les deux ont une origine beaucoup plus ancienne. Celle d'Eupen remonte au XIII^e siècle.⁶⁹ D'autres agglomérations occupent le territoire, ne comportant que rarement plus de 10 000 habitants. Autrefois denses, les zones urbaines du bassin versant se sont étalées et laissent aujourd'hui place à un habitat dispersé. Confondu avec le paysage bocager, l'urbanisme s'immisce le long des axes routiers, permettant à tout un chacun de disposer de sa villa quatre façades et de son fragment de vue sur ce qu'il reste de campagne. Sur certains axes routiers, un continuum urbain est présent empêchant d'apercevoir le paysage. L'habitat apparaît sous une forme de toile urbanisée. À l'intérieur de cette toile se distinguent les deux figures urbaines majeures du paysage. Celles-ci sont l'entité urbaine dense, cas des villes précitées, et l'étalement urbain peu dense, cas des habitations situées le long des axes de communications. L'urbanisation s'est étendue en fonction des besoins, des modes et des souhaits des habitants, sans aucune considération ni pour le paysage ni pour les non-humains occupant ce paysage. Le

⁶⁸ Ville de Verviers. (2022). *Données et statistiques*.

⁶⁹ Freyens, A. (1962). *Eupen et ses environs - Monographie historique et descriptive*.

bâti est presque omniprésent et il ne laisse jamais beaucoup de place autour. Depuis les années 1960 se sont construites une majorité de ces villas quatre façades, accélérant la transformation du paysage puisque ces villas occupent une superficie bien plus grande que les maisons mitoyennes, qui était construite jusqu'alors. Les maisons quatre façades sont construites encore massivement aujourd'hui, continuant d'amplifier le déséquilibre du paysage et de l'occupation du territoire entre l'humain et le non-humain.

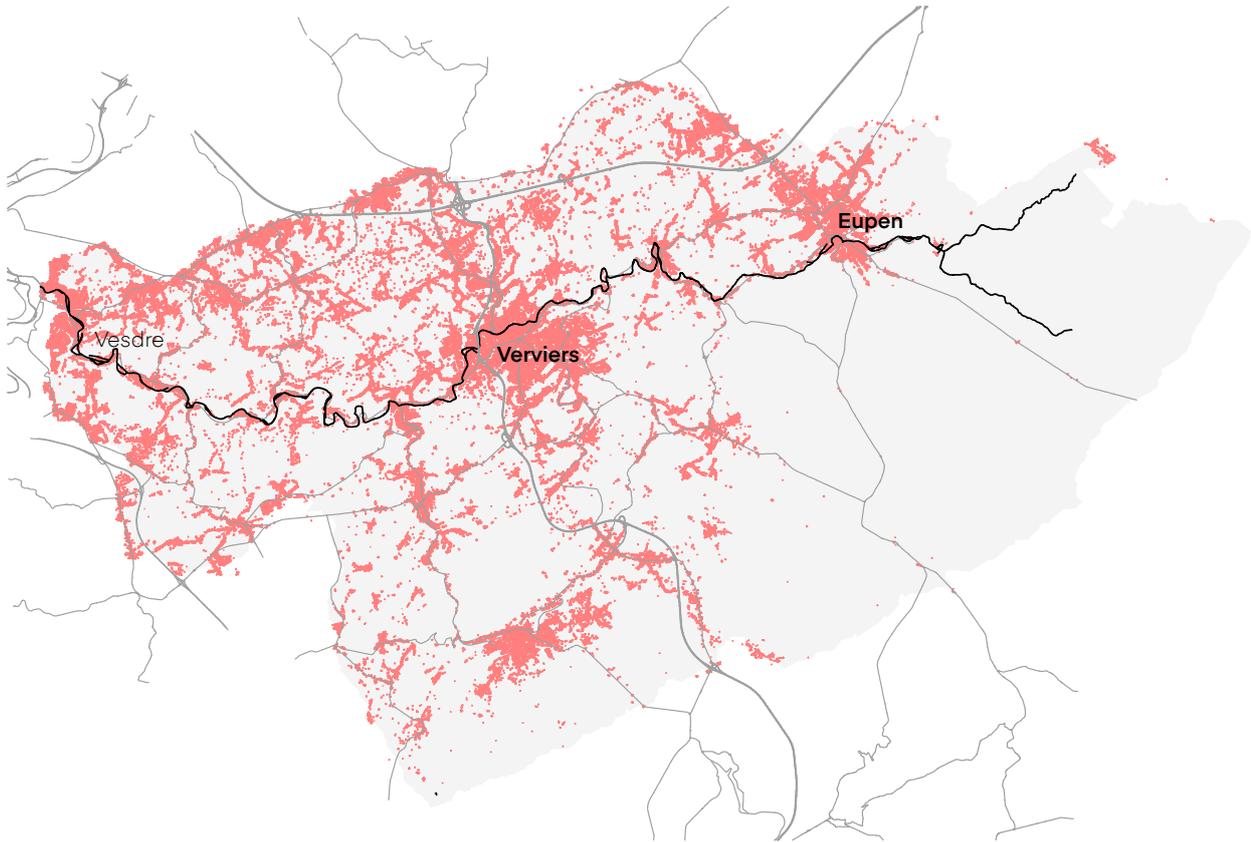


Fig. 39 : Paulus, T. (2024). L'habitat s'étend sur la majeure partie de la partie nord du bassin versant de la Vesdre. Deux centres urbains émergents, celui de Verviers et celui d'Eupen. De nombreux villages sont dispersés et entre ceux-ci s'étendent de nombreuses habitations le long des axes routiers (en traits gris).



Fig. 40 : Paulus, T. (2022, novembre 6). La coupe rase de parcelles de résineux est courante et permet une production de bois abondante. Sur la partie droite est visible une parcelle de résineux hautement drainée, permettant la pousse saine du sapin.

Forêts - espaces de végétations contrastées

La partie du sud bassin versant contraste notablement vis-à-vis du nord. De larges espaces forestiers s'étendent d'ouest en est. De nombreuses forêts s'y développent et celles-ci sont principalement destinées à la production de bois. Les forêts de feuillus se concentrent plus vers l'ouest, tandis que celles de résineux occupent la partie est et sud. Dans les deux cas, ces forêts sont hautement entretenues. Les parcelles de résineux, dans lesquelles la production est souhaitée la plus élevée possible, sont hautement drainées, puisque ces sapins n'aiment pas les sols trop humides. On y pratique la coupe rase et de nouveaux arbres sont plantés régulièrement selon un alignement précis, facilitant l'entretien régulier de ces monocultures sylvicoles. Les espacements réguliers entre les troncs facilitent l'écoulement de l'eau ainsi que la coupe de sapins malades ou bien de ceux étouffés par les troncs les plus grands. Du côté sud-est est aussi présent un paysage tourbeux, issu de déforestations massives des siècles passés. Le sol a, suite à celles-ci, été massivement exploité pour sa tourbe, fournissant un combustible bon marché.⁷⁰ Dans leur ensemble, les forêts du bassin versant servent essentiellement à la sylviculture ou, dans le cas des fagnes tourbeuses, ont vocations de réserves naturelles, protégeant le paysage et les espèces l'occupant. Les forêts situées en bordure de la Vesdre, là où les pentes sont abruptes, sont

⁷⁰ Nekrassoff, S. (2024, mai 18). Interview du directeur adjoint de la Station Scientifique des Hautes Fagnes (SSHF).

elles soit destinées à de la production de bois, soit servent de zone tampon entre les plateaux bocagers et le fond de vallée urbanisé et cultivé. Il n'y a dans tous les cas qu'une très faible partie du territoire qui est destiné à équilibrer les écosystèmes. L'exploitation humaine et l'anthropisation des parcelles sont omniprésentes. Le déséquilibre qui était favorisé par le mélange de bocages et d'ensembles urbains est décuplé puisque les forêts ne peuvent assurer leur rôle de régulateur de biodiversité. De plus, cette biodiversité est généralement affaiblie au sein des forêts, puisqu'une chasse sélective y est pratiquée notamment dans le but de préserver certaines espèces en danger et d'éviter les cohabitons avec l'activité humaine.⁷¹

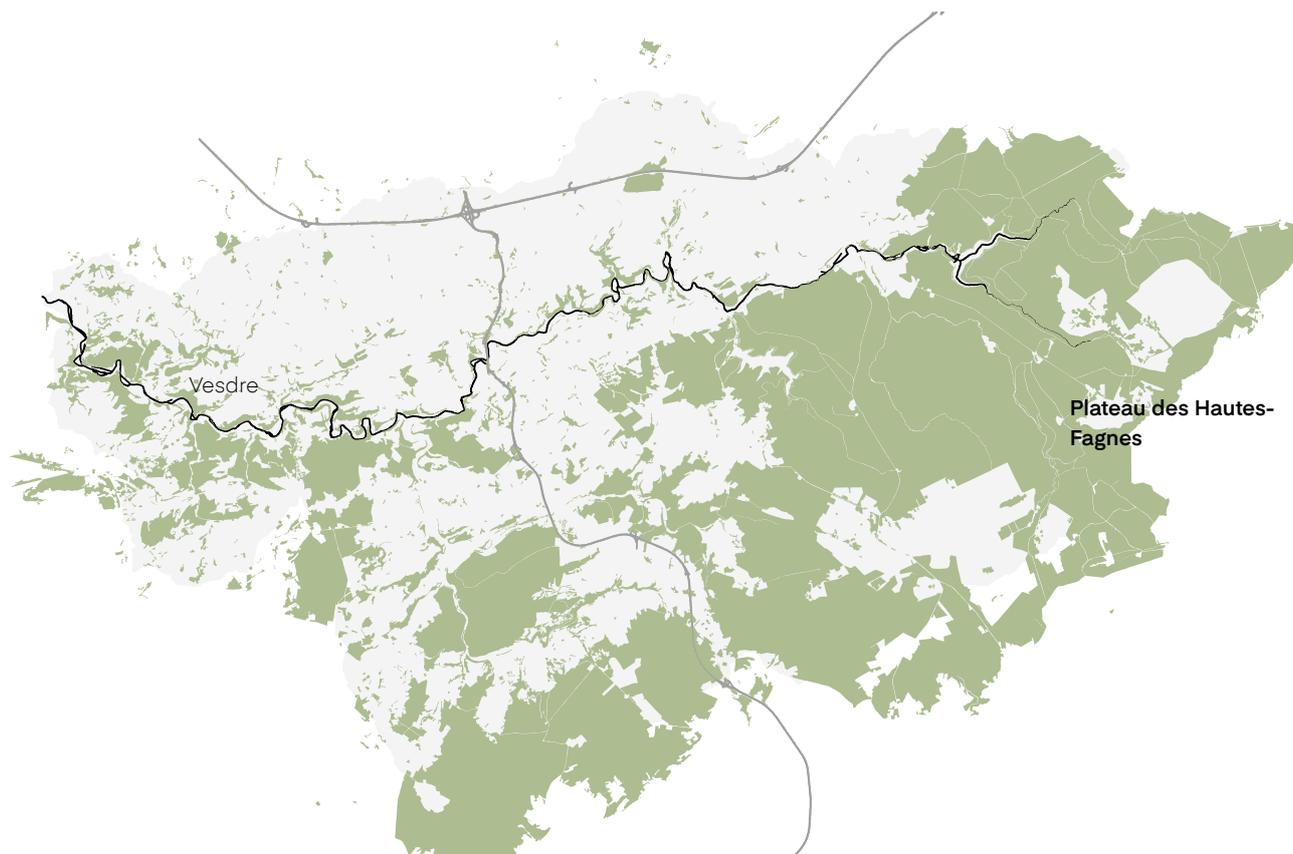


Fig. 41 : Paulus, T. (2024). La majorité des forêts occupent la partie sud du bassin versant, là la nature des sols et le relief sont les plus défavorables à l'agriculture. Des fragments forestiers sont aussi présents le long des versants de la Vesdre, faisant office de rares refuges de biodiversité. Dans son coin sud-est (à droite) se déploie le plateau des Hautes-Fagnes, entouré de résineux ne retenant pas l'eau. Ce plateau est constitué d'un sol tourbeux et est aussi protégé.

⁷¹ Philipps, M. (2024, mai 23). Interview du chef de cantonnement de Eupen de la DNF.

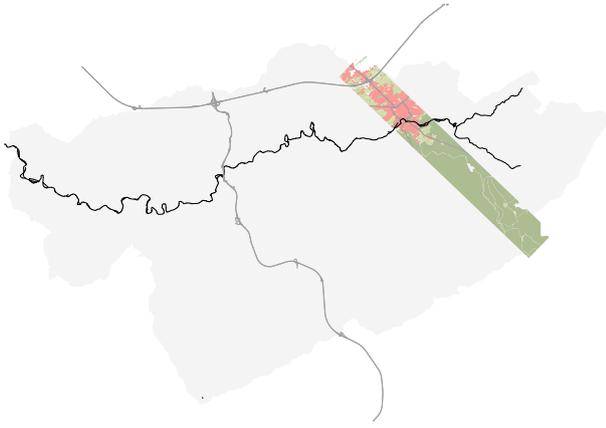


Fig. 42 à 44 : Paulus, T. (2024).

Fig. 42 : Illustration du transect au cœur du bassin versant de la Vesdre.

Fig. 43 & 44 : Décomposition du transect en zones distinctes. Les zones urbaines de Welkenraedt et Eupen sont bien visibles sur la partie haute. Les industries (en gris clair sur la vue satellite) se déploient entre les parcelles agricoles et les deux villes. La partie basse est occupée par de grandes superficies de forêts productrices de bois. Les sols y sont bien drainés, favorisant l'écoulement de l'eau vers la Vesdre. Tout en bas, en jaune, se distingue le plateau des Hautes-Fagnes.

Profil topographique



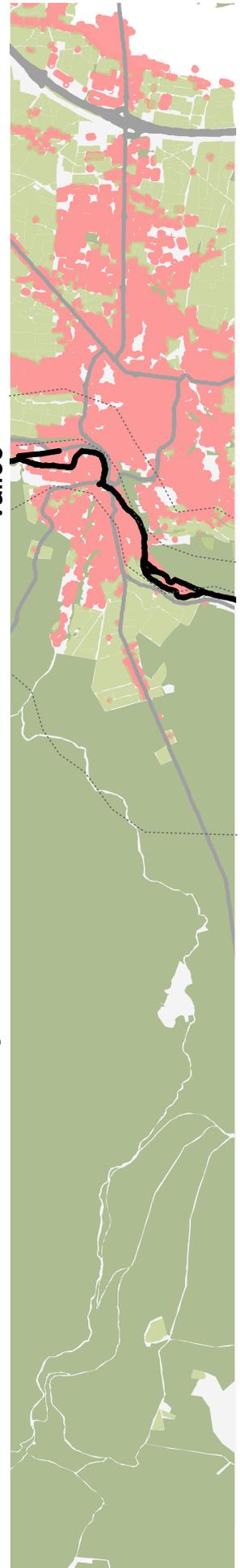
Plateau
Hautes-Fagnes

Versant

Fond de Vallée

Versant

Plateau



Le transect

Le transect part de Welkenraedt, au nord-ouest (en haut sur les fig. 43 & 44), et va jusqu'au plateau des Hautes-Fagnes, en passant par Eupen, au centre. Le transect permet d'observer l'ensemble des types de paysage analysé précédemment dans un même ensemble. Les zones urbaines sont présentes en fond de vallée et sur le plateau et elle encadre l'East Belgium Park, un parc d'activité économique de grande taille. Le paysage bocager est présent sous une forme appauvrie autour de ces éléments bâtis. Du côté sud-est de la Vesdre se déploie une très large forêt. Ces différents ensembles paysagers peuvent être regroupés en trois entités distinctes, émergeant du transect.

Le plateau

Le plateau est la zone supérieure à la vallée de la Vesdre. Sur celui-ci se sont construites plusieurs zones urbaines, dont, comme évoqué, Welkenraedt et Eupen. Ces deux villes se construisent d'abord autour d'un centre dense, puis rapidement s'étendent en des lotissements de maisons quatre façades. L'habitat occupe une grande surface. La zone industrielle de l'EBP est située entre ces deux zones urbaines. Cette zone s'est construite sur un ancien paysage bocager, et l'a radicalement transformée. Les sols sont hautement imperméabilisés par de grandes superficies de halls industriels. Les coexistences sont faibles dans cette zone, tout comme dans les parties résidentielles. La partie industrielle, plus encore que celles d'habitation, constitue une zone exclusive où seul un type d'activité se développe. Le système bocager occupe les franges entourant les deux zones bâties. Les parcelles sont encore partiellement clôturées par des haies et quelques rares bosquets trouvent leur place entre les pâturages. De l'autre côté de la Vesdre, sur sa rive gauche, se déploie de large étendue forestière. Celles-ci sont à cheval entre le versant et le plateau puisqu'elles suivent une pente douce qui les mène vers le plateau des Hautes-Fagnes.

Le versant

En descendant vers la vallée se trouvent des zones à la pente raide. Le versant occupe la grande majorité de la vallée de la Vesdre sauf à de rares endroits où la pente est fort douce. Dans ce dernier cas, les pâturages descendent du plateau et vont jusqu'à la Vesdre. Cependant, sur la majeure partie des versants, les pentes sont trop raides que pour accueillir une activité agricole. Des forêts faisant office de zones tampons occupent donc cette zone. Parfois, celles-ci sont entretenues et coupées pour la production de bois.

Le fond de vallée

Autour de la Vesdre se dessine la vallée. Les industries anciennes, construites durant la révolution industrielle, occupent un large espace et viennent se placer à proximité de la rivière. L'intérêt de se mettre si proche de l'eau était de bénéficier d'une source d'énergie abondante. À côté de ces industries s'est développé un des centres d'Eupen, celui de la ville-basse. L'habitat y est dense et se positionne très proche de l'eau. Plus en aval, les zones bâties laissent leur place à des pâturages.

En définitive

Le paysage du bassin versant de la Vesdre est fragmenté en plusieurs éléments bien distincts. Ces éléments sont parfois séparés, parfois joints, parfois imbriqués les uns dans les autres. La majorité des formes paysagères s'affiche à plusieurs degrés de déséquilibre par rapport aux non-humains. Elles sont généralement destinées à une seule forme d'activité humaine ou à un seul type d'occupation. L'habitat, par exemple, est étendu, et hautement exclusif, au même titre que les ensembles industriels récents, présents sur les plateaux. Tous deux ne sont conçus que pour l'humain et uniquement afin de servir un type d'activité unique, dans ce cas d'une part l'habitation et d'autre part l'activité industrielle. Les anciennes industries laissent derrière elles de grandes superficies imperméables, mais peu utilisées, suite à leur délocalisation. Pourtant ces surfaces contraignent l'écoulement de la rivière et occupent de précieuses terres. Les parcelles agricoles s'étendent majoritairement au nord du bassin versant et laissent peu de place aux non-humains, sauf dans le cadre restreint de l'activité agricole. Le transect permet d'afficher les différents degrés de déséquilibre et d'absence de coexistence de manière plus franche. Sur le transect se retrouvent tous ces ensembles paysagers. Dans ce cadre émerge le parc d'activité économique de l'EBP. Celui-ci est exclusivement dévolu aux activités industrielle et commerciale. Les non-humains en sont rejetés, de même que les activités humaines différentes de celles précitées. Il y a donc une exclusivité non seulement vis-à-vis des vivants au sens large, mais aussi concernant les humains qui sont en grande partie exclus de ce paysage. Fort de ces caractéristiques d'exclusivité et de déséquilibre, cette zone est un endroit à un haut potentiel de projet.

3.2 East Belgium Park - Un projet de coexistences

3.2.1 Composition du parc d'activité économique et de ses occupants



Fig. 45 : Paulus, T. (2023). La distinction entre les différents types de paysages est assez nette. En bas s'étendent les grandes forêts allant vers le plateau des Hautes-Fagnes. Au milieu se trouve la ville d'Eupen, qui débouche sur un espace grisé, le parc d'activité économique de l'EBP. De part et d'autre de la photo se développent des paysages bocagers.

Le projet se concentre sur un objet d'étude particulier du bassin versant de la Vesdre, le parc d'activité économique d'Eupen (PAE). Celui-ci s'est développé à partir des années 1960, notamment suite à la création du plan de secteur, qui permettait d'allouer une activité précise sur chaque portion du territoire. La désindustrialisation des vallées ainsi que la croissance économique de l'époque ont aussi participé à l'élaboration du PAE. Le parc industriel actuel est un espace qui brille par son exclusivité. C'est une zone en déséquilibre, aucun espace ni aucune réflexion n'est porté sur les autres vivants. Seul l'humain en lien avec l'activité industrielle y règne.

La strip - un territoire dédié à la voiture

Interview de la bourgmestre d'Eupen

La bourgmestre d'Eupen, Claudia Nyssen, a donné une impulsion de départ au projet, en exprimant les enjeux ainsi qu'en expliquant l'état actuel du parc d'activité économique. La rue principale traversant la zone, la rue Mitoyenne/route d'Herbesthal, lui faisait penser à la strip de Las Vegas, où pullulent de très nombreuses enseignes commerciales et où règne la voiture. Suite à ce constat, qui a été partagé par l'atelier, des dessins sensibles ont été réalisés afin de déconstruire cet axe principal sur lequel l'activité semble se concentrer. Par ailleurs, suite à la première visite, une seconde a été effectuée, cette fois-ci en voiture. Ce moyen de locomotion a semblé évident lors de la première approche puisque le territoire semble être un terrain idéal pour la voiture. Fort de ces deux constats, la strip s'est marquée dans l'analyse et elle a été mise en relation avec la strip de Las Vegas grâce à l'ouvrage *Learning from Las Vegas* (Venturi et al., 1972). Le processus de dessin sensible permettant de faire émerger les espaces secondaires, ce qui n'est pas perçu d'habitude, se base sur la méthodologie employée par les auteurs. L'objectif est de décomposer le PAE en différents acteurs, différents usagers. Dans ceux-ci vont se retrouver les vivants, qui sont représentés par le piéton, le cycliste et le renard, ce dernier sert de prétexte à étudier la biodiversité. D'un autre côté vont se retrouver les camions et les voitures, qui ont émergé au fil du processus du projet. Chacun de ces acteurs est analysé et déconstruit. L'ouvrage des Venturi permet de faire émerger toutes sortes d'espaces au sein du PAE et d'associer ces différents espaces à un des acteurs précités. Les méthodes du livre sont donc réinterprétées afin de les transposer dans l'environnement industriel qui nous occupe, en sachant que l'objet d'étude partage des caractéristiques fort similaires avec celui des Venturi. Dans les deux cas, il s'agit de l'analyse et de l'observation d'espace laissé de côté, d'espaces qui ne sont généralement pas considérés dans la pratique architecturale. L'idée est de regarder ce qu'on ne veut pas voir, et qui pourtant regorge de potentialités.

« La rue d'Herbesthal, qui relie Welkrenraedt à Eupen, ressemble à la Strip de Las Vegas. Il y a une abondance de point de vente de grandes marques et le site est réellement marqué par les voitures et les camions. »

La bourgmestre d'Eupen, Claudia Nyssen.





Fig. 46 : Venturi et al. (1972)

Fig. 47 : Paulus, T. (2024) Reproduction de la situation d'étude des Venturi.

Visite en voiture - Learning from Las Vegas

Le retour sur site effectué en voiture a permis de rendre compte de l'omniprésence de la voiture, qui est un acteur majeur du PAE, mais aussi de montrer le peu d'espace alloué aux usagers faibles, piétons et vélos. La strip, nom alloué à la route de Herbesthal, est une expression de l'exclusivité de l'espace et de la conception de celui-ci autour d'une rationalité, celle de la voiture. Lors de la seconde visite en voiture, l'idée était de comprendre l'organisation de l'espace et le fonctionnement de la Strip. Un reportage vidéo⁷² suit cette visite et permet d'illustrer différentes composantes du PAE à deux temporalités. L'espace de la voiture est illustré par la très forte fréquentation automobile de l'axe routier, par les nombreux parkings ainsi que par l'omniprésence des enseignes commerciales. Il est devenu clair, au travers de l'analyse de cette vidéo, que la strip est un espace de la voiture. Mais deux autres figures sont apparues, d'abord celle du piéton puis celle du camion. Le piéton ne trouve pas de place dans la strip. Il n'y a que de rares zones qui lui sont dédiées ce qui oblige à partager régulièrement l'espace avec la voiture, dominante au sein du parc. Le camion quant à lui marque une présence forte à l'intérieur du PAE, principalement sur les routes connexes à la strip. Dans cet espace situé à côté de la strip se trouvent de nombreux espaces dédiés aux camions.

⁷² Le reportage vidéo est joint en annexes.

Espaces exclusifs - inventaire photographique

Le reportage photo des matérialités des sols permet de rendre compte de l'exclusivité des espaces, et donc de la quasi-absence de coexistences. L'espace dédié aux piétons est avant tout présent le long de la strip sous la forme de deux trottoirs. Adjacent à ceux-ci se trouve deux pistes cyclables, figure quasi unique de l'espace dédié au vélo. À l'extrémité de la strip, vers l'autoroute, les trottoirs sont carrément interrompus, seules les automobiles y ont un espace dédié. Par endroit se trouvent des obstacles notables à la circulation piétonne, comme des zones de chantier, qui n'empiètent pas sur la circulation automobile. Il ressort de cette analyse que les espaces sont rarement adaptés à une utilisation piétonne sécurisée et aisée. L'espace de la voiture quant à lui est toujours bien marqué. Il est même parfois l'unique espace présent, notamment à certains endroits où les trottoirs sont inexistants, nécessitant de passer par la route.



Fig. 48 : Reportage photo des matérialités des sols permettant d'observer les exclusivités des espaces.

Le backstrip - de la strip vers l'extérieur



Fig. 49 : Cartographie des enseignes. Plus le nom est grand, plus l'enseigne est grande.

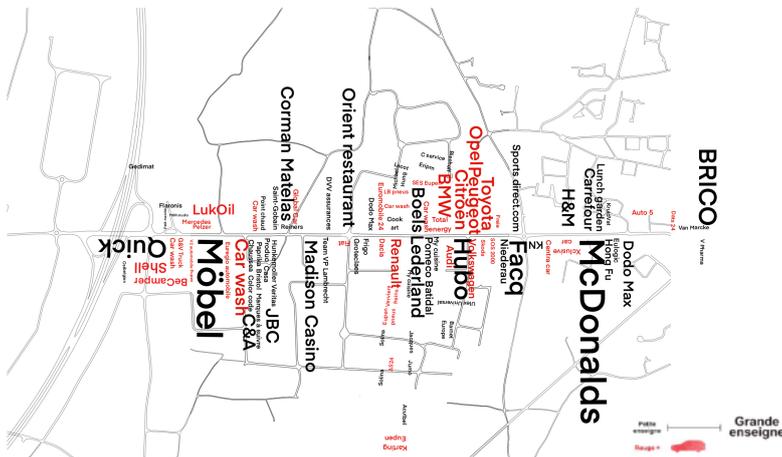


Fig. 50 : Cartographie des enseignes automobiles. Les enseignes destinées à la voiture sont représentées en rouge. Plus le nom est grand, plus l'enseigne est grande.

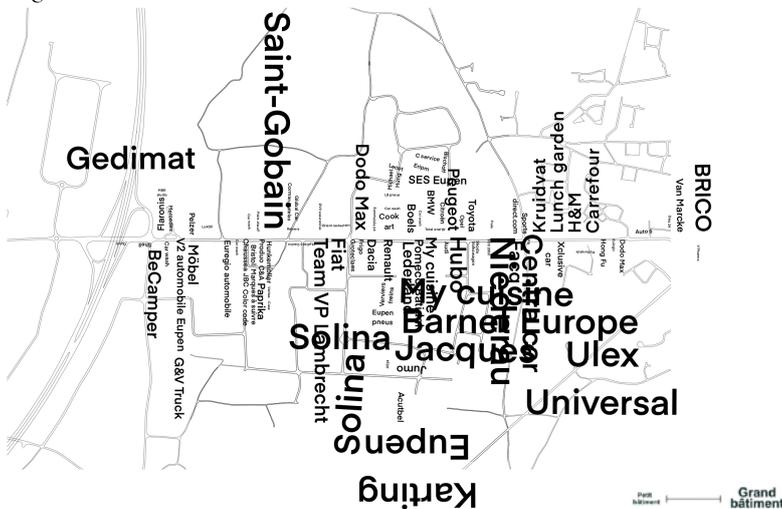


Fig. 51 : Cartographie de la superficie des bâtiments. Plus le nom est grand, plus grande est la superficie du bâtiment.

Les enseignes

La cartographie des enseignes (fig. 49) permet de mettre en avant les différentes tailles d'enseignes présentes sur la strip, donc d'illustrer l'importance visuelle de celles-ci. Ceci est ensuite complété à l'aide des enseignes dédiées à l'automobile (fig. 50). Il y ressort de manière évidente que l'ensemble des lieux pour la voiture, garages automobiles, car-wash, etc., sont pour la grande majorité présents à proximité immédiate de la strip. Par ailleurs, en comparant ces enseignes avec la taille des bâtiments (fig. 51), les deux sont souvent inversement proportionnels. Les enseignes les plus grandes sont celles destinées aux bâtiments les plus petits, c'est-à-dire les bâtiments commerciaux. Les bâtiments les plus grands sont eux peu signalés, et sont généralement dédiés à la logistique ou à une activité industrielle. La strip se confirme ici comme étant un espace commercial ayant une forte visibilité auprès des automobilistes. En dehors de la strip se dessinent des bâtiments plus grands, qui ne semblent pas destinés à la voiture puisque les enseignes y sont presque absentes et que les services consacrés à la voiture n'y sont pas présents. Cet espace, nommé à présent backstrip, est ce qui est à côté de la strip, c'est-à-dire ce qui est hors de l'axe principal et qui le déserte..

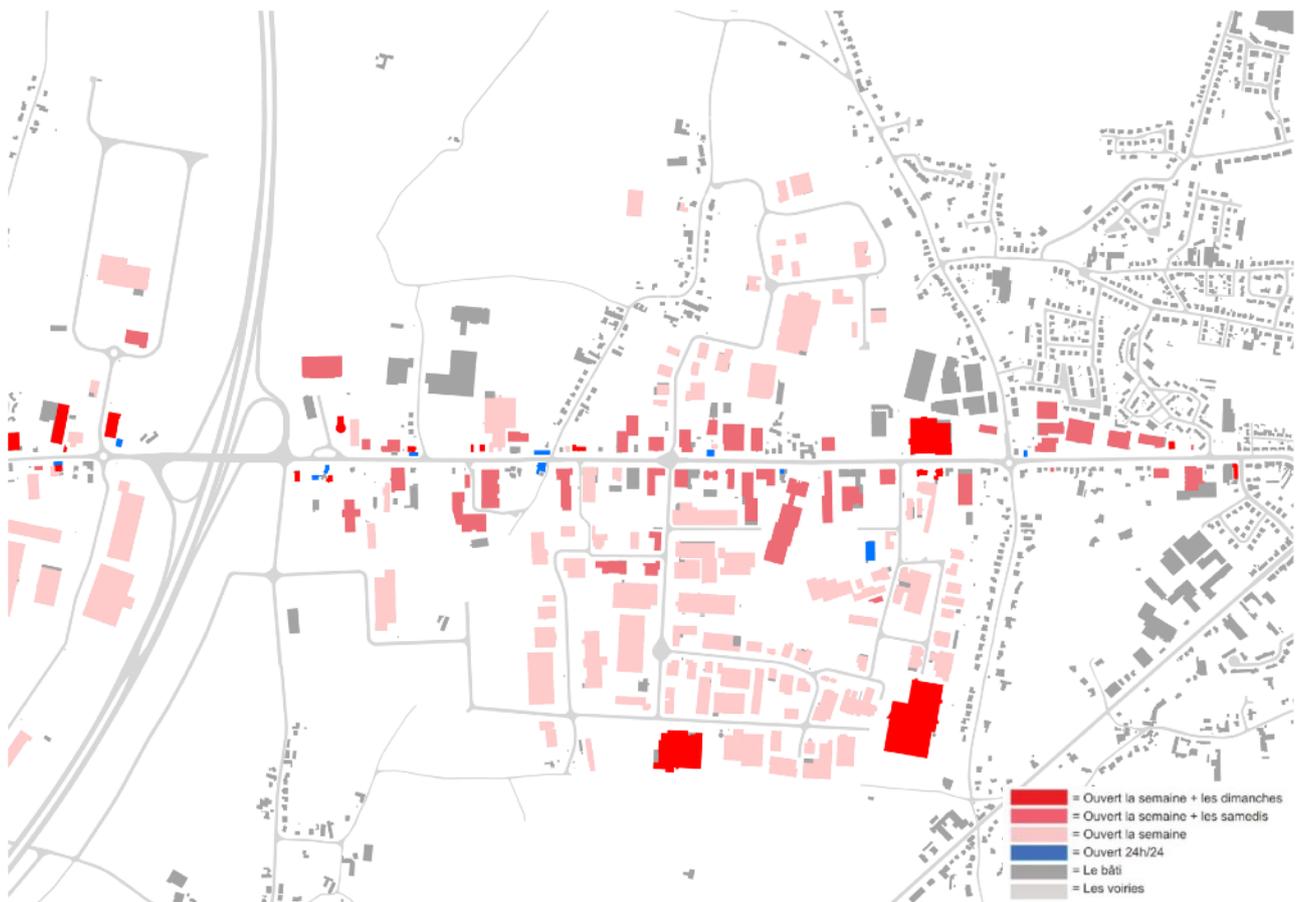


Fig. 52 : Cartographie des horaires d'ouverture des bâtiments.

Horaires

L'analyse des plages d'ouverture des bâtiments permet de montrer que la strip ressort encore une fois en lien avec l'automobile. L'activité commerciale, qui y est prédominante, a une amplitude horaire bien plus large que l'activité industrielle, présente en retrait de la strip. Cette zone extérieure à la strip, qui ressort avec les bâtiments ouverts seulement la semaine ici, est appelée à présent backstrip. Il y a donc deux zones qui apparaissent, celle majoritairement destinée aux commerces, avec ses grandes enseignes, appelée la strip. Dans celle-ci, les enseignes sont ouvertes la semaine ainsi que le weekend. L'autre zone, celle du backstrip, se trouve en retrait par rapport à la première, elle est majoritairement destinée à une activité industrielle et est l'endroit du camion. Les bâtiments n'y sont ouverts que la semaine, le weekend étant un moment d'inactivité pour l'activité industrielle ainsi que pour le transport routier. Les industries sont donc implantées en backstrip, en retrait de la strip. Elle y dispose de plus de place et peut aisément dédier l'espace au camion, qui nécessite cet espace et répond à des horaires précis.



Fig. 53 : Superposition des évolutions historiques de 1777 à 2023.

Evolution historique

Une superposition de cartes historiques issues de Walonmap permet d'observer l'évolution historique du territoire autour du parc d'activité économique. Un axe routier reliant Eupen à Welkenraedt existait déjà bien avant la carte Ferraris (1777). Cependant, ce n'est qu'en 1785 que la rue Mitoyenne va prendre sa forme actuelle, celle d'un axe rectiligne reliant Eupen à la route Charlemagne (Liège-Aachen) à Henri-Chapelle.⁷³ Le chemin de fer apparaît lui dès 1850. Il se situe à distance de l'axe routier, reliant directement Welkenraedt à la ville-haute d'Eupen. À la même époque, on peut observer que de nombreux chemins desservant les parcelles agricoles se créent perpendiculairement à la rue principale. Ces chemins restent apparents jusqu'à la construction des industries. Le plan des routes de l'EBP ne tient nullement compte des anciens chemins et construit un quadrillage routier efficace et directement relié à la rue Mitoyenne (la strip actuelle). Dès l'apparition de l'autoroute (en 1964) visible sur la carte dès 1971, la strip commence à se bâtir. De plus, de nouvelles habitations se construisent en masse le long des anciens axes routiers perpendiculaires, en haut à droite (en rouge clair). La période située entre 1971 et 2006 va voir apparaître le plus gros de la zone industrielle. De nombreuses routes et bâtiments industriels vont s'y construire. Par la suite, les principaux changements sont l'agrandissement des industries qui vont occuper plus d'espaces, le parc s'étend vers la gauche puisque de nouvelles phases d'extension sont mises en place (SPI, 2024). L'espace dédié à la voiture, la strip, est donc plutôt ancienne. Elle a cette vocation d'axe de transport routier depuis longtemps. Le backstrip quant à lui a rapidement émergé sous sa forme de zone industrielle et d'espace dédié aux camions. Les deux entités, strip et backstrip, se distinguent par leur forme, par l'acteur majoritaire qui y est présent et par leur construction dans l'histoire.

⁷³ La Rue Mitoyenne, ancienne frontière. (s.d.). coll. personnelle.

Un territoire maillé - un espace partagé ?

Suite à l'émergence des deux figures spatiales, à savoir la strip et le backstrip, des acteurs ont été identifiés. Ceux-ci sont donc la voiture, qui a une place quasi exclusive sur la strip, le camion, qui lui occupe plutôt le backstrip, ainsi que le piéton et le vélo, ayant une place très réduite. Afin de compléter ce panorama est intégrée la biodiversité, sous la forme du renard. Ces différents acteurs sont analysés et cartographiés. Pour chaque acteur est réalisée une fiche reprenant les dimensions, l'emprise, le taux d'activité ainsi que les déplacements de chacun. Ces fiches types ont été combinées à des interviews permettant de comprendre les besoins et les « modes de vie » de chacun. Les cinq acteurs ont bénéficié de ce travail permettant de connaître les spécificités de chacun. En parallèle ont été réalisées des cartes « Nolli » dont l'objectif est d'illustrer l'espace dédié à chacun. Nolli a réalisé une carte de Rome en 1748 représentant tous les espaces dédiés et accessibles aux piétons.⁷⁴ Ce principe d'espace dédié est transposé afin d'illustrer dans le PAE les espaces occupés et construits autour de la rationalité des cinq acteurs. Au travers de ces cartes, le territoire n'est plus qu'une strip (un axe) et un backstrip (des pénétrantes), mais il devient un maillage exclusif d'acteurs centré actuellement sur majoritairement sur la voiture et le camion. La compréhension fine des espaces de chacun permet de repartager l'espace et d'envisager de nouvelles coexistences là où elles sont réduites, voire effacées.



Fig. 54 : Nolli, G. (1748). Extrait de la cartographie des espaces piétons de Rome.

⁷⁴ Nolli, G. (1748). Cartographie piétonne de Rome.

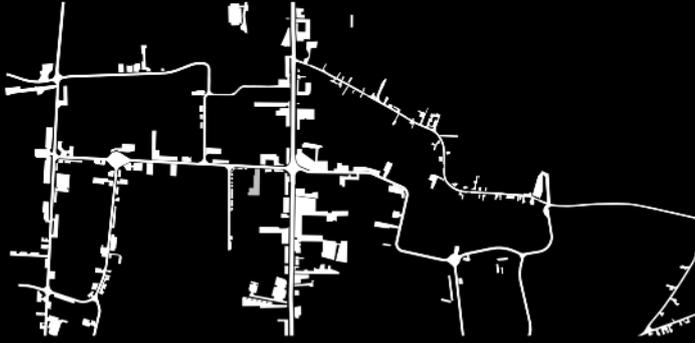


Fig. 55 : Espace dédié à la voiture



Fig. 56 : Espace dédié au camion



Fig. 57 : Espace dédié au piéton

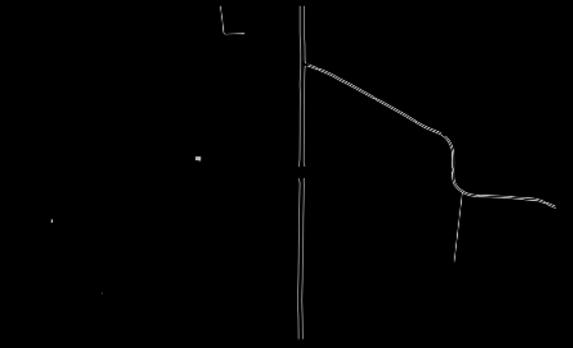


Fig. 58 : Espace dédié au vélo



Fig. 59 : Espace dédié au renard/biodiversité (hypothèse)

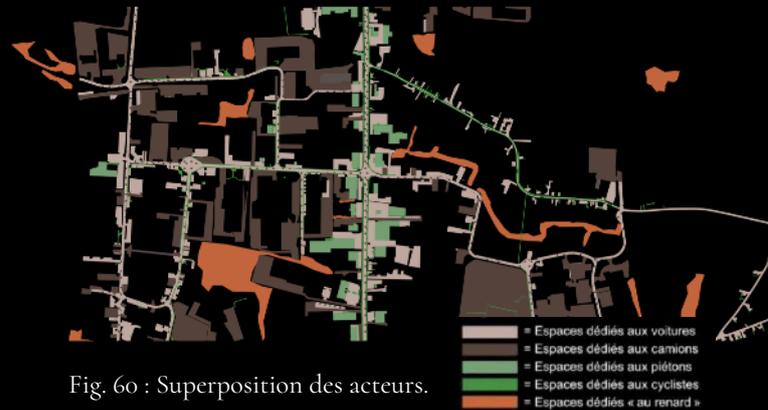


Fig. 60 : Superposition des acteurs.

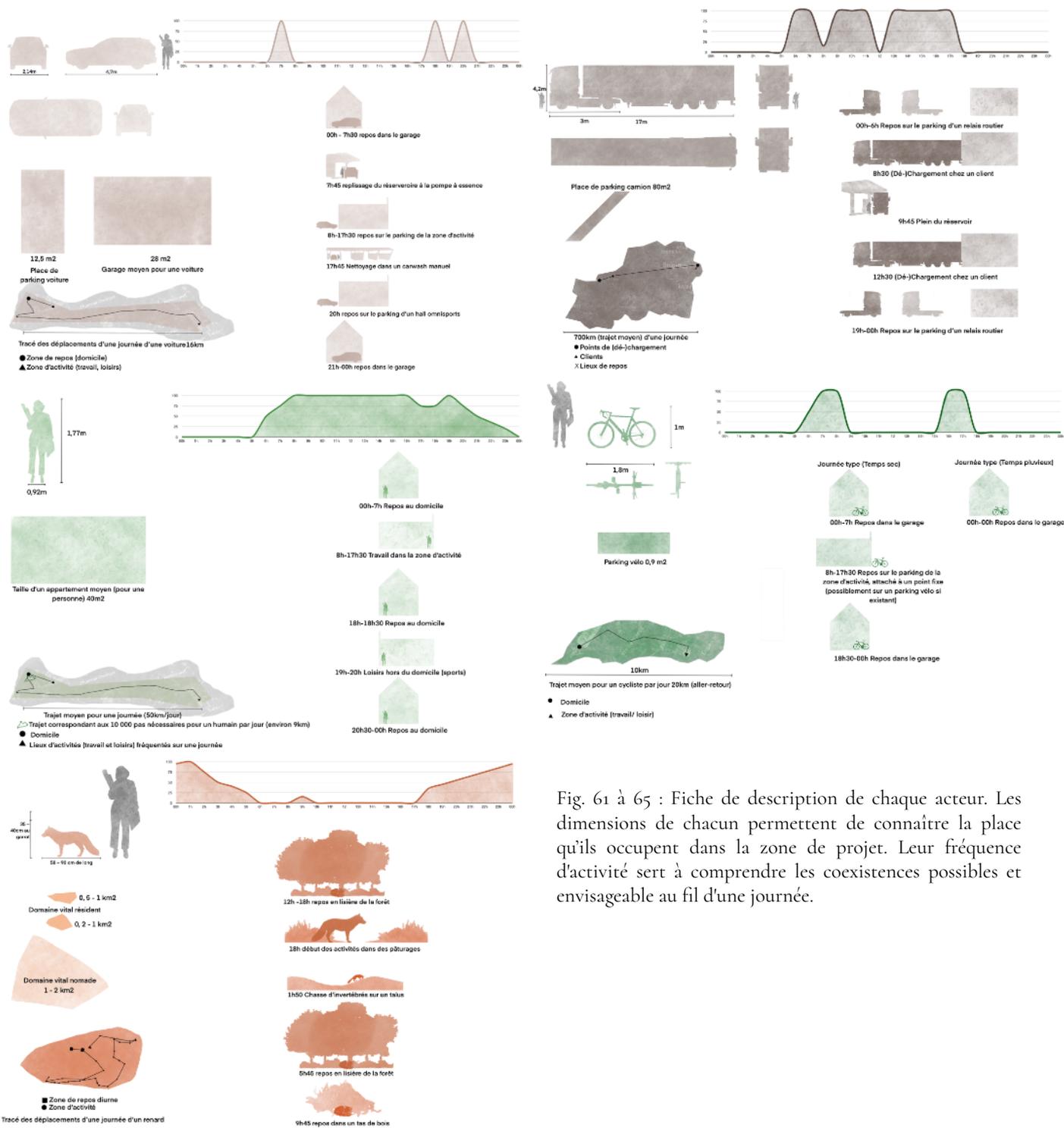


Fig. 61 à 65 : Fiche de description de chaque acteur. Les dimensions de chacun permettent de connaître la place qu'ils occupent dans la zone de projet. Leur fréquence d'activité sert à comprendre les coexistences possibles et envisageable au fil d'une journée.

Habitants de Eupen

Nicholas, Vivianne



Points soulevés

- La « strip » comme frontière « on ne va jamais de l'autre côté »
- Ils doivent entretenir leur rue (pelouses et arbres eux-mêmes avec les autres habitants)
- Ils font une boucle dans le PAE lors des promenades avec leur chien
- Des navettes (bus) sont organisées par la C&B pour les employés
- Certaines entreprises chargent et déchargent les camions la nuit ce qui cause des nuisances

Envies

- Espaces tampons entre les entreprises et les habitations
- Plaine de jeux
- Crèche
- + de haies autour des entreprises

Camionneur

Eddy



Points soulevés

- « Camionneur n'est pas un métier d'avenir » (à cause de l'encombrement des routes)
- Manque d'inclusion des acteurs dans la conception des espaces qui leur sont dédiés (quais de chargement par exemple)
- Manque de zones d'arrêt temporaire à l'entrée des PAE

Envies

- Espaces dédiés aux camions (pensés avec la réalité du métier en tête)
- Zones de repos en retrait des routes
- Espaces plus généreux quitte à réduire leur nombre (quais de chargement)

Propriétaire d'un bâtiment

Myriam



Points soulevés

- Facilité de déplacement en voiture même pour les trajets courts et faisables à pied/ vélo
- Bâtiment multifonctions qui a changé d'affectation de nombreuses fois depuis sa construction
- Évolution du bâtiment (extensions des bureaux en interne, modification des toitures et accès)

Envies

- Espaces partagés entre entreprises
- Plus de zones de restauration
- Espaces de rencontre
- Crèche
- Façades/ toitures ruchers

Cycliste

Guillaume



Points soulevés

- Manque de pistes cyclables en back strip
- Inexistence d'un réseau de transport en commun en backstrip
- Inexistence de parking à vélo

Envies

- Zones communes entre les entreprises
- Vestiaires et douches pour se changer après les trajets
- Zones ombragées pour rouler l'été (lorsqu'il fait chaud)
- Zones de pause extérieures plus qualitatives

Experts nature

Serge, Justine, Pascal



Points soulevés

- Avant d'envisager des mammifères commencer par les pollinisateurs et les oiseaux
- Sinon le loup et le coq de bruyères pour leurs relations avec les humains
- Alignements d'arbres (et des grosses haies) sur le site qui composent le territoire

Envies / conseils pour la biodiversité

- Coures de biodiversité reliés par des couloirs écologiques
- Espèces mixtes (flore) et près fleurs
- Points d'eau et « gîtes naturels »
- Toitures et façades végétales
- Haies nourricières (ronces)
- Laisser les pelouses pousser
- Trous dans les barrières pour les animaux
- Espaces tampons et espaces exclusifs (zones de retrait pour les animaux)

Chef du cantonnement d'Eupen

Philippe Maxims



Points soulevés

- Actuellement les aménagements actuels sont insuffisants pour la biodiversité
- La nature a tendance à retourner vers un territoire forestiers si l'humain ne s'en occupe pas
- Les humains traversent la forêt comme les animaux traversent les PAE

Envies / conseils pour la biodiversité

- Imposer légalement aux entreprises de mettre en place certaines mesures
- Implanter des couloirs de biodiversité
- Façades vertes et toitures végétales
- Écologie du paysage (retisser la trame végétale et recréer des habitats)
- Pyramide de la biodiversité
- Niches écologiques
- Laisser les pelouses pousser (tonte tardive) et implanter des ruches/nôtels à insectes

Fig. 66 à 71 : Les interviews enrichissent la perception des différents acteurs. Il est possible d'en comprendre le fonctionnement, les enjeux, les envies ainsi que les difficultés de chacun.

Les nollis, les acteurs et leurs enrichissements

La partie d'analyse et de compréhension fine de la zone de projet se clôture au travers de la connaissance fine acquise de chaque acteur. Les différents acteurs représentés en carte font émerger différentes problématiques. L'espace de la voiture est principalement situé le long de la strip, et est constitué de nombreux petits parkings longeant les axes routiers. Les camions occupent un grand espace en backstrip ainsi qu'autour de certaines entreprises, principalement de logistique. Des « peignes » se dessinent également pour le camion, là où un axe fin pénètre à l'intérieur d'une entreprise, ou entre deux bâtiments notamment. L'espace du piéton est majoritairement situé le long de la strip, sous la forme des deux trottoirs déjà observés, ainsi que des intérieurs de magasin, accessible à tous, reprenant les intérieurs publics dessinés par Noll. En backstrip se dessinent quelques trottoirs souvent fragmentés et ne couvrant pas l'entièreté de la zone. L'espace du vélo est lui presque absent, seul un mince espace apparaît au niveau de la strip et sur un axe perpendiculaire, où il y a un itinéraire de grande randonnée cyclable. La biodiversité n'occupe que les restes laissés entre les entreprises ou en bordure de celles-ci. Les coexistences entre ces acteurs sont faibles, puisqu'ils ne cohabitent qu'à peu d'endroits.

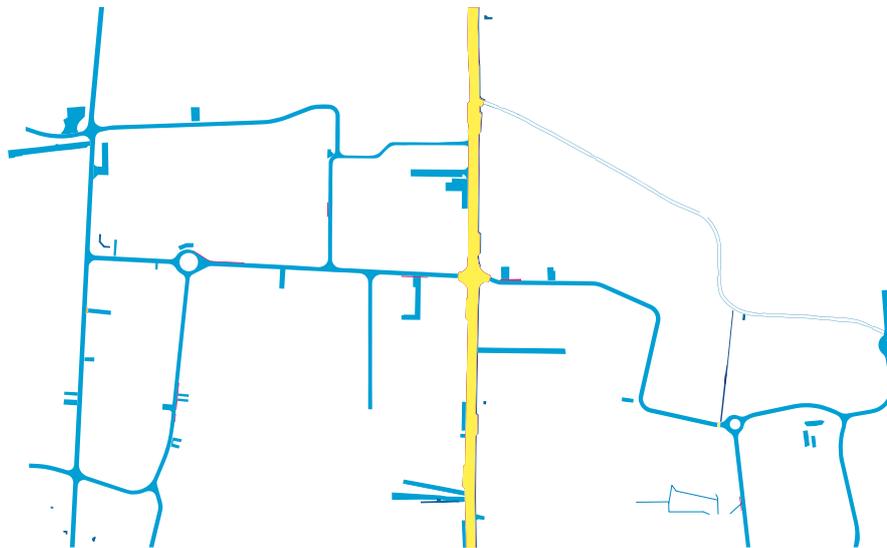


Fig. 72 : Cartographie des espaces de coexistences en superposant les « nollis » des différents acteurs. Les axes bleus sont les lieux où deux acteurs cohabitent. Il s'agit majoritairement de la voiture et du camion présent sur les axes routiers. Le rose représente les rares endroits où trois acteurs cohabitent. Le jaune illustre les coexistences entre quatre acteurs. Le piéton, le vélo, la voiture et le camion sont tous les quatre présents sur la strip. La biodiversité quant à elle n'entre jamais en cohabitation avec les autres acteurs.

3.2.2 Emergence d'un projet de transformation d'un territoire

Deux figures

Suite à l'analyse de chaque acteur et des espaces qu'ils occupent émerge un constat majeur. Les coexistences sont relativement peu présentes au sein du PAE et l'espace de la biodiversité est effacé des réflexions. Les quatre premiers acteurs, à savoir, la voiture, le camion, le piéton et le vélo, sont tous des illustrations de modes de déplacement ou de transports humains. Les coexistences entre ces quatre modes sont faibles, mais elles existent. La biodiversité, seul acteur non-humain, n'entre pas en cohabitation avec les quatre autres acteurs. Le territoire est donc non seulement excessif pour l'humain, mais il l'est en plus pour spécifiquement pour l'activité industrielle. Les acteurs faibles, c'est à dire les piétons et les vélos sont écartés de la zone, car ils ne répondent ni à l'activité industrielle ni à celle commerciale. Seules les activités qui demandent le plus d'espace et les engins les plus gros trouvent donc un épanouissement au sein du parc d'activité économique. Le projet vise à rééquilibrer c'est coexistence, en remettant certains acteurs au-devant de la scène ainsi qu'en diminuant la place d'autres. Les acteurs forts, voiture et camion, ont aujourd'hui trop d'espace qui peut être partagé avec les acteurs faibles, permettant une coexistence plus épanouie.



Fig. 73 : Deux figures principales apparaissent suite à l'analyse des espaces dévolu à chacun. La figure faible reprenant le piéton, le vélo et le renard (biodiversité) occupe un espace réduit, situé généralement en frange des espaces privilégiés. La figure forte quant à elle est constituée de la voiture et du camion. L'espace occupé est plus important.

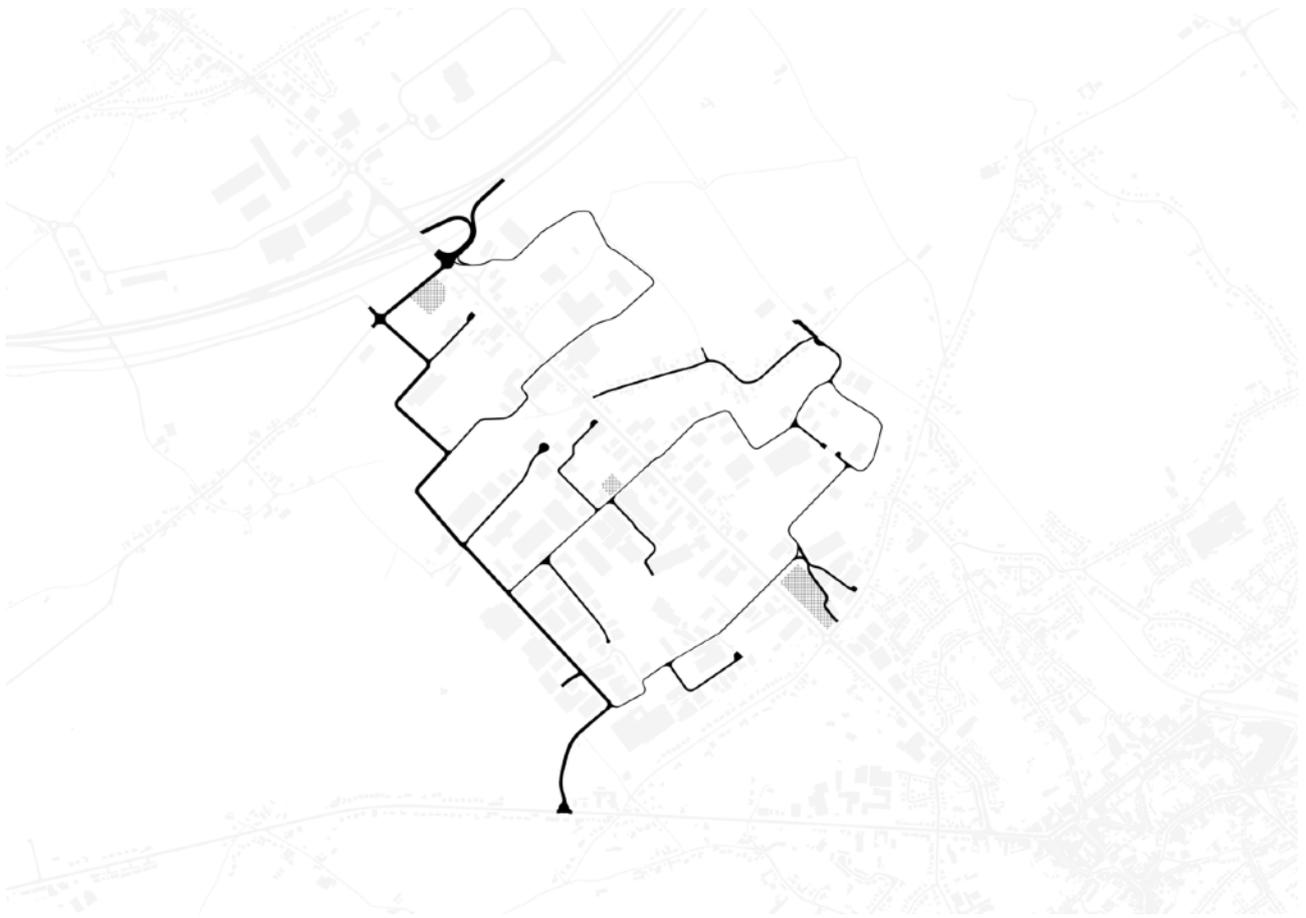


Fig. 74 : *Projet figure forte*. Projet d'occupation de l'espace et de circulation de la figure forte. L'espace est optimisé et libéré.

Les boucles

La figure forte est aujourd'hui omniprésente sur la strip ainsi que dans le backstrip. Le maillage routier occupe une grande partie de l'espace et permet d'aller de chaque bâtiment vers chaque autre bâtiment. Le système est aujourd'hui redondant et peu efficace puisqu'il y a de nombreuses intersections et une circulation disparate. Le projet vise à réinventer ce plan de circulation. Il optimise l'espace et la circulation actuellement dévolue au camion et à la voiture. Cette optimisation permet en outre de réduire l'espace excédentaire et de le libérer afin de l'octroyer aux acteurs faibles. L'espace actuel doit être rééquilibré, ce qui signifie que la figure forte doit prendre moins de place. Afin de répondre à tous ces enjeux, un système de boucle est créé. L'axe principal n'est plus la route d'Herbesthal, la strip (en gris), au centre, mais il se décale vers un axe routier déjà existant dans le coin inférieur gauche du plan (en noir). À partir de ce nouvel axe, qui auparavant était redondant avec la strip, partent des boucles permettant de desservir chaque entreprise et chaque magasin. Aucune délocalisation ou démolition n'est prévue puisque l'activité normale de la zone industrielle est maintenue comme actuellement. Les boucles utilisent majoritairement les axes routiers existants et la circulation s'y effectue dans un sens unique. De cette façon, l'autre moitié de la route, qui est aujourd'hui dévolue au sens de circulation opposée, peut être réutilisée par la figure forte. De plus, les croisements sont réduits au strict nécessaire en n'ayant qu'un seul sens de circulation. Depuis ces deux boucles partent des « peignes », eux à double sens, permettant de desservir les entreprises les plus éloignées des boucles. La strip est ainsi libérée de l'occupation massive de la voiture et du camion et permet de redevenir une porte d'entrée pour la ville d'Eupen.



Fig. 77 : L'acteur faible recrée un maillage de modes doux et végétal. La strip est revalorisée et intégrée à la ville d'Eupen, elle constitue un nouveau centre de coexistence et de mixité.

La figure faible réapparaît

De nouveaux espaces sont destinés à la figure faible. L'espace laissé par la figure forte permet une nouvelle émergence d'acteurs aujourd'hui non considérés. La biodiversité s'immisce dans les interstices laissés et reprend des terrains non occupés. La trame verte se compose en utilisant l'intérieur des boucles, c'est-à-dire les espaces les moins sujets aux perturbations liées à la voiture et au camion. La biodiversité est aussi présente entre ces « intérieurs de boucle » afin de permettre une émergence maximale du mouvement tant végétal qu'animal. Le réensauvagement est massif, mais subtil, il n'occupe pas, mais intervient là où l'autre n'occupe pas ainsi que là où l'autre n'occupe plus grâce au projet de boucles. La strip, qui fait figure d'une nouvelle entrée pour la ville d'Eupen, et qui est réintégrée au centre urbain de cette dernière, permet un épanouissement du piéton. Là aussi, du mouvement est créé à l'aide de placette positionnée telle une composition musicale à intervalle régulier. De cette façon, la monotonie d'une strip commerciale est évacuée au profit d'un espace paisible. De nouvelles connexions, ou des revalorisations des connexions existantes permettent de créer un maillage piéton/cycliste.



Fig. 75 : *Projet piéton-vélo*. Le piéton et le vélo bénéficient de nouveaux espaces. L'espace libéré par l'optimisation de l'acteur fort permet de rééquilibrer l'occupation des modes doux. Les traits pleins représentent les axes primaires, les pointillés eux les axes secondaire, de desserte globale, et les traitillés, finalement, illustrent les axes de balades, les pénétrantes les plus fines.

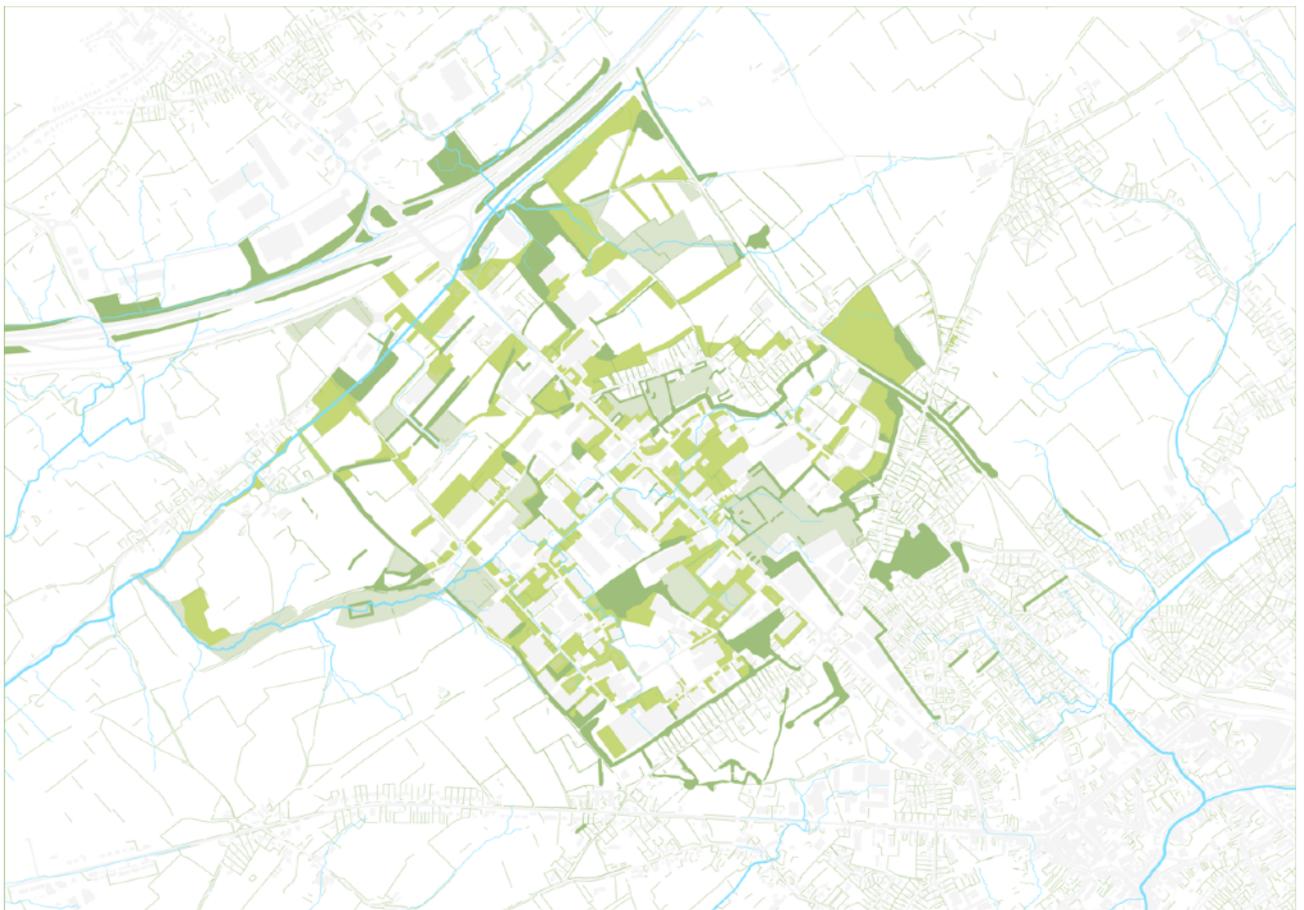


Fig. 76 : *Projet de biodiversité*. La biodiversité est réintégrée partout où c'est possible, tout en conservant l'activité du parc industriel comme actuellement. Le vert clair représente les zones nouvellement créées ou revalorisées, tandis que le vert pale illustre les zones agricoles revalorisées afin de réintégrer la biodiversité. L'existant est lui en vert foncé.



Synthèse d'un scénario de coexistences

À l'issue de ce projet de coexistences se déploie un nouveau maillage. Dans celui-ci, les acteurs sont à présent mieux équilibrés, chacun occupe une place qu'il a besoin. L'activité de l'East Belgium Park est maintenue comme actuellement. Les transformations se situent dans la marge puisqu'à aucun moment, la desserte d'un lieu n'est rendue impossible. Cependant, le changement est radical, chaque figure voyant son espace radicalement évolué. La ville d'Eupen est reconnectée à son espace industriel. Auparavant, il était en fond de vallée, au cœur du centre urbain. À présent, il occupe une nouvelle partie de la ville, en même temps que les commerces, qui ont eux aussi déménagé du centre-ville. Ces activités qui ont quitté la ville voient à présent la ville revenir vers eux. Ce nouvel aménagement urbain tente finalement de rétablir un équilibre, d'abord entre les humains, au sein d'un parc aux composantes complexe. Il tente ensuite cet équilibre entre l'humain et le non-humain, en faisant ce que l'agriculture ne fait pas (encore), ou ne fait plus, c'est-à-dire considérer l'existence d'autres vivants que ceux présents par l'homme. Aucun acteur n'est effacé, mais chacun se voit simplement doté d'une nouvelle place, permettant in fine l'émergence d'une nouvelle harmonie ainsi que l'ouverture vers d'autres futurs, quels qu'ils soient.

Fig. 78 (page précédente) : *Synthèse des coexistences*. Les acteurs faibles et les acteurs forts se divisent l'espace de façon plus équitable. Les boucles routières permettant le maintien de l'activité industrielle comme actuellement se rendent discrètes entre les espaces de biodiversités et ceux des piétons et vélos.

Fig. 79 : *Panorama de coexistence au sein d'un parc d'activité économique*.



Acte 4

Qu'en tirer ?

Au terme de ce voyage, un maître mot semble sortir du lot. Celui de la vie. Il est évident que résumer l'ensemble de ce travail à ce simple mot paraît un peu réducteur, c'est pourquoi un rapide parcours des éléments phares s'impose. Les enseignements tirés de l'animisme apportent un éclairage absolument nouveau sur le mode de fonctionnement qui est la règle en Occident. Il insuffle un air neuf, suffisamment fort que pour envisager d'au moins adapter le système de pensée occidentale, voir peut être même de le changer radicalement. L'animisme, avec sa posture tout autre quant aux vivants, se positionne bien là, en faveur de la vie, en faveur des vies. Autour de nous, il n'est de cesse de rappeler à quel point la vie est bien fragile. Joëlle Zask nous en parlait au travers des Mégafeux, l'époque actuelle nous en parle encore suite aux inondations et des événements multiples de la vie parviennent inexorablement à se frayer un chemin dans le quotidien de chacun afin de, toujours, rappeler à quel point cette vie est fragile.

Bon, soit, qu'il en soit ainsi. Mais ce constat permet d'ouvrir d'autres portes. D'abord celle du foisonnement de la vie. Gilles Clément l'a bien compris, lui qui clame le tiers paysage et le jardin en mouvement. L'émergence doit venir de partout, parce qu'elle vient de partout, alors vivons avec, jouons avec, travaillons un jardin en mouvement. Ce jardin, pourtant, ne vient pas seul. En effet, l'éclairage de Philippe Descola à ce sujet s'avère bien utile puisque ses ontologies permettent de mieux se situer. D'abord, nous pouvons mieux nous situer au sein du monde en évolution. Ensuite, nous pouvons mieux nous situer au sein de concepts locaux, comme ceux de Gilles Clément. Les relations entre l'humain et le paysage, c'est-à-dire entre un vivant exclusif et l'ensemble des vivants, se lisent de manière plus transparente. Il apparaît de manière presque évidente que l'humain est en déséquilibre avec son territoire en occident. Descola et Clément permettent de comprendre comment, et qu'envisager.

Au travers de ce chemin semé d'embuche a aussi émergé la réalisation du projet. Ce projet tente justement de répondre à la question précédemment citée, à savoir « qu'envisager ? ». En décomposant un territoire en crises multiples, sa compréhension devient plus fine, de même que l'action qui va y être posée. Les enjeux d'un territoire tel que l'East Belgium Park ne sont plus à développer, mais les solutions, elles, sont bien à imaginer. Alors « imaginons si », comme dirait Hopkins. Et bien, c'est ce qui a été tenté ici. L'absence de lien entre les vivants a rapidement conduit à l'idée de rétablir des coexistences. L'équilibre en mouvement, celui qui suit les évolutions et fluctuations temporelles, celui du « tiers-lieu », s'est avéré être un objectif à suivre afin de transformer le territoire. L'analyse fine des acteurs a permis de comprendre, au-delà des enjeux globaux, les enjeux de chacun, et donc de pratiquer un projet tout en finesse proposant à chacun des changements qui finissent par avoir un impact non négligeable sur la zone de projet. La transfiguration est totale, pourtant, les usages ne sont que peu transformés, du moins pour les acteurs forts, à savoir la voiture et le camion.

Pour reprendre la question de départ de ce travail, celle qui a conduit cette recherche et ce projet, « comment cohabiter demain au sein des vivants ? » Cette question émane déjà du constat simple qu'actuellement, nous ne cohabitons pas avec les autres vivants, autres qu'humains forcément. Et la réponse, elle, se déroule dans la finesse de la poésie, pour

repandre des idées d'Aurélien Barrau. Penser le monde pour ce qu'il est et non par des intermédiaires, penser le vivant et non la nature, puisque ce dernier terme applique déjà une distance entre l'objet et l'humain. Lorsque la pensée évolue vers ce nouveau paradigme peuvent alors émerger des coexistences au sein des vivants. Dans le projet, l'action est simple. La pensée de l'ensemble des acteurs bouleverse la balance. De cette façon, certes, certains acteurs vont d'abord sembler être contraints, mais très rapidement ils vont tirer des bénéfices de la situation. En sus, les autres qui n'était pas pensé, les piétons, les vélos, la biodiversité dans notre cas, va aussi en tirer des bénéfices, notables ceux-là. La circulation des camions est améliorée et l'espace de la biodiversité est décuplé.

Le pas à faire afin d'engager le mouvement n'est plus très grand, pourtant il est toujours là. Alors ce travail tente de contribuer à ce mouvement. L'équilibre sera toujours triomphant, puisque, même sans l'homme, la terre survivra. Il ne s'agit donc pas de préserver un objet, mais d'apprendre à vivre avec tout ce qu'il y a autour de nous, afin que nous aussi nous puissions à nouveau vivre.

Essayons...

Bibliographie

Adam, C., & Adam, C. (2014, 5 novembre). *L'East Belgium Park, 2ème plus grand parc industriel de la Province de Liège*. RTBF. <https://www.rtb.be/article/l-east-belgium-park-2eme-plus-grand-parc-industriel-de-la-province-de-liege-8394378>

Andrew J. Strathern | Department of Anthropology | University of Pittsburgh. (s. d.). <https://www.anthropology.pitt.edu/people/andrew-j-strathern>

Barcellona Corte, M., Bianchet, B., Privot, J., Schelings, C., & Teller, J. (2022). *Schéma stratégique multidisciplinaire du bassin versant de la Vesdre. Diagnostic approfondi et multithématique*. Contributions de la TEAM Vesdre – ULiège. <https://orbi.uliege.be/handle/2268/296474>

Barrau, A. (2022). *Anomalies comiques - La science face à l'étrange*. Dunod.

Barrau, A. (2023). *L'hypothèse K - La science face à la catastrophe écologique*. Grasset.

Bazin, P. & Schmutz, T. (1994). *La mise en place de nos bocages en Europe et leur déclin*. Revue forestière française, 46 (S), pp.115-118.

Bernard, F., Wohlleben, P., & Flao, B. (2023). *La vie secrète des arbres*. Les Arènes BD.

Berque, A. (1980). *La montagne et l'œcoumène au Japon*. *L'Espace Géographique*, 9(2), 151–162.

Berque, A. (1980). *Pour une définition géographique de l'espace au Japon*. *L'Espace Géographique*, 9(2), 81–84. <http://www.jstor.org/stable/44382302>

Clément, G. (2020). *L'effaceur*. Sens & Tonka.

Clément G. (2004). *Manifeste du tiers paysage*. Sens & Tonka.

Clément, G. (2008). *Le jardin en mouvement - De la vallée au jardin planétaire*. Sens & Tonka.

Clément, G. (1999). *Le jardin planétaire - Réconcilier l'homme et la nature*. Albin Michel.

Clément, G. & Bee, M. (2013-2014). *Manifatture KNOS Lecce*. <https://www.coloco.org/projets/asfalto-mon-amour/>

Coppée, J., & Noiret, C. (2008). *Les vergers traditionnels et les alignements d'arbres têtards : histoire, répartition, biodiversité et mesures de sauvegarde*. Ed. Les Bocages.

Descola, P. (1986). *La Nature domestique : Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. Les Editions de la MSH.

Descola, P. (2015). *Par-delà nature et culture*. Editions Gallimard.

- Descola, P. (2019). *Une écologie des relations*. CNRS éditions.
- Descola, P., & Pignocchi, A. (2022). *Ethnographies des mondes à venir*. Editions du Seuil.
- Entretiens avec Bruno Latour (2/12) - *La fin de la modernité*. (s. d.). ARTE. <https://www.arte.tv/fr/videos/106738-002-A/entretiens-avec-bruno-latour-2-12/>
- Entretiens avec Bruno Latour (3/12) - *Gaïa : notre nouvelle Terre*. (s. d.). ARTE. <https://www.arte.tv/fr/videos/106738-003-A/entretiens-avec-bruno-latour-3-12/>
- Gretry, M., & Gretry, M. (2015, 31 mai). *Bocage, ô mon bocage*. . . RTBF. <https://www.rtf.be/article/bocage-o-mon-bocage-8991878>
- Grondas, G. (1970). *Eupen - Notices historiques*. Société Verviétoise d'Archéologie et d'Histoire.
- Harner, M. (1977). *Les Jivaros - hommes des cascades sacrées*. Payot.
- Henrard, G. (1993). *Angleur-Verviers - Le jeu des rails, des collines, des rivières*. Sabel.
- Hopkins, R. (2020). *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ? Babel*.
- Hurard, Y. (2002). *Welkenraedt Henri-Chapelle - Des origines à nos jours*. Collections & Patrimoines
- Iinuma, J. (1980). *La logique spatiale de l'agriculture japonaise*. *L'Espace Géographique*, 9(2), 143-148.
- Île Derborence. (s. d.). *Le Projet LINK UP - The LINK UP Project*. <https://www.caue-nord.com/fr/portail/41/observatoire/74433/ile-derborence.html>
- Institut Sociodynamique. (2023, 21 décembre). *Faut-il savoir pour décider ?* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=WtOgrafVDXQ>
- Larousse, É. (s. d.-a). *climat : les climats du monde - LAROUSSE*. https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/climat__les_climats_du_monde/185927
- Larousse, É. (s. d.). *Japon en japonais Nippon pays du Soleil-Levant - LAROUSSE*. <https://www.larousse.fr/encyclopedie/pays/Japon/125591>
- Larousse, É. (s. d.-b). *Japon : population - LAROUSSE*. https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Japon_population/185392#:~:text=La%20densit%C3%A9%20moyenne%20de%20336,600%20habitants%20par%20km2
- Latour, B. (2017). *Où atterrir ? : comment s'orienter en politique*. Editions La Découverte.

- Leens, G. (1962). *Eupen et ses environs - Monographie historique et descriptive*. Ed. d'Argent.
- Lésasse, J. (1980). A propos du paysage et de l'espace japonais. *L'Espace Géographique*, 9(2), 148–150.
- Le jardin de résistance de Gilles Clément. (2020, 16 avril). Botanique Jardins Paysages. <https://www.botanique-jardins-paysages.com/le-grand-pelerinage/>
- Lior, D. (2024, 4 avril). *I spent a month documenting an indigenous tribe in the Amazon forest*. – DAN LIOR. DAN LIOR. <https://www.danlior.com/blog/photo-journalist-lives-with-a-tribe-in-the-amazon>
- Museo Nacional Thyssen-Bornemisza. (s. d.). Mountain Landscape with a Castle. <https://www.museothyssen.org/en/collection/artists/savery-roelandt/mountain-landscape-castle>
- Nolli, G. (1748). *Cartographie piétonne de Rome*.
- Oxfam. (2023, 24 mai). *How onions are helping families to smile in PNG | Oxfam Australia*. Oxfam Australia. <https://www.oxfam.org.au/2019/07/how-onions-are-helping-families-to-smile-in-papua-new-guinea/>
- Paysage des Pays de la Loire, A. (2019a, août 7). *Le bocage : structure paysagère régionale dominante. Atlas de Paysage des Pays de la Loire*. <https://www.paysages.pays-de-la-loire.developpement-durable.gouv.fr/le-bocage-structure-paysagere-regionale-dominante-a282.html>
- Pons, P. (1993). *Japon : un attachement sélectif à la nature*. Dans : Dominique Bourg éd., *Les Sentiments de la nature* (pp. 31-46). Paris: La Découverte.
- Rondon Ridge, Mount Hagen. (s. d.). <https://www.swaindestinations.com/south-pacific-islands/lodging-details/386/rondon-ridge>
- Strathern, A. (2021a, avril 24). Melpa. ArcGIS StoryMaps. <https://storymaps.arcgis.com/stories/b141f56f0e3d46ebabd04ccb382a736>
- Strathern, M. (1980). *No nature, no culture : the Hagen case*. Dans : MacCormack, C., & Strathern, M. éd., *Nature, Culture and Gender* (pp. 174-222): Cambridge University Press.
- University of Hawai'i Press - Manifold. (2019, 30 septembre). <https://manifold.uhpress.hawaii.edu/read/754b5394-7f0a-4fce-9a72-a35b617d0cc1/section/f3697e54-b2ba-4316-8f54-a7b1ed5ce129>
- Ville de Verviers. (2022). *Données et statistiques*.

Walkowiak, P. (2021, septembre 3). *Inondations en Wallonie : le Parlement mène l'enquête*. RTBF. <https://www.rtb.be/article/inondations-en-wallonie-le-parlement-mene-l-enquete-philippe-walkowiak-10835219>

Wegen-Routes.be : *E40 Brussel - Luik geschiedenis aanleg*. (s. d.-b). <https://www.wegen-routes.be/doss/A3n.html>

Zask, J. (2019). *Quand la forêt brûle - Penser la nouvelle catastrophe écologique*. Premier Parallèle.